

De la santé des gens de lettres ... / [S.A.D. Tissot].

Contributors

Tissot, S. A. D. 1728-1797.

Publication/Creation

Lausanne : Franç. Grasset; Lyons : B. Duplain, 1775.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/hj2kbkv6>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.


You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

109-

DE LA SANTÉ
DES GENS
DE LETTRES.



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30790499>

LONDON.
DE LA SANTÉ
DES GENS
DE LETTRES,
PAR M. TISSOT,

Doct. & Prof. en Médecine,

De la Soc. Roy. des Scienc. de LONDRES;
de l'Acad. Méd. Phys. de BASLE, de la
Soc. Econom. de BERNE.



A LAUSANNE,

Chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

Et à LYON,

Chez BENOIT DUPLAIN, Libraire,
grande rue Merciere, à l'Aigle.

M. DCC. LXXV.

*Morbus est etiam aliquis per sapientiam
mori.*

PLINE.



AUX HAUTS, ILLUSTRES

ET

PUISSANTS SEIGNEURS,

LES SEIGNEURS ADVOYERS,
TRÉSORIERES, BANNERETS
ET SÉNATEURS DE LA VILLE
ET RÉPUBLIQUE DE BERNE.

HAUTS, ILLUSTRES ET PUISSANTS
SEIGNEURS,

*A Vos bontés précédentes, VOS
EXCELLENCES, viennent d'en
ajouter une plus considérable encore,
en créant en ma faveur un poste aussi
honorable que peu attendu. Ne pouvant
point vous prouver ma reconnoissance
par des faits, permettez-moi, HAUTS,
ILLUSTRES ET PUISSANTS SEIG-
NEURS, de vous en offrir publiquement*

*la foible expression, & recevez avec bonté
l'hommage de ce premier essai de mes
travaux académiques dans la chaire que
vous venez de me confier. Veuille LA
PROVIDENCE faire prospérer cet
établissement, & répandre ses plus pré-
cieuses bénédictions sur l'État que vous
régissez & sur les personnes de VOS
EXCELLENCES, à qui j'ose demander
instamment la continuation de leur haute
bienveillance,*

*Je suis avec un profond respect,
HAUTS, ILLUSTRES ET PUISSANTS
SEIGNEURS,*

DE VOS EXCELLENCES,

*Le très-humble & très-obéissant
Serviteur, TISSOT.*

Lausanne le 24 Avril 1766.

P R É F A C E.

JE n'avois jamais pensé à donner cette dissertation en François : j'avois même détourné MM. *Didot & Grasset* de faire imprimer les traductions qu'on leur en avoit offert ; outre les défauts de l'ouvrage, en lui-même, que je me proposois de corriger dans une nouvelle édition latine, sa forme oratoire me paroissoit exiger qu'il restât dans cette langue qui est celle des hommes auxquels il étoit destiné. J'ai été forcé à changer de plan, & une traduction détestable qu'on a fait à Paris (a), m'a mis

(a) *Avis aux Gens de Lettres & aux personnes sédentaires sur leur santé*, traduit du latin de M. Tiffot, Médecin, à Paris, chez J. Th. Herissant fils.

dans la nécessité de le faire réimprimer sous mes yeux, pour me soustraire à la honte d'avoir fait un aussi mauvais livre que celui qu'on publioit sous mon nom, & qui n'est point le mien, quoiqu'on ait cherché à le persuader au public, en disant faussement dans l'avis qu'on a mis à la tête de cette informe brochure, dont je n'avois jamais entendu parler, quand je la vis annoncée dans un catalogue ; » M. Tisseur » lui-même a bien voulu jeter les » yeux sur cette traduction ; il a » approuvé les notes qui y sont

Non seulement l'ouvrage est considérablement tronqué, mais il est si horriblement défiguré, que dans plusieurs endroits je n'ai pas pu le comprendre, & presque par tout le traducteur paroît n'avoir pas saisi le vrai sens de l'original, qui avoit bien assez de ses fautes d'ordre, d'omission, d'inexactitude & d'impression, sans être défiguré par celles contre le sens commun & les premiers éléments de la Médecine, dont la traduction est remplie.

» ajoutées , & l'on a profité , avec
 » reconnoissance , de ses observa-
 » tions. » (b).

Je ne me proposai d'abord que de la corriger sur l'original, & d'en faire simplement une traduction fidelle , mais cela a été impossible , & étant obligé de la refondre , je me suis déterminé à y insérer toutes les corrections & toutes les additions que j'avois destinées à la nou-

(b) Il seroit fort à souhaiter que tous les traducteurs fissent toujours ce que celui-ci dit avoir fait , & consultassent les Auteurs , comme presque tous les traducteurs de l'*Avis au Peuple* ont bien voulu le faire : le public & l'Auteur y gagneroient , mais c'est une indignité repréhensible que de dire qu'on l'a fait quand cela n'est pas. Je viens de voir avec bien du chagrin , cette traduction réimprimée en Hollande chez Mr. M. *Rey* , dans les *extraits des meilleurs Journaux de l'Europe* , qu'il combine avec le *Journal des Savants* , Janvier 1768 , & je prie tous Messieurs les Journalistes de vouloir bien répandre mon désaveu.

velle édition latine; ainsi on peut la regarder comme un ouvrage presque neuf, mais qui malheureusement se ressentira de la rapidité avec laquelle il a été composé au milieu d'interruptions continuelles, qui jointes à l'envoi que j'ai fait à l'imprimeur de chaque feuille du manuscrit à mesure que je la finissois, sont cause d'une multitude d'inexactitudes & de répétitions dans le style, pour lesquelles je demande l'indulgence du lecteur, qui trouvera sans doute que je devrois la demander pour bien d'autres articles.

Quoique l'on ait déjà un grand nombre d'ouvrages sur la fanté des Gens de Lettres, j'ose dire que la matière étoit presque encore toute neuve, & je souhaite que les bons juges ne la trouvent plus tout à fait telle après avoir lu cette dis-

P R É F A C E. *l

sertation. Celle de RAMAZZINI sur le même objet, & sur-tout quelques articles d'une de feu M. PLATNER, sont presque les seules dans lesquelles on trouve la matière envisagée sous quelques-uns de ses vrais points de vue : mais M. RAMAZZINI n'en avoit point saisi le plus grand nombre, & M. PLATNER qui auroit sans doute épuisé cette matière s'il s'en étoit occupé, ne l'avoit considérée pour ainsi dire qu'en passant; c'est cependant l'Auteur qui, jusques à présent, l'avoit le mieux vue. Le gros volume que feu M. PUJATI, célèbre Professeur à Padoue, dont on a d'ailleurs d'excellents ouvrages, a publié sur cet intéressant sujet, n'est qu'une pure compilation de diététique générale, sans aucune vue relative à l'état des Gens de

xiij P R É F A C E.

Lettres, & sans aucune observation
neuve (c).

J'ai tâché de faire saisir toutes
les circonstances particulières, rela-
tives à la santé, qui différencient
l'état des Savants de celui des au-
tres ordres de la société, &
j'en ai expliqué les effets le plus
clairement qu'il m'a été possible;
j'ai fini par donner les directions
qui m'ont paru les plus propres à
diminuer les dangers d'un genre de
vie qui ne sera jamais aussi salutaire
qu'il seroit à souhaiter, & je serai
bien satisfait si cette respectable par-
tie des hommes, qui se consacre à
l'instruction des autres, trouve ici
quelques conseils dont l'observance
puisse diminuer les maux auxquels
leur vocation les expose. Ils pour-

[c] *Della preservazione della salute de Lettera-
zi. Venez. 1762.*

P R É F A C E: xiiij

soient eux-mêmes contribuer à perfectionner cet ouvrage, s'ils vouloient bien me communiquer les observations importantes qu'ils peuvent avoir faites sur leur propre état.

L'on ne trouvera rien de nouveau dans la partie diététique ; presque tous les conseils que j'y donne se trouvent dans tous les Auteurs qui ont écrit sur les moyens de conserver la santé ; mais si l'on se rend illustre en publiant des vérités nouvelles , on se rend utile en mettant celles qui sont connues entre les mains des personnes auxquelles elles sont nécessaires , & l'un vaut bien l'autre.

J'ai conservé les citations, quoiqu'on les bannisse tous les jours plus des ouvrages françois, parce qu'elles me paroissent utiles. Les Au-

teurs qui épuisent leur sujet, & ne laissent plus rien à dire à leurs successeurs, peuvent s'en passer; leurs ouvrages sont des édifices achevés auxquels on ne retouchera jamais; ce n'est malheureusement point mon cas ni celui de bien d'autres, & alors il me semble qu'on doit citer, pour faciliter à ceux qui reprendront le même travail, la découverte des sources où ils peuvent puiser. Je ne l'ai point fait dans les ouvrages qui ne sont point le résultat de mes propres observations, mais quand on se sert de celles des autres, il n'y a point de mal à leur en faire hommage par quelques lettres placées au bas de chaque page, où elles ne font de tort à personne.

A Lausanne le 8 Avril 1768.



DE LA SANTÉ
DES
GENS DE LETTRES
ET DES
VALÉTUDINAIRES.

6. .1. **A** Ppellé, Messieurs, à intro-
duire dans cette Académie
une science qui, jusques à présent,
n'y avoit point eu de Professeur, je
m'étois d'abord proposé de vous en-
retenir aujourd'hui des rapports qu'elle
a avec celles qu'on y enseigne depuis
plusieurs siècles avec tant d'éclat, &
de développer tous les secours qu'elle
en tire, tous ceux qu'elle leur fournit.

A

Il m'eut été bien doux de déclarer publiquement combien de choses importantes elle emprunte de la Religion. J'aurois aimé à confondre ces vils imposteurs, qui osent noircir celle des Médecins. Je me ferois plu à prouver combien de lumières porte à son tour dans la Religion une science, qui toute occupée de l'examen de la plus parfaite des créatures, tire du mécanisme admirable de l'homme sain, & de la guérison plus admirable peut-être encore de l'homme malade, des démonstrations sans réplique de l'existence & de la sagesse infinie du Créateur. Supposons les hommes plongés dans l'oubli de la Divinité, les Médecins les rappelleront bientôt aux notions sublimes que leur science leur donnera de cet Etre immortel, dont personne, s'il m'est permis de le dire,

n'a parlé avec plus de justesse & de grandeur qu'eux.

Qu'elle foule d'Auteurs j'aurois à citer ici, si je voulois les citer tous! Mais pourrois-je omettre HIPPOCRATE, notre chef, qui le premier des écrivains a soutenu que le hasard est un néant, & que tous les événemens qu'on nomme *Foires*, sont dirigés par la volonté du Très-Haut (a). Galien, qu'on place

[a] Si la Religion d'HIPPOCRATE a été attaquée sans aucune raison, elle a aussi été défendue avec beaucoup de force. Jean STEPHANO, Médecin de Venise, à Venise, en 1638, un petit ouvrage très-intéressant, intitulé *HIPPOCRATIS COI Theologia*, dans lequel il prouve l'accord des dogmes de ce Médecin, de ceux de PLATON, ARISTOTE & GALIEN avec la religion chrétienne; & M. DRELINCOURT donna en 1688, une harangue grecque, qu'on a traduite en François sur le même sujet. M. GRUNDIG, Professeur à Halle, publia, en allemand, commencement de ce siècle, sous le titre de *Sirs*, un Recueil de Dissertations, dont l'une est intitulée *HIPPOCRATE Athée*, mais M.

à côté d'HIPPOCRATE, & qui a prouvé fort au long, que les seules merveilles du pouce de l'homme démontrent qu'il y a un Dieu, & qui appelle son livre, *sur l'usage des parties du corps humain*, un monument érigé à

GÆLIKE dans une harangue & ensuite dans l'histoire de la médecine, M. TRILLER dans sa Dissertation latine [HIPPOCRATE faussement accusé d'athéisme] qui vient d'être réimprimée avec augmentations considérables, dans le recueil de ses opuscules; M. J. LE CLERC dans sa bibl. ancienne & moderne, t. 15, p. 428. M. J. A. SCHMID dans sa dissertation imprimée à Helmstad, [Théologie d'Hippocrate] & enfin M. FABRI dans quelques remarques du 13. me tome de sa bibliothèque grecque, si bien prouvé la futilité des imputations odieuses contre la doctrine d'HIPPOCRATE, qu'il n'est pas à personne d'en révoquer en doute la pureté. tout où il a occasion de parler de quelque chose qui ait rapport à la Divinité, il en parle en homme qui est rempli du plus profond respect pour elle. Et qui pourroit en être plus convaincu & plus rempli que les Médecins? Ils la voyent partout & les merveilles de ses œuvres tombent à chaque instant sous leurs sens. On pourroit peut-être dire que les Théologiens s'en occupent, & que les Médecins la contemplent.

DES GENS DE LETTRES. §

gloire de cet Etre (b); POLYCHRESTE, à qui sa grande piété fit donner le surnom glorieux de *très-ami de Dieu* (c); BOYLE, qui a lui-même écrit de si belles choses, & qui par une pieuse fondation, à laquelle il a laissé de grands revenus, a voué, pour tous les siècles, les plus habiles gens d'Angleterre à la défense de la religion tant naturelle que révélée, contre les infidèles & les incrédules: SYDENHAM, son ami, & l'Hippocrate moderne; l'immortel LOCKE; le grand BOERHAAVE; le célèbre HOFMAN, homme véritablement pieux, quoiqu'il ne

[b] GALIEN ne témoigne pas moins de religion qu'HIPPOCRATE; & si l'on trouvoit dans un de ses ouvrages deux passages dont l'un accuse le Christianisme d'être dénué de preuves, & l'autre tourne en ridicule l'attachement des premiers Chrétiens à leur doctrine, cela ne prouve point que GALIEN fût un impie, mais seulement qu'il n'étoit pas chrétien.

(c) *Theophilestatos.*

fût pas absolument exempt de quelques restes de superstition ; & pour parler de nos contemporains , M. TRALLES qui a réfuté si victorieusement les sophismes de LA METTRIE (d) ; M. DE HALLER, qui dans un discours où l'on retrouve cette force qui caractérise tous ses ouvrages, a discuté les principes & les suites funestes de l'irréligion, & les a opposés aux vérités fondamentales & aux heureux effets du Christianisme (e). Il est vrai que plus les Médecins sont éclairés plus ils se refusent à la superstition & toutes ses pratiques, aux extravagantes rêveries du peuple de tous les ordres, aux délires d'une imagination déréglée que chaque Docteur propose comme la règle du vrai, parce que c'est so

[d] *Anima humana*, &c.

[e] *Discours sur l'irréligion*, à Neuchâtel 1755

opinion, ils rient de ces fantomes qu'on veut substituer à la vérité, ils refusent d'embrasser l'ombre au lieu du corps; de là ces clameurs, ces accusations, ces invectives, ces calomnies atroces dont on accable toujours ceux qui fournissent le moins de prise à une juste médifance.

Je me ferois occupé agréablement à développer cette union étroite, cette parfaite enchaînure, cette dépendance réciproque qu'il y a entre la science des mœurs & celle de la santé, & j'aurois couru cette carrière avec d'autant plus d'assurance qu'elle a été frayée par les deux plus grands maîtres HIPPOCRATE & GALIEN. Le premier dans son petit traité de la diette ne s'applique presque qu'à établir l'égalité des ames de tous les hommes, & prétend trouver tous les degrés de leur sagesse, ou de leur folie dans ceux de

leur tempérance ou de leur intempérance.

Le second a fait voir avec succès l'influence des divers états du corps sur les facultés de l'ame. Il y a plus de 16 siècles qu'il prioit les *Philosophes* qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse, de lui remettre ceux qui seroient déréglés dans leurs mœurs. » Que ceux
 » qui ont de la peine à croire que la
 » nourriture puisse rendre les uns plus
 » modérés, les autres plus dissolus,
 » d'autres incontinens, plusieurs fobres, entreprenans, timides, doux,
 » modestes, hargneux, viennent à moi
 » pour apprendre ce qu'il leur convient
 » de manger & de boire; ils se sentiront plus propres à la Philosophie
 » morale, & plus capables de perfectionner les facultés d'une ame raisonnable, quand j'aurai par ce moyen
 » fortifié leur pénétration & leur mé-

DES GENS DE LETTRES. 9

» moire, que je les aurai rendus plus
» ftudieux & plus fages. Car outre ce
» qui regarde les alimens & la boif-
» fon, je les inftruirai de l'influence
» des vents, de la température de l'air
» qui nous environne, des lieux qu'il
» faut préférer & de ceux qu'on doit
» éviter (f). »

Avec quelle étendue que j'euffe traité la matière, je n'aurois point épuifé tout ce que le droit & la Médecine ont de commun. Le Légiflateur veut-il donner des loix? Le Juge, affis fur fon tribunal, la balance de Thémis à la main, veut-il décider des queftions de droit civil, de droit criminel, ou de droit eccléfiastique, il rencontre une infinité de cas où il a befoin de nos principes, & de cette branche

(f) Livre *quod animi mores, corporis tempera-
menta fequantur*. cap. 3. Chart erius, tom. 5, p. 457.



man

étendue de la médecine, qu'on nomme
Médecine du Barreau.

Il faudroit parcourir la plus grande partie de la Physique, si l'on vouloit indiquer toutes les parties qui lui sont communes avec la médecine. Les premiers Sages, qui s'occupèrent de la contemplation de la nature, s'occupèrent aussi de la guérison des maladies, & PYTHAGORE, EMPEDOCLES, DEMOCRITE, &c. réunirent les plus belles connoissances de la Physique & de la Médecine. Ce fut HIPPOCRATE qui sépara le premier ces deux sciences, non pour les désunir à jamais, mais pour réduire en parties un corps immense de doctrine, qu'un seul homme ne pouvoit pas cultiver tout entier, & qui suffisoit pour en occuper plusieurs, sans oublier cependant que ce sont des membres qui appartiennent naturellement au même tout.

La partie de ce tout qui s'occupe du corps, en tant que corps, a conservé le nom de Physique, tandis que les autres ont reçu des noms particuliers relatifs aux diverses espèces de corps qu'elles contemplent. Le corps humain est l'objet de la Médecine. Et qu'est-ce que la Médecine sans la Physique? Quiconque ignore les forces & les propriétés des corps & les loix du mouvement, n'apprendra jamais l'art de guérir; les Professeurs en Médecine ne se chargent point de pareils Eleves. Mais si la Médecine doit beaucoup à la Physique, elle lui rend aussi beaucoup. Et combien ne l'ont pas enrichie les Médecins? C'est GILBERT, Médecin Anglois, qui a le premier bien exposé les phénomènes électriques: BOYLE, Dr. d'Oxford, a rendu plus de services à la Physique qu'aucun autre Savant; BOERHAAVE, par ses

expériences sur les élémens, lui a fait prendre une face nouvelle: &, pour n'en pas nommer davantage, le célèbre MUSCHEMBROEK, que tous les Physiciens regardent unanimement comme leur Coryphée, avoit commencé sa réputation par des ouvrages de pratique.

Il y a une liaison moins marquée entre l'étude de la Médecine & celle des langues, de l'histoire, de la littérature; il y en a cependant une réelle. Quel Médecin n'auroit pas honte d'ignorer l'histoire & les belles lettres? Quel est celui qui ne se fait pas un plaisir de lire les Pères de la Médecine dans leur langue? & qui ne regrette pas d'ignorer celle des Docteurs Arabes, dont on n'a jusques à présent que de mauvaises traductions.

La Médecine à son tour fournit des secours à ces sciences. L'histoire a des obscurités que la Médecine seule peut

éclairer. CELSE, que lisent jour & nuit ceux qui désirent de parler un latin élégant & pur, est un des Médecins les plus illustres de l'antiquité. PLINE n'a pas pratiqué la Médecine, mais il l'a sue, il n'a presque travaillé que pour elle, & c'est de son ouvrage qu'on a dit, à bien juste titre, qu'on n'y trouvoit pas seulement des secours pour la latinité, comme dans les autres Auteurs, mais qu'il l'a renfermoit toute entière. ARETÉE, que nous respectons comme un grand maître dans l'art de la santé, ne l'est-il pas aussi dans la langue grecque? GALIEN a une éloquence qui lui est propre. ALEXANDRE DE TRALLES a la sienne, & les amateurs de l'Arabe avouent qu'il n'est nulle part aussi pur que dans les écrits des Médecins.

Il paroît donc au premier coup d'œil, par ce que je viens de dire, qu'une

matière aussi abondante auroit été facile à traiter, mais un examen plus attentif m'en a fait juger tout autrement, & laissant ce beau sujet à des hommes supérieurs, j'en ai cherché un dans la pratique même de la médecine, qui pût vous plaire par lui-même, & qui ne demanda qu'à être exposé simplement. Le laboureur parle de ses bœufs (g), le matelot des vents; Médecin appelé à parler devant une Compagnie savante, j'ai cru pouvoir espérer de l'intéresser en l'entretenant de la santé des Gens de Lettres.

§. 2. Il y a long-temps qu'on a remarqué que l'étude des sciences étoit peu favorable à la santé du corps; & CELSE, après avoir averti les Gens de Lettres du danger de leur vocation,

(g) *De tauris dicit arator, navita de ventis
Quod medicorum est promittunt Medici.*

leur a donné des conseils pour y remédier. PLUTARQUE, cet excellent juge de ce qui mérite le nom de bon & d'honnête, alloit plus loin, & vouloit non-seulement que les Savans fissent usage des préceptes de la Médecine, mais même qu'ils l'étudiaffent; il trouvoit déraisonnable qu'ils consacraffent leur vie à des études souvent inutiles, tandis qu'ils négligent l'art de la santé. Sans doute qu'ils ignorent, dit-il, que cet art précieux fut longtemps une partie de la Philosophie, & que la Médecine est sur-tout nécessaire à ceux qui épuisent leur corps par des méditations forcées, & par les veilles de la nuit.

§. 3. Les maladies des Gens de Lettres ont deux sources principales, les travaux assidus de l'esprit, & le continuél repos du corps; pour en tracer un tableau exact, il n'y a qu'à détailler

les effets funestes de ces deux causes.

§. 4. La Métaphysique recherche les causes de l'influence de l'esprit sur le corps, & du corps sur l'esprit : la Médecine s'occupe d'objets moins grands, mais peut-être plus certains, & sans remonter aux causes premières de cette action réciproque des deux substances qui composent l'homme, elle se borne à observer attentivement les phénomènes qui en résultent. L'expérience lui apprend que tel état du corps produit nécessairement tels mouvemens de l'ame, que tels mouvemens de l'ame produisent nécessairement tels mouvemens du corps ; que tandis que l'ame est occupée à penser, une partie du cerveau est dans un état de tension qui le fatigue : elle ne porte pas plus loin ses recherches, & n'a point besoin d'en savoir davantage.

L'union de l'esprit & du corps est

en effet si forte , qu'on a de la peine à concevoir que l'un puisse agir sans que l'autre ne se ressente plus ou moins de son action. Les organes des sens ébranlés transmettent à l'esprit le sujet de ses pensées , en ébranlant les fibres du cerveau ; & , tandis que l'ame s'en occupe , les organes du cerveau sont dans un mouvement plus ou moins fort , dans une tension plus ou moins grande ; ces mouvemens fatiguent la moëlle nerveuse , cette substance si tendre , se trouve après une longue méditation aussi épuisée que l'est un corps robuste après un exercice violent. Quiconque a pensé fortement , une fois dans sa vie , a fait cette expérience sur soi-même ; & il n'y a point d'homme de Lettres qui ne soit sorti plusieurs fois de son cabinet avec un violent mal de tête , & beaucoup de chaleur dans cette partie , ce qui dépend de l'état de fatigue

& d'échauffement dans lequel la moëlle du cerveau se trouve; l'empreinte de cette fatigue se fait aussi appercevoir dans les yeux, & si l'on considère un homme plongé dans la méditation, on voit que tous les muscles de son visage sont tendus, ils paroissent même quelquefois en convulsion. PLATON avoit déjà vu le danger d'une trop grande contension: *Quand l'action de l'ame est trop forte*, dit-il, *elle porte au corps des secousses qui le jettent dans la langueur; si elle fait un effort dans de certaines circonstances, le corps s'en ressent, il est échauffé & affoibli.* RAMAZZINI, célèbre Médecin italien, a observé les mêmes maux: *L'union de l'ame & du corps est telle qu'ils partagent réciproquement le bien & le mal qui leur arrive; l'esprit est incapable de s'occuper quand le corps est fatigué par les exercices excessifs; & une application trop soutenue*

à l'étude détruit le corps en dissipant les esprits animaux qui sont nécessaires à sa réparation (h).

Pour comprendre ces influences du travail de l'esprit sur la santé du corps, il suffit de se rappeler, 1.^o. un fait que j'ai déjà indiqué, & que le sentiment apprend à toute personne qui pense & qui s'observe penser, c'est que le cerveau est occupé pendant que l'on pense. 2.^o. Que toute partie du corps qui est occupée se fatigue, & que, si le travail dure trop long-temps, ses fonctions se dérangent. 3.^o Que tous les nerfs partent du cerveau, & de cette partie précisément du cerveau qui est l'organe de la pensée, & qu'on appelle le *sensorium commune*. 4.^o Que les nerfs sont l'une des parties principales de la machine humaine, qu'il n'y a aucune fonction à laquelle ils ne soient néces-

(h) *Opera omnia*, p. 648.

faïres, & que dès que leur action est dérangée, toute l'économie animale s'en ressent. D'après ces principes simples chacun sentira que quand le cerveau est épuisé par l'action de l'ame, il faut nécessairement que les nerfs souffrent, & que leur dérangement entraîne celui de la santé, & détruise enfin le tempérament sans qu'aucune autre cause étrangere y ait part.

§. 5. Les inconvéniens des livres frivoles sont de faire perdre le temps & de fatiguer la vue ; mais ceux qui, par la force & la liaison des idées, élèvent l'ame hors d'elle-même, & la forcent à méditer, usent l'esprit & épuisent le corps ; & plus ce plaisir a été vif & soutenu, plus les suites en sont funestes. *Tout nous fatigue à la longue,* dit M. DE MONTESQUIEU, & *sur-tout les grands plaisirs. Les fibres qui en ont été les organes, ont besoin de*

repos : il faut en employer d'autres , plus propres à nous servir & distribuer , pour ainsi dire , le travail (i). MALLEBRANCHE fut saisi d'une palpitation violente en lisant l'*Homme* de DESCARTES ; & il y a maintenant à Paris un Professeur de rhétorique qui se trouve mal à la lecture des beaux endroits d'HOMERE(*).

§. 6. Le cerveau qui est , si l'on veut me permettre cette comparaison , le théâtre de la guerre , les nerfs qui en tirent leur origine , & l'estomac qui a beaucoup de nerfs très-sensibles , sont les parties qui souffrent ordinairement le plutôt & le plus du travail excessif de l'esprit ; mais il n'y en a presque aucune qui ne s'en ressente si la cause continue long-temps à agir.

§. 7 M. VAN SWIETEN parle

(i) Petit porte-feuille , p. 113.

(*) LORRY , de *melancholia & morbis melanchol.* tom. I.

d'un homme de mérite dont les veilles littéraires (k) avoient détruit la santé : il lui prenoit des étourdissemens dès qu'il écoutoit avec attention une histoire, un conte frivole ; il étoit dans des angoisses violentes toutes les fois qu'il s'efforçoit de rappeler dans sa mémoire quelque chose qu'il avoit oublié : souvent même le cœur lui manquoit par degrés, & il épouvoit une sensation pénible de lassitude. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il ne pouvoit s'arrêter dans cette recherche involontaire ; quelque effort qu'il fît pour la suspendre, il falloit malgré lui qu'il la continuât jusqu'à ce qu'il se trouvât tout à fait mal. (l) L. VIRIDET, mon concitoyen, a connu une femme à qui il prenoit une colique violente toutes les

(k) C'est ce que les Anciens appelloient *lucubrations*.

(l) *Commentar. in Boerhaav. aphor. t. 3. p. 413.*

fois qu'elle s'appliquoit à quelque chose (*m*) ; & un Auteur moderne parle d'un homme dont le bras enfloit considérablement dès qu'il pensoit ou qu'il éprouvoit une sensation vive (*n*). J'ai été consulté par un gentilhomme Anglois qui, étant à Rome, se livra si fort à l'étude des Mathématiques, qu'au bout de quelques mois il ne pût plus se servir de ses yeux, quoiqu'on n'y remarquât aucun vice extérieur. Il se fit lire, mais bientôt il ne pût plus se servir de son cerveau, ni même soutenir quelques minutes la conversation la plus indifférente.

Mon ami, M. ZIMMERMAN, rapporte un autre exemple de l'épuise-

[*m*] *Traité du bon chyle*, t. 2, p. 647. Cet ouvrage peu connu, quoiqu'il ait déjà paru en 1735, peu de temps avant la mort de l'Auteur, mériteroit de l'être davantage par le nombre des bonnes observations qu'il contient.

(*n*) M. BORDEUX, *prix de l'Acad. Chir.* t. 6. p. 199.

ment littéraire, trop intéressant pour l'omettre ici: Un jeune gentilhomme Suiffe, dit cet habile Médecin, donna tête baissée dans l'étude de la Métaphysique; bientôt il sentit une lassitude d'esprit, à laquelle il opposa de nouveaux efforts d'application, ils augmentèrent la faiblesse, & il les redoubla. Ce combat dura six mois, & le mal augmenta au point que le corps & les sens s'en ressentirent. Quelques remèdes rétablirent un peu le corps, mais l'esprit & les sens tomberent par une gradation insensible dans l'état de stupeur le plus complet. Sans être aveugle il paroissoit ne pas voir; sans être sourd il paroissoit ne pas entendre; sans être muet, il ne parloit plus. Du reste il dormoit, buvoit, mangeoit sans goût & sans dégoût, sans demander & sans refuser. On le crut incurable, & on ne lui donna plus de remèdes; cet état dura

dura un an. Au bout de ce temps on lut devant lui une lettre à haute voix ; il tressaille , se plaint sourdement & appuie sa main sur l'oreille ; on s'en apperçoit , & on lit plus haut ; alors il crie & donne des signes de la douleur la plus aiguë ; on réitere l'expérience ; & le sens de l'ouïe est racheté par la douleur. Tous les autres sont rachetés successivement de la même façon , & au retour de chaque sens on remarqua une diminution dans la stupidité ; mais l'épuisement & les douleurs le mirent pendant long-temps aux portes de la mort ; enfin la nature l'emporta presque sans aucun secours de la médecine , il se rétablit entièrement , & est aujourd'hui un de nos meilleurs Philosophes (o). Il est impossible

(o) Cette observations est tirée d'un chapitre sur les effets de la contention d'esprit que ZIMMER-

d'expliquer ces phénomènes autrement que par le vice des nerfs, & par l'influence que l'ame a sur eux.

§. 8. Quant à l'action de l'ame sur l'estomac, elle se démontre tous les jours par des expériences que chacun peut vérifier soi-même. L'homme qui pense le plus, est celui qui digère le plus mal, toutes choses égales d'ailleurs; celui qui pense le moins, est celui qui digère le mieux. On voit très-fréquemment des fots boire & manger beaucoup sans s'incommoder, quoiqu'ils menent une vie sédentaire, & qu'ils ne soient pas d'une constitution plus robuste que d'autres. Combien y

MAN a mis dans son *Traité de l'expérience en Médecine*, & qu'il a bien voulu traduire en ma faveur après la première édition de ce petit ouvrage; ce morceau est plein de choses utiles, dont je ferai encore usage.

a-t-il au contraire de gens d'esprit dont les digestions sont pénibles & laborieuses, quoiqu'ils soient d'un bon tempérament, & qu'ils fassent de l'exercice ? Cette même loi de l'organisation du corps humain qui fait que les vomissements sont un des premiers symptômes de la lésion du cerveau après les coups reçus à la tête, se retrouve dans toutes les irritations de cet organe; le degré de l'effet est toujours proportionné à celui de la cause; & s'il est rare que le travail de l'esprit soit porté au point de produire sur le champ les mêmes effets sur les nerfs que produiroit un coup violent, cela n'est cependant pas sans exemple; un homme plein de génie, qui s'est livré au travail avec une ardeur excessive, me disoit, il n'y a pas long-temps, qu'après avoir travaillé avec feu pendant plusieurs heures, parce qu'il trouvoit

les forces de son ame exaltées, il sentit tout à coup sa tête s'affoiblir, ses idées devinrent confuses, il ne faisoit plus rien, il prit mal au cœur & eut plusieurs vomissements. M. POMME parle d'un homme de Lettres qui s'étoit tellement affoibli l'estomac par des travaux, qu'il avoit des vomissements d'abord après le repas (p). Cette suite fâcheuse des études forcées, est une de celles qui a été le plus constamment observée. ARISTOTE étoit obligé d'avoir toujours sur l'estomac une vessie pleine d'une huile aromatique & M. A. ANTONIN avoit tellement ruiné le sien par la tension continuelle dans laquelle la régie de l'Empire & le monde & la culture des lettres tenoient son ame, qu'au rapport de GALIEN son premier Médecin, il étoit expo-

(p) *Traité des vapeurs hysteriques*, p. 248.

à des crudités dont il ne pouvoit se guérir que par un jeûne de vingt-quatre heures, & un verre de vin chaud dans lequel on faisoit infuser quelques grains de poivre. Le même Auteur nous a conservé l'histoire d'une femme, nommée *ARRIA*, qu'il aimoit beaucoup, & qui, en se livrant à une étude assidue de la Philosophie de *PLATON*, s'étoit aussi tellement affoiblie l'estomac qu'elle ne pouvoit plus prendre d'aliments, & elle avoit perdu ses forces au point qu'elle ne pouvoit plus se tenir que couchée sur le dos (q) : *M. BOERHAAVE*, qui vécut long-temps dans une ville où l'on cultive beaucoup les Lettres, dit que l'étude commence par détruire l'estomac, & que si l'on n'y remédie, le mal peut dégénérer en mé-

(q) *De theriacâ, ad Pisonem, cap. 2, charta tom. 13, p. 932.*

lancolie. Un mauvais estomac, disoit un célèbre Médecin Portugais, suit les Gens de Lettres comme l'ombre suit le corps (r). J'ai vu moi-même des malades qui ont été punis de cette intempérance littéraire, d'abord par la perte de l'appétit, la cessation absolue des digestions, un affoiblissement général, qui en étoit l'effet ensuite par des spasmes, des convulsions, & enfin par la privation de tous leurs sens.

§. 9. Bientôt, par un retour inévitable, le mal que l'esprit a fait au corps retombe sur l'esprit même, parce que l'Etre suprême a voulu qu'aussi longtemps que ces deux substances courroient la même carrière, les travaux de l'esprit fussent dépendants jusques à un certain point de la santé corporelle ; cette

(r) AMATI *Lusitani curat, Medicæ, pag. 153.*

vérité a toujours été reconnue. PLIN le jeune a dit énergiquement que les *étayes du corps étayoient l'esprit* (s), & DEMOCRITE avoit dit long-temps avant lui: *La force de l'esprit augmente avec la santé : lorsque le corps est malade, l'esprit ne peut vaquer à la méditation* (t). Il n'est donc pas étonnant qu'il s'affoiblisse , après avoir épuisé le cerveau & affoibli les nerfs. Qu'on ne m'objecte point la conduite de PLATON qui choisit pour son auditoir un séjour mal-sain, dans l'idée que sa santé étant moins robuste son esprit en seroit plus propre aux méditations. La conduite de PLATON , dans ce cas, étoit opposée à sa doctrine générale , & relative à sa constitution volumineuse & disposée à l'embompoint ; ce qui lui faisoit souhaiter d'avoir la fiè-

(s) *Epist. lib. 2, epist. 9.*

(t) *Epist. ad HIPPOCRAT. FOES. t. 1, p. 1288.*

vre pour maigrir. Qu'on ne m'objecte point non plus quelques hommes de Lettres très-valétudinaires; parce que si l'on fait un examen attentif de leur santé, on verra que les dérangements qu'elles éprouvoient n'avoient point leur siege dans le cerveau ou dans les nerfs, qui, ayant quelquefois une force native très-grande, ne sont que peu dérangés par les dérangements des autres organes, & restent en état de se prêter aux fonctions de l'ame.

§. 10. Les premiers symptomes qui caractérisent l'affoiblissement du genre nerveux, sont une espece de pusillanimité qu'on ne connoissoit point auparavant; la défiance, la crainte, la tristesse, l'abattement, le découragement: l'homme qui avoit été le plus intrépide vient à tout craindre; la plus légère entreprise l'effraie, le plus petit événement imprévu le fait trembler,

la plus légère indisposition lui paroît une maladie mortelle , & la mort est une idée affreuse qu'il ne soutient point. Il y a eu des tyrans qui ont condamné à la mort des Philosophes qu'ils haïssoient , mais ils n'ont pu la leur faire craindre ; combien auroient-ils été plus cruels , si en leur accordant la vie , ils eussent pu leur inspirer les craintes qui sont le tourment des hypocondriaques ? On voit tous les jours les Gens de Lettres , chez lesquels cette maladie commence à germer , obligés d'abandonner leurs livres chéris ; leurs nerfs en s'affoiblissant , les rendent incapables d'attention ; ils perdent la mémoire ; leurs idées s'obscurcissent ; des chaleurs de tête , des palpitations , un accablement général , la crainte de mourir subitement , font tomber la plume de leur main. Le repos , des nourritures succulentes , l'exercice , leur ren-

dent une partie de leurs forces, ils retournent à leurs livres, & sont encore forcés à les quitter. La journée s'écoule dans ces alternatives; le soir ils sont fatigués, abattus, ils se mettent au lit, passent une mauvaise nuit; l'irritabilité de leurs nerfs, les empêche de dormir; & souvent les met hors d'état de penser. Je connois un jeune homme qui, s'étant livré opiniâtrement à des études philosophiques, ne peut plus ouvrir un livre sans éprouver une convulsion des muscles de la tête & du visage; il lui semble alors qu'on lui ferre la tête avec des cordes. Il seroit inutile d'accumuler un plus grand nombre d'exemples qui grossiroient cet Ouvrage sans rien ajouter à la démonstration déjà trop complète du danger des études opiniâtres, & de ses funestes influences sur la force du genre nerveux. *Le travail du cabinet*, dit M. ROUS.

SEAU, rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit les forces, énerve le courage, rend pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions (u).

§. II. Les travaux de l'esprit ne produisent pas seulement l'affoiblissement & la mobilité excessive du genre nerveux, mais aussi les maladies de nerfs les mieux caractérisées & les plus graves. GALIEN a vu un Grammairien qui tomboit en épilepsie toutes les fois qu'il méditoit ou enseignoit avec chaleur (x). J'ai vu moi-même, & M. VAN SWIETEN a fait la même observation, j'ai vu des enfants de la

(u) Préface de Narcisse, *œuvr. divers.* t. 1, p. 172.

(x) *De loci affect.* l. 5, c. 6, *Charter.* t. 7, p. 492.

plus grande espérance, que des maîtres durs & imprudents forçoient d'étudier sans relâche, devenir épileptiques pour la vie. M. HOFMAN parle d'un jeune homme qui tomboit en épilepsie pour un moment, toutes les fois qu'il fatiguoit son esprit ou sa mémoire: dès qu'il cessoit d'étudier, les palpitations cessoient, & il recouvroit la santé (y). Le célèbre PETRARQUE paya du même prix son amour pour les Lettres.

§. 12. Outre les maladies de nerfs que cause l'étude en dérangeant les nerfs, elle produit une infinité d'autres maux. Un célèbre Mathématicien attaqué d'une goutte héréditaire, & dont la conduite avoit toujours été irréprochable, en hâta l'accès en s'appliquant trop à la solution d'un problème diffi-

(y) *Medicin. ration. de epileps.* §. 19.

cite (z). On fait l'accident singulier arrivé à M. le Chevalier d'EPERNAY ; après quatre mois de travaux assidus, il perdit sans aucuns symptomes de maladie , la barbe, les cils, les sourcils, enfin les cheveux & tous les poils du corps (a). Ce phénomène s'explique aisément par le manque de nourriture dans les petites bulbes qui servent de racine aux poils ; manque de nourriture qui pouvoit avoir trois causes : 1°. le dérangement des fonctions de l'estomac , premier organe de la digestion & de la nutrition ; 2°. la diminution de l'action des nerfs qui ont tant de part à la nutrition , & qui , étant occupés par l'ame , devoient mal fonctionner pour le corps ; 3°. cette petite fièvre, à laquelle quelques Gens

(z) VAN SWIETEN, t. 4, p. 305.

(a) *Gazette de France*, 23 Février 1763.

de Lettres font fujets, & qui, détruisant la lymphe nourriciere, rend les Gens de Lettres pâles, maigres, & les jette enfin dans le dépérissement & la consomption, fièvre qui dépend elle-même de ce que quelquefois une forte contention d'esprit anime l'action du cœur & en rend les battements plus fréquents.

§. 13. Pour se faire une idée des effets d'une méditation trop forte, on peut souvent la regarder comme une ligature qu'on a appliqué à tous les nerfs, & qui, en suspendant leur action, produit le même effet dans toute la machine qu'une ligature, plus ou moins ferrée, appliquée à une branche de nerf, produiroit sur les parties à laquelle cette branche se distribue. La méditation épuise aussi comme feroient des évacuations excessives, qui appauvrissent le corps, le jette dans l'épuisement,

atténuent trop les humeurs & produisent une trop grande mobilité de nerfs. Les saignées, les lavemens, les salivations trop copieuses, les urines abondantes, en un mot, toute évacuation excessive, en affoiblissant trop l'action des vaisseaux & en diminuant trop la quantité des humeurs, empêchent le fluide nerveux ou les esprits animaux, dont dépend toute l'action des nerfs, d'être préparés dans le cerveau. La méditation, en tenant les nerfs dans un état d'action trop soutenue, dissipe trop de ces esprits, & empêche aussi le cerveau de les préparer ; ainsi dans l'un ou l'autre cas ce fluide précieux, qui est la substance la plus pure, la plus travaillée de toute la machine humaine, la plus nécessaire à nos fonctions, manque & est altérée, ce qui produit cette multitude de désordres. Mais il y a une différence bien essentielle entre

l'affoiblissement des nerfs causé par des évacuations trop abondantes ou des travaux forcés du corps, qui épuisent aussi en dissipant trop d'esprits animaux, & celui qui vient de la tension d'esprit ; c'est que la premiere de ces causes empêche en effet, pour un temps, la séparation suffisante de cette liqueur précieuse, mais n'en dérange point les organes ; au lieu que la seconde, les travaux de l'esprit, attaquent l'organe même, comme je le développerai mieux plus bas. La premiere soustrait à la fabrique la matiere à ouvrir, la seconde dérange les métiers même ; & ce sont ces dérangements du cerveau, fruits de l'étude excessive, que je dois examiner ; ils dépendent de trois loix de l'économie animale, qui formeront autant d'articles.

§. 14. La premiere, c'est que quand l'ame long-temps occupée à imprimé,

une trop forte action au cerveau, elle n'est plus maîtresse de la réprimer; cet ébranlement se continue malgré elle, & réagissant sur elle, lui fait éprouver des idées qui sont un vrai délire, parce qu'elles ne répondent plus aux impressions extérieures des objets, mais à la disposition intérieure du cerveau, dont quelque partie devient incapable de recevoir les nouveaux mouvements que les sens lui transmettent. SPINELLO, fameux peintre Toscan, ayant peint la chute des Anges rebelles, donna des traits si terribles à Lucifer, qu'il en fut lui-même saisi d'horreur, & tout le reste de sa vie il crut voir continuellement ce démon lui reprocher de l'avoir représenté sous une figure si hideuse. M. PASCAL, l'une des âmes les plus fortes, après des travaux forcés & de profondes méditations, eut tellement le cerveau blessé, qu'il

croyoit avoir toujours à son côté un gouffre de feu; l'agitation perpétuelle de quelques-unes de ses fibres lui transmettoit sans cesse cette sensation, & sa raison vaincue par ses nerfs, ne put jamais triompher de cette idée. Combien d'autres encore que leur esprit trop exalté a entraîné pour jamais au-delà des limites du vrai? Gaspard BARLOEUS, Orateur, Poète & Médecin, n'ignoroit pas tous ces dangers, il en avertissoit souvent son ami Constant, HUGHENS (b); mais il s'aveugloit sur lui-même, & ses études excessives lui affoiblirent tellement le cerveau, qu'il croyoit que son corps étoit de beurre; il fuyoit le feu avec

(b) *Nec litteras, lui écrivoit-il, nec versus rescribe, ne in novum discrimen valetudinem dubiam adducas. Facile enim ex attentione incalescent spiritus, hinc sanguis, hinc habitus corporis.* BARLOEI, Epist. lib. 1, ep. 4.

soin ; à la fin ennuyé de ses terreurs continuelles , il se précipita dans un puits. Je regrette depuis vingt-ans un ami , également distingué par son génie & par son caractère , homme né pour les grandes choses , partagé entre l'étude des Lettres & de la Médecine , dont il auroit certainement avancé les progrès ; les lectures , les expériences , les méditations l'occupoient jour & nuit : il perdit d'abord le sommeil , il eut ensuite des accès passagers de folie , enfin il devint tout-à-fait fou , & on eut bien de la peine de lui sauver la vie. J'en ai vu d'autres que les Lettres avoient d'abord rendu frénétiques & maniaques , & qui ont fini par devenir tout-à fait imbécilles.

Je connois un homme plus grand encore par ses vertus que par sa haute

naissance, qui s'étant livré pendant douze heures continues à la composition d'un mémoire de la plus grande importance, tomba dans un délire total, après l'avoir fini, qui dura jusqu'à ce que le sommeil eût calmé ses sens.

Les Observateurs rapportent une infinité de traits semblables; & j'ai entendu dire à un témoin digne de foi, que *Pierre JURIEU*, si fameux par ses disputes théologiques, ses écrits polémiques, & son commentaire sur l'apocalypse, avoit tellement affoibli son cerveau, que quoiqu'il conservât le bon sens à plusieurs égards, il attribuoit ses fréquentes coliques aux combats que se livroient sans cesse sept cavaliers renfermés dans ses entrailles. On en a vu d'autres qui se croyoient une lanterne; quelques-uns qui pleuroient la perte de leurs cuisses.

Les personnes qui sont le plutôt dérangées par les efforts de l'ame, sont celles qui s'occupent sans cesse d'un même objet; il n'y a alors qu'une partie du *sensorium* qui soit tendue, & elle l'est toujours. L'action des autres ne la soulage point: cette partie se fatigue & se détruit plutôt. Lorsqu'il n'y a dans le corps qu'un seul muscle ou qu'un petit nombre de muscles qui travaillent continuellement, le corps souffre beaucoup plus que si la même quantité d'action étoit répartie sur tous les muscles successivement; il en est de même du cerveau; lorsque ses différentes parties agissent successivement, il se fatigue beaucoup moins; la partie qui se repose, reprend des forces tandis que les autres s'exercent: ce passage du travail au repos est le plus sûr moyen de conservation.

J'ai vu une femme qui avoit paru

très-sensée jusques à l'âge de vingt-cinq ans, qui s'étant par malheur attachée à la secte des *Herneutes* ou *Moraves*, s'enflamma, se pénétra tellement de l'amour de JESUS-CHRIST, qu'elle appelloit son agneau, qu'elle ne put plus s'occuper que de cette seule idée, & sans autre cause, devint imbécille dans l'espace de quelques mois; elle ne conserva d'autre souvenir que celui de son ami. Je la vis presque tous les jours pendant six mois, & dans toutes les visites que je lui fis, je n'obtins pour réponse à mes questions que ces seules paroles, *mon doux agneau*, qu'elle répétoit de demi-heure en demi-heure, les yeux baissés. Elle vécut ainsi pendant six mois, & mourut ensuite de déperissement. Mais sans aller chercher des exemples plus loin, nous avons vu étudier dans cette Académie, il n'y a pas long-temps, un

jeune homme de mérite qui, s'étant mis dans la tête de découvrir la quadrature du cercle, est mort fou à l'Hôtel-Dieu de Paris.

§. 15. La seconde Loi à laquelle le corps humain est sujet, & de laquelle dépendent une partie des maladies de cerveau que l'étude occasionne, *c'est que les humeurs se portent à la partie qui est en action.* M. MORGAGNI a connu à Bologne un Savant, à qui il prenoit un saignement de nez, lorsqu'il lui arrivoit le matin de méditer avant d'être levé. (c). Quand le cerveau agit, il reçoit une nouvelle quantité de sang qui, donnant trop de ton & de mouvement aux vaisseaux, produit ce sentiment de douleur & de chaleur dont j'ai parlé, & d'autres maux plus funestes, suivant les différentes dispositions du cerveau, du sang & le con-

(c) *De sedibus & causis morborum, cap. 3, §. 13.*

cours des circonstances étrangères. Tels sont les tumeurs, les anevrismes, les inflammations, les suppurations, les squirres, les ulcères, l'hydropisie, les maux de tête, les delires, les assoupissemens, les convulsions, la léthargie, l'apoplexie, les insomnies qui tourmentent les Gens de Lettres, & qui, si elles durent, ouvrent la porte à une infinité de maladies de l'esprit & du corps. Après de longues méditations, M. BOERHAAVE en eut une qui dura six semaines; il étoit en même temps si indifférent sur tout, que rien ne pouvoit l'intéresser (d). Qui ne connoît pas ce sommeil inquiet qui succede au travail, & qui est accompagné d'un sentiment incommode de tension & de pesanteur dans la tête. Une légère irritation du cerveau suffit pour

(d) *Prælection, ad institut. t. 7, p. 145.*

produire l'insomnie : une irritation plus forte produit des convulsions, les maladies soporeuses ; portée au plus haut degré, elle produit l'apoplexie, mort trop ordinaire aux Gens de Lettres. Ils sont punis par la partie qui a péché : l'étude en produisant le double mauvais effet d'affoiblir le cerveau, & d'y déterminer une plus grande quantité d'humeurs, en amène à la fin les maux les plus fâcheux qui se déclarent souvent quand d'autres circonstances concourent pour porter beaucoup de sang à la tête. On a vu plus d'une fois de grands Prédicateurs & des Professeurs illustres mourir dans leur chaire même, comme cela arriva à Leipzig au célèbre CURTIUS. TITE-LIVRE nous a conservé l'histoire du Roi ATTALE qui, exhortant les Béo- tiens à faire alliance avec les Romains, mourut au milieu de son discours ; &

à Basle, dans une cérémonie académique, un des candidats qui s'étoit déjà fatigué par de longues études préliminaires, fit encore de grands efforts pendant la cérémonie pour réciter son discours, qu'il tomba en apoplexie & mourut sur le champ (e).

J'ai vu moi-même un Pasteur respectable qui, ayant prêché un jour de Pentecôte long-temps & avec force, commença à trembler en distribuant la sainte Cène, bégaya, tomba dans le délire, & ensuite en apoplexie, & de-là en enfance, dans laquelle il vécut fix mois. M. MORGAGNI parle aussi d'un Moine Prédicateur qui mourut d'apoplexie au milieu de son sermon. Des exemples semblables sont fréquents, mais il n'y a pas besoin du secours de la déclamation pour produire

(e) Felic. PEATER, *obs.* p. 28.

des apoplexies chez les Gens de Lettres, elles ont lieu sans être déterminées par d'autres causes que la disposition occasionnée par leur genre de vie. M. ZIMMERMAN me fournit encore ici une observation très-intéressante. Un Ecclésiastique Suisse, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation par ses sermons, voulant la soutenir, lut beaucoup, composa avec beaucoup de soin, & exerça beaucoup sa mémoire pour apprendre: par cette contention d'esprit continuelle il perdit peu à peu son activité; ses forces se dissipèrent, & sa mémoire diminua à mesure qu'il fit des efforts pour la remonter. A la fin les idées nouvelles ne voulurent plus rester, mais il conserva le souvenir des anciennes; enfin il eut une apoplexie qui le rendit paralytique d'un côté: on le transporta aux bains de Baden en Suisse, & il

y mourut à l'âge de 42. ans.

L'on a vu un Professeur de Berne , très-versé dans la connoissance des langues orientales , homme encore à la fleur de son âge , & d'un travail infatigable , devenir imbécille & tomber en enfance ; la cause de cet accident étoit de l'eau qui s'étoit répandue dans les différentes parties de son cerveau (f).

L'on trouve dans les consultes de VEPFER l'histoire d'un jeune homme de famille , âgé de 22. ans , qui , s'étant livré jour & nuit à des études continues , tomba dans un délire qui devint bientôt phrénétique , & dans sa fureur il blessa plusieurs personnes , & tua son garde (g). La catalepsie même,

(f) HALLER, *élément. physiol.* t. 4 , p. 317. L'on trouve une histoire très détaillée & très-intéressante de cette maladie dans le même ouvrage de M. ZIMMERMAN , mais sa longueur m'empêche de l'insérer ici.

g] *Observat. de affectib. cap. obs.* 85, p. 327.

cette maladie si rare, est aussi une suite du trop d'application, & FERNEL en rapporte une observation bien marquée. Un homme, dit-il, qui passoit les nuits à étudier & à écrire, fut tout à coup saisi de cette maladie ; tous ses membres se roidirent dans l'attitude dans laquelle il étoit quand le mal se déclara ; il resta assis, tenant sa plume, & fixant les yeux sur son papier, de façon qu'on le crut occupé de ses études, jusques à ce que l'ayant appelé & ensuite tiré, on s'aperçut qu'il avoit perdu tout mouvement & tout sentiment (*h*). Enfin le somnambulisme est encore un effet de la même cause ; on a vu à Leipzig un étudiant en Médecine qui, ayant travaillé pendant deux mois avec une ardeur prodigieuse, déprava absolument son sommeil, & dès qu'il

[*h*] *Pathol. lib. 5, cap. 2, operom. n. p. 406.*

étoit endormi, soit de jour soit de nuit, se levoit & se mettoit au travail comme quand il veilloit ; il parcouroit ses cahiers, prenoit le dictionnaire de CASTELLI, cherchoit des mots, se fâchoit quand il ne croyoit pas les trouver, sourioit quand il croyoit les trouver, écrivoit même en caracteres très-lisibles, & alloit ensuite se remettre au lit, où il continuoit son sommeil (i).

Parmi les maux que cette grande quantité d'humeurs cause au cerveau, n'oublions pas qu'elle contribue beaucoup à cette malheureuse disposition qui produit l'affection hypocondriaque ; les fibres du cerveau en se dilatant s'affoiblissent, deviennent plus molles & incapables de résister aux différentes impressions, ce qui fait le caractère de l'hypocondrie nerveuse.

(i) BOHN ap. HALLER *thes. medic. pract.* t. 7, p. 439.

§. 16. La troisieme Loi de la Nature, en conséquence de laquelle les travaux littéraires produisent encore d'autres maladies, c'est que la fibre animale se durcit par l'exercice. L'homme tout entier durcit en vieillissant, & la vieillesse est un raccornissement général; dans les ouvriers les parties qui travaillent deviennent calleuses; dans les Gens de Lettres c'est le cerveau même, & souvent ils deviennent incapables de lier des idées, & vieillissent long-temps avant le temps. Dans les enfants le cerveau est trop tendre, dans les vieillards il est trop dur, & ces deux excès l'empêchent également de conserver les oscillations qui excitent la pensée. C'est la mémoire qui chancelle la premiere, comme l'observe GALIEN (k), & qui présage l'affoiblissement de la raison.

(k) *De l'oc. affect. l. 3, cap. 5.*

§. 17. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les méditations profondes qui affoiblissent les nerfs; il suffit, comme l'a remarqué M. GUNZIUS (1), de fatiguer la vue, pour être attaqué d'une infinité de maladies nerveuses. Il n'y a point d'homme qui ne puisse éprouver combien la longue application des yeux affoiblit la tête; & je l'ai souvent vérifié sur moi-même. Si après un accès de fièvre ou quelque autre incommodité, il m'arrive, avant que d'avoir repris mes forces, de regarder long-temps un même objet, il me prend des vertiges, des envies de vomir, & j'éprouve dans tout mon corps un sentiment douloureux de fatigue & d'épuisement.

§. 18. Ceux qui voudront prendre la défense de l'étude, que je suis fort éloigné de vouloir attaquer, & que je

(1) *Ad libellum HIPPOCRAT. de humorib. p. 211.*

crois servir en montrant les dangers auxquels on s'expose en s'y livrant avec excès, me citeront plusieurs Savants qui sont parvenus à une extrême vieillesse, sains de corps & d'esprit. Je ne les ignore pas; j'ai lu leurs histoires; j'en ai connu moi-même quelques-uns: mais tous n'ont pas le même bonheur; il y a peu d'hommes assez heureusement constitués pour supporter de si grands travaux impunément, & qui fait même s'ils n'en ont pas porté la peine, & s'ils n'auroient pas poussé encore plus loin leur carrière en s'attachant à un autre genre de vie? Il est vrai qu'il faut convenir que la plupart de ces grands hommes, que le genre humain reconnoit pour ses maîtres, sont parvenus à un âge très-avancé; tels ont été HOMERE, DEMOCRITE, PARMENIDE, HIPPOCRATE, PLATON, PLUTARQUE,

le *Chancelier* BACON, ALDROVANDI, GALILÉE, HARVEY, WALLIS, BOYLE, LOKE, LEIBNITZ, NEWTON, BOERHAAVE ; mais en faut-il inférer que les longs travaux de l'esprit, lorsqu'ils sont excessifs, ne soient pas nuisibles ? Gardons-nous de tirer une si fautive conclusion ; on pourroit seulement présumer qu'il y a des hommes nés pour ces sortes d'excès, & que peut-être cette heureuse disposition des fibres qui forme les grands hommes, est la même que celle qui conduit à la vieillesse.

Mens sana in corpore sano.

D'ailleurs, c'est bien plus par la force de leur génie que par l'assiduité de leur travail que ces grands hommes se sont fait un nom immortel. De doux loisirs, les distractions que la célébrité même entraîne nécessairement, l'exercice que les devoirs de leur état les

obligeoient à prendre , réparoient le mal que leur faisoit l'étude.

Vous vous rappelez tous dans cet instant , & vous le nommez avant que je le désigne , cet homme respectable qui a fait , pendant plus de cinquante ans , l'ornement & les délices de cette Académie & de cette ville (*m*) : il avoit cultivé les sciences dès sa jeunesse jusqu'à ses derniers jours ; il étoit profondément versé dans toutes celles qui étoient proprement l'objet de sa vocation , & dont le district est si étendu ; il n'y en avoit aucune autre sur lesquelles il ne fût instruit : tant de connoissances supposoient de grands travaux , sa santé n'en avoit cependant point été altérée ; & nous l'avons vu entrer dans son dix-huitième lustre sans avoir rien perdu ni de la force de son

(*m*) M. POLIER , Prof. en Catéchèse & en langues orientales.

génie, ni de la vivacité de ses sens : m'objecterez-vous cet exemple ? Non, Messieurs ; mais le souvenir des détails de sa vie vous le présentera comme un modele à offrir à tous les Gens de Lettres. Il fut être savant sans cesser d'être homme ; il fut acquérir les connoissances les plus profondes & les plus variées, sans sacrifier ses devoirs à la science, & en remplissant ceux de citoyen, de pere, de Professeur, d'ami, de membre de la société, comme s'il n'eut été que citoyen, que pere, que Professeur, qu'homme du monde. Il alloit réparer les forces de son esprit, fatigué par le travail, en exerçant son corps à la culture de ses jardins ; il soutenoit l'un & l'autre par cette gaieté, cette aménité que le cabinet tue, & qu'on n'entretient qu'en commerçant avec les hommes pour leur faire du bien. En examinant le genre de vie

de M. de FONTENELLE, dont le nom est à la tête du catalogue des Gens de Lettres, parvenus à la plus grande & à la plus heureuse vieillesse, on se convainc également que ce n'est qu'en alliant les douceurs de la vie civile aux travaux littéraires qu'il a pu courir sans infirmité cette longue carrière. Toutes ces vies ne ressemblent point à celles des érudits, espèce d'hommes à peine connue des Anciens, qu'on vit naître au temps de la décadence des Lettres, & reparoître au temps de leur renouvellement, & qui, attachés à l'ouvrage comme le manœuvre à sa bêche, pourroient être comparés à quelques *Faquirs* des Indes; comme eux ils se séparent du genre humain; comme eux ils se macèrent de plein, gré sans que souvent il en revienne le plus léger avantage à la société; & la différence ne consiste que dans les instruments de leurs

supplices ; les uns s'exposent aux ardeurs brûlantes du soleil , aux plus grandes rigueurs du froid ; ils se déchirent avec des cloux , des chaînes , des fouets ; les autres se tuent avec des livres , des manuscrits , des médailles , des inscriptions antiques , des caractères indéchiffrables , & sur-tout en se livrant à cette totale inaction du corps qui est la seconde cause , malheureusement trop féconde , des maladies des Gens de Lettres , & dont on comprendra aisément les dangers en jettant un coup d'œil sur la structure de l'homme.

§. 19. Le corps humain est composé de vaisseaux & de fluides contenus & mis en mouvement dans ces vaisseaux. Lorsque les vaisseaux n'ont ni trop ni trop peu de force , lorsque les fluides ont la consistance qui leur convient , qu'ils ne sont ni trop ni trop peu en mouvement , l'homme

est dans l'état de santé. Mais faisons y attention, le mouvement du sang est ici ce qui intéresse le plus ; dès qu'il change , l'état des solides & des fluides change avec lui ; s'il est trop fort , les solides s'endurcissent , les fluides deviennent épais ; s'il est trop foible , la fibre se relâche , le sang s'atténue. Tout le corps est formé par le chyle , qui est plus léger qu'aucune autre partie solide ou fluide ; le mouvement assemble , réunit , épaissit les molécules ; & si le mouvement vient à s'affoiblir , les différentes parties du corps n'acquiescent point le degré de consistance & de fermeté qui leur est nécessaire pour leurs fonctions.

Le cœur est le premier principe du mouvement dans le corps humain ; c'est lui qui meut toute la masse des fluides ; mais il ne peut pas tout faire lui seul , & l'Auteur de la Nature lui

à donné plusieurs secours qui ne peuvent lui manquer, sans que la circulation se ralentisse, & qu'il en résulte plusieurs maladies causées par ce ralentissement. Parmi ces secours destinés à aider la circulation & à augmenter l'action des vaisseaux, le mouvement musculaire est un des plus efficaces. On peut s'en convaincre en voyant tous les jours les Chirurgiens, après une saignée, hâter le mouvement du sang, en faisant tourner un étui aux malades, ou encore plus aisément, en remarquant combien l'exercice hâte le battement du pouls. Les principaux effets de l'exercice sont de fortifier les fibres, de maintenir les fluides dans l'état convenable, de donner de l'appétit, de faciliter les sécrétions, & sur-tout la transpiration, de relever le courage, & de produire une sensation agréable dans tout le système nerveux.

§. 20. Les effets au contraire de la vie trop sédentaire sont de détruire la force des muscles, & de les mettre, par la dessuétude, hors d'état de supporter le mouvement; la circulation privée d'un secours considérable & abandonnée aux seules forces du cœur & des vaisseaux, s'affoiblit d'abord dans les plus petits, & enfin dans tout le corps. La chaleur diminue, les humeurs croupissent & se corrompent: les unes s'atténuent, les autres s'épaississent, toutes sont altérées, & les sécrétions & les évacuations naturelles ne se faisant plus bien, le corps reste surchargé des humeurs excrémenticielles, dont l'évacuation régulière est le conservateur le plus sûr d'une santé ferme: leur acrimonie mine par degrés le corps, les forces diminuent, le sang devient aqueux; de-là, entr'autres maladies, l'hydropisie si ordinaire chez

les Gens de Lettres , & qui attaque souvent le cerveau même , comme on l'a déjà vu plus haut , & comme j'en ai eu depuis peu un nouvel exemple dans la personne d'un Magistrat respectable , qui avoit détruit une forte constitution , non par l'étude , mais par des travaux d'esprit plus désagréables , & par la vie sédentaire.

Cet épanchement aqueux dans le cerveau n'a point échappé aux grands observateurs , & M. VAN SWIETEN en décrit les effets avec autant de force que d'exactitude. » Les Gens » de Lettres , dit-il , qui menent une » vie sédentaire , & qui pâlisent sur » leurs livres , sont souvent exposés » à une apoplexie qui dépend de cette cause , & qui ne vient qu'à pas » lents & comme par degrés. D'abord » ils deviennent languissans , ils aiment le repos & l'indolence ; leur

» esprit s'émouffe ; leur mémoire ,
 » s'affoiblit & chancele ; ils devien-
 » nent ensuite pesants , assoupis , stu-
 » pides , & souvent ils restent long-
 » temps dans ce triste état avant
 » que de mourir. J'ai vu avec une ex-
 » trême pitié des Savants du premier
 » ordre , & qui avoient rendu de grands
 » services à la littérature , se survivre
 » à eux-mêmes plus d'une année ,
 » oublier tout & mourir enfin d'a-
 » poplexie (n). »

§. 21. Les parties qui se ressen-
 tent le plutôt du manque d'exercice,
 sont celles dans lesquelles les vaisseaux
 naturellement foibles ont le plus be-
 soin d'être aidés pour conserver au
 mouvement des fluides l'activité né-
 cessaire , tels sont sur-tout les organes
 du bas-ventre , destinés à l'importante

[n] T. 3, p. 263.

fonction des digestions. L'estomac s'affoiblit, la nature des fucs digestifs qui s'y séparent s'altère, la digestion devient plus lente, pénible, imparfaite, parce que l'action des forces digestives étant diminuée, les aliments, au lieu d'éprouver ces changemens qui font une bonne digestion, ne font presque que se corrompre, comme ils le feroient par-tout ailleurs où ils éprouveroient le même degré de chaleur & d'humidité. Les végétaux développent leur acide qui, en irritant les nerfs, produit des douleurs, des crampes, des aigreurs cruelles, qui font éprouver ce sentiment continuel de chaleur au creux de l'estomac & à la gorge, qu'on appelle *fer chaud*, des agacements de dents, &c. Les graisses se rancissent; les œufs, les viandes, se pourrissent, & occasionnent des rapports putrides, une soif ardente, une fièvre lente,

des diarrhées continuelles , un affoiblissement général , une inquiétude inexprimable. L'humeur claire & favorable que les petits vaisseaux de l'estomac exhalent continuellement , non-seulement est incapable de dissoudre les aliments , mais devenant elle-même épaisse , gluante , dure , elle forme des amas qui détruisent l'appétit , & font éprouver un sentiment continu de froid & de pesanteur dans cette partie.

§. 22. Les intestins qui ont la même organisation que l'estomac , éprouvent les mêmes accidents , & l'action de la respiration qui , quand elle est forte , presse , pendant qu'on inspire , tous les viscères du bas-ventre , & y aide par-là même la circulation ; l'action , dis-je , de la respiration se trouvant diminuée par la cessation du mouvement musculaire qui l'anime puissamment.

ment, celle de tous ses organes se trouve affoiblie, l'on tombe dans la constipation; il se forme, comme dans l'estomac, des amas de matieres glaireuses, source de plusieurs maux, & auxquels les Savants sont sujets, comme il arriva au célèbre JUSTE LIPSE, Professeur d'histoire à Leyde, qui, quoique dirigé par le célèbre HEURNIUS, son collegue & son ami, souffrit, très-long-temps, & ne fut guéri qu'après avoir rendu une masse de la figure & de la couleur de ses intestins. C'étoit une pituite gluante & visqueuse, fruit de sa vie sédentaire & de ses études, qui avoit rempli peu-à-peu le canal intestinal; cette pituite, dégénérant en pourriture, avoit attaqué toute l'économie animale, mais le foyer étant détruit le malade recouvrit bientôt la santé (e).

(e) ADA^M, *vita Medicorum*, p. 372. FERNEL

Les excréments ainsi amassés , compriment les parties voisines par leur volume , irritent les intestins par leur âcreté , & leurs parties putrides infectent toute la masse des humeurs ; de-là ces coliques cruelles qui sont le fleau des Gens de Lettres , & qu'on guérit avec d'autant plus de peine , que des erreurs de régime les font renaître sans cesse (p) ; de-là ces vents dont se plaignent en général tous les gens sédentaires , & qui , produisant des symptômes fort variés , en imposent quelquefois pour d'autres maladies.

observa une maladie entièrement semblable à Paris , chez un Ambassadeur étranger , qui guérit , comme JUSTE-LIPSE , par l'évacuation d'une masse énorme de glaires durcies.

(p) On trouve dans le *Journal de Médecine* , t. 1 , p. 352 , l'histoire très-intéressante d'une colique cruelle , produite par des études & des veilles opiniâtres qui avoit des retours très-fréquents.

§. 23. L'estomac & les intestins ne sont pas les seuls viscères du bas-ventre qui souffrent, tous les autres éprouvant les mêmes influences de l'inaction, éprouvent aussi des dérangements analogues. Le suc pancréatique s'épaissit & devient inutile; les fonctions de la rate ne se font plus bien; celles des organes, qui servent à la séparation & à la préparation de la bile, se dérangent totalement; cette liqueur retenue obstrue le foie, s'épaissit, se durcit, elle cesse de se porter dans les intestins, elle y manque aux secondes digestions, le chyle croupit dans les premiers intestins, s'y gâte, & cette partie devient le siège des maladies les plus graves. La partie de la bile renfermée dans la vésicule du fiel, pour y recevoir une nouvelle préparation qui la rend plus efficace, s'y épaissit, & forme des calculs connus sous le nom

nom de calculs biliaires, qui sont la cause des coliques les plus atroces, dont on ne peut espérer la guérison que quand ils peuvent passer jusques dans les intestins & sortir avec les felles. Quand ils sont ou trop gros pour passer par le canal cholédoque, ou que les forces nécessaires pour les chasser, & les circonstances nécessaires pour faciliter leur sortie manquent, ou enfin quand ils sont situés dans des parties où ils ne peuvent point trouver d'issue, comme chez ST. IG N A C E D E LOYOLA, qui les avoit dans la veine-porte (q), on est condamné à souffrir toute sa vie & à mourir cruellement. Si, au lieu de se durcir, la bile se pourrit, elle acquiert alors une âcreté excessive, qui irrite, ronge, enflamme, ul-

(q) Son cadavre fut ouvert par COLUMBUS, ce fameux restaurateur de l'anatomie, VAN SWIETEN t. 3, p. 87

cere tous ses organes, & produit les maladies les plus affreuses, puisqu'elles sont accompagnées d'angoisses inexprimables, & j'ai vu réduire des Hommes de Lettres, nés avec la plus grande force d'esprit, dans un état de désespoir, dont ils rougissoient dans les instants de calme dont ils jouissoient.

§. 24. Parmi les maux que la vie sédentaire des Hommes de Lettres produit presque inévitablement en dérangeant la circulation dans les viscères du bas-ventre, & y produisant un principe d'obstructions, on doit compter l'hypocondrie. On divise cette maladie en deux especes; celle qui est simplement nerveuse, nous avons vu plus haut qu'elle étoit l'effet de la contention; & celle qui dépend de l'engorgement des viscères du bas-ventre & du dérangement des digestions, elle est l'effet constant de l'inaction; & il est aisé de com-

prendre comment les causes de ces deux especes de maladies, se trouvant réunies chez les Gens de Lettres, il est si rare qu'ils n'en soient pas plus ou moins atteints, & si difficile de les en guérir radicalement (r). Les exemples dans ce cas sont si fréquents qu'il est presque inutile d'en citer : si l'on en demandoit, je nommerois SWAMMERDAM, cet habile observateur de la nature, qui étoit tellement tourmenté par l'*atrabile* ou *bile noire*, qu'à peine daignoit-il répondre à ceux qui lui parloient; il les regardoit & demouroit immobile. Quand il montoit en chaire, souvent il y restoit comme interdit,

(r) Si dimostra l'esperienza che i litterati benché fossero di gioviale temperamento, diventano a lungo andare fissi, taciturni, pallidi, macilenti & stranamente vessagliati da passione ipocondriaca, tyranna consueta di gente stationaria. *Anton. FERRACCI dissertazioni epistolali*, p. 203.

sans répondre aux objections qu'on lui faisoit. Peu de temps avant sa mort, il fut saisi d'une fureur mélancolique, & dans un de ses accès il brûla tous ses écrits; enfin il périt maigre & defféché comme un squelette, & conservant à peine la figure humaine (s).

On a observé, il est vrai, depuis long-temps, que cette espece de mélancolie est quelquefois utile aux Lettres, en ce que les mélancoliques, attachés à une seule idée, considerent, examinent le même objet sous toutes ses faces & sans distraction. Mais fût-il jamais un homme assez insensé pour souhaiter d'augmenter à ce prix sa pénétration? On est trop savant quand on l'est aux dépens de sa santé; à quoi sert la science sans le bonheur?

(s) BOERHAAVE, *prælect. ad inst.* §. 896. t. 7. p. 675.

Il y a à la vérité quelques hommes à qui la Nature a donné un estomac d'athlete, des entrailles de fer, des nerfs robustes, & qui peuvent supporter impunément les travaux de l'esprit, la vie sédentaire, & faire des excès en tout genre sans déranger leurs digestions; mais en sont-ils plus heureux? point du tout: leurs vaisseaux se remplissent d'une trop grande quantité de sang, les cellules, réservées à la graisse s'engorgent, les organes intérieurs sont comprimés de tous côtés; ils deviennent paresseux & pesants; le moindre mouvement les met en fureur & hors d'haleine; ils périssent avant le temps, ou d'apoplexie, ou d'un catarre suffocant, ou de quelqu'une des maladies occasionnées par la pléthore: & l'on a remarqué avec raison que c'est souvent un malheur pour les Gens de

Lettres que d'avoir un estomac trop fort (i).

§. 25. Il n'y a pas une partie du corps que la vie sédentaire n'affoiblisse : quand le sang est une fois vicié, il attaque tôt ou tard toutes les parties qu'il arrose, les poulmons, dont la substance est tres-délicate, qui sont la première partie à laquelle le chyle est porté, qui seuls reçoivent autant de sang que tout le reste du corps, qui sont destinés à lui donner une préparation très-importante, se ressentent bientôt de son altération ; on éprouve des chaleurs de poitrine, des douleurs entre les deux épaules, de la toux, des crachements incommodes ; les poulmons se remplissent d'une humeur épaisse qui les obstrue, & produit souvent des asthmes cruels ; il s'y forme de petites in-

(i) C'est une observation de LANCISI, *de mort. habitant*, libr. 1, cap. 22.

inflammations, des supurations des abcès; il vient une fièvre lente qui en est la suite: c'est d'un abcès au poulmon que mourut le célèbre TRI-GLAND, après avoir effuyé des douleurs très-fortes; cette maladie fut la suite d'une cachexie dans laquelle ses études l'avoient jetté, & qui résista aux soins même de M. BOERHAAVE (u). Les poulmons de SWAMMERDAM devinrent une vraie carrière, & il cracha de petites pierres long-temps avant sa mort.

§. 26. La pierre & les maladies de la vessie sont encore un fruit de l'amour des Lettres: HEURNIUS, CASSAUBON, BEVEROVIC, SYDEHAM, & tant d'autres en ont fait la triste épreuve; & personne n'ignore les

(u) MARCKII, *orat. funebr. in obitum TREGLANDÆE*, Leid. 1705.

cruelles douleurs en ce genre, auxquelles est sujet l'illustre Antagoniste des Sciences.

§. 27. Un autre effet funeste de la vie sédentaire, c'est de diminuer la transpiration insensible, cette évacuation la plus considérable & la plus importante, dont la régularité est un des principaux boulevards de la santé. Les vaisseaux par lesquels elle se fait sont si foibles, si petits, si éloignés du premier mobile de la circulation, si exposés aux injures des impressions extérieures, que si la force de la circulation n'est pas aidée par le mouvement musculaire, si ce même mouvement, en augmentant l'action des vaisseaux, ne procure pas aux humeurs ce degré de préparation nécessaire, pour que chaque partie, qui doit être évacuée, soit propre à l'être par les couloirs que la nature lui a destinés, il est presque impossible qu'elle ne soit

pas dérangée : & dès qu'elle l'est, les humeurs superflues dont elle devoit délivrer le corps, y séjournent, corrompent la masse des humeurs, refluent sur quelque organe, & produisent des douleurs, des fluxions, des rhumes, cette pituite si fréquente chez les Savants, dont H O R A C E se plaignoit amèrement, & qu'il leur fait éprouver souvent, quand ils lisent longtemps de suite, des toux ou des enchiênements plus ou moins incommodes, enfin des fievres irrégulieres dont on ne peut accuser aucune cause extérieure, & dont GALIEN nous a conservé un exemple bien sensible dans l'histoire de PREMIGENES. » Ce célèbre Philo-

» sophe péripatéticien, qui passoit sa

» vie à lire & à écrire, & qui trans-

» piroit mal, étoit sûr d'avoir un ac-

» cès de fièvre s'il ne se baignoit pas

» tous les jours, pour que le bain

» évacuât cette humeur âcre de trans-
» piration, dont la rétention produi-
» soit cet accès (x).

§. 28. Nous avons vu que les travaux de l'esprit affoiblissent immédiatement les nerfs ; le repos excessif suffit pour les détruire , & il produit souvent cet effet , même dans ceux dont l'esprit est aussi paresseux que le corps. Ils sont la principale partie de la machine humaine ; dès que quelque fonction du corps est dérangée , ils en souffrent , & leurs dérangements , quand ils n'avoient pas de causes sensibles , m'ont souvent fait conjecturer quelque maladie naissante , dont un examen attentif pouvoit démêler le germe , & par-là donner la facilité de le détruire avant qu'il eût fait des progrès. Il est surtout très-ordinaire que certains défor-

(x) GALIEN, *de sanit. tuend.* l. 5, c. 11.

dres de l'estomac se fassent appercevoir promptement par ceux qu'ils occasionnent dans les nerfs qui, placés entre l'esprit & le corps, portent la peine des excès & des erreurs de tous les deux, & rendent à l'un les maux qu'ils reçoivent de l'autre: c'est ainsi que par un cercle vicieux l'esprit nuit au corps, le corps nuit à l'esprit, & que l'un & l'autre détruisent à frais communs le système des nerfs.

§. 29. La liqueur séminale que plusieurs grands hommes ont cru à-peu-près semblable au suc nerveux, perd aussi beaucoup de son activité; & si en partant de ce principe on considère en même temps ce que chaque partie du père doit contribuer à la formation du fils, on trouvera peut-être pourquoi il est si rare que les grands hommes aient des fils dignes d'eux. La molécule animée, que HARVEI appelle

punctum saliens, ne se développe point dans les premiers moments avec assez de force ; cette impression de foiblesse se fait sentir toute la vie , & est d'autant plus marquée sur les organes de la pensée, que le cerveau du pere n'a pas donné à la liqueur vivifiante cette part de préparation nécessaire, pour que celui du fils acquît un grand degré de force.

§. 30. Des causes qui détruisent les digestions, épuisent les nerfs, appauvrissent le sang & troublent toutes les évacuations, doivent produire la foiblesse, & c'est ce qui arrive aux Savantstropappliqués. Quand B. BRIGGS eut publié ses tables des logarithmes, il comptoit de les continuer, mais la contention de son esprit avoit été si grande que les forces lui manquerent absolument (y), & il ne les recouvra

(y) SAVERIEN, *hist. des progr. de l'espr. humain*, &c. p. 460.

jamais. » Quoique la santé de M. de
 » VARIGNON parût devoir être à
 » toute épreuve, dit M. de FONTE-
 » NELLE, l'assiduité & la contention
 » du travail lui causerent une grande
 » maladie, il fut six mois en danger,
 » & trois ans dans une langueur qui
 » étoit un épuisement d'esprit visible
 » (a). » D'autre tombent dans un re-
 lâchement si général que leurs chairs
 deviennent absolument molles & flas-
 ques, leur poulx foible, leurs genci-
 ves si lâches qu'elles laissent échapper
 les dents sans douleur & sans être gê-
 nées. Ce même principe de foiblesse,
 joint aux maladies aiguës, les rend
 très-dangereuses pour les Gens de
 Lettres; & un célèbre Médecin An-
 glois a remarqué avec raison que celles
 qui étoient les plus bénignes pour les
 autres, devenoient quelquefois mor-

(a) Dans son éloge, t. 6, p. 91.

telles pour eux (a). Le manque de force porte dans les fonctions pendant la fièvre une irrégularité qui en trouble la marche, les humeurs passent d'abord à un degré de corruption dangereux; le cerveau s'embarrasse dès le commencement, les remèdes operent mal, les crises ne se font point, & le malade, privé des ressources de la nature, succombe malgré les secours de l'art. Je viens d'en avoir un triste exemple dans la maladie du respectable Recteur qui nous manque dans cette circonstance (b), & auquel les vœux publics promettoient les années de Nestor, mais dont un travail prodigieux avoit détruit le tempérament. Le moment même où son mal

(a) MORTON. *de variolis*, cap. 6, oper. omnia, p. 382.

(b) M. J. Alph. ROSSET, Professeur en Théologie, & Recteur depuis quelques mois.

a commencé, a été marqué par une si grande foiblesse, que j'ai perdu tout espoir de guérison, & j'ai prévu l'irréparable perte que viennent de faire la religion, la vertu, l'église, la patrie, sa famille éplorée, cette jeunesse académique : Quel homme, Messieurs, quel collègue, quel ami, vient de nous être enlevé ; semblable à ce Romain dont PLINE nous a conservé le portrait (c), sa vie fut sainte, son exactitude à remplir tous ses devoirs, quelques multipliés qu'ils fussent, scrupuleuse ; sa bonté, sa douceur étoient inaltérables ; il fut respecté de chacun sans que personne ait jamais redouté sa présence, parce qu'ennemi du vice il ne fut jamais haïr le vicieux ; très-savant, très-éloquent, ses discours

(c) EUPHRATES, voyez PLINI CÆCILLI, *epist.*
lib. I, ep. 9.

étoient pleins de choses, son style étoit doux, coulant, varié, & l'on y trouvoit cette sublimité qui subjugué les cœurs & entraîne les volontés; il jouit pendant sa vie de la plus grande considération, & il laisse les regrets les plus vifs & les plus sinceres; mais je reviens à mon sujet.

§. 31. La contention de l'esprit & l'inaction du corps sont les deux principales causes des maladies des Gens de Lettres, mais elles ne sont pas les seules; il m'en reste d'autres à indiquer, & la premiere qui se présente, c'est l'attitude même d'un homme qui étudie, attitude qui ne peut être que nuisible à la santé. Le pli que les vaisseaux souffrent au haut de la cuisse & sous le genou, dans un homme assis, gênent la circulation dans les parties inférieures, qui à la longue en souffrent nécessairement; la courbure du corps gê-

né les viscères du bas-ventre, leurs fonctions sont troublées, les digestions éprouvent une nouvelle cause de dérangement; l'estomac, souvent comprimé, souffre plus particulièrement, & cette irritation mécanique, jointe à tout ce qu'il souffre par la tension du cerveau & l'inaction, rend les Gens de Lettres plus sujets que les autres à cette cruelle maladie, connue sous le nom de cardialgie (*d*). Le sang qui a de la peine à remonter dans les veines du bas ventre s'accumule dans celles du fondement, où il est déterminé par son propre poids, & où il trouve moins de résistance; de-là vient que les Savants sont si souvent tourmentés par les hé-

(*d*) ARETÆUS, COELIUS AURELIANUS, AETIUS ont déjà remarqué que c'étoit une maladie des Gens de Lettres; voyez sur-tout la belle dissertation de M. RICHTER, de *Cardialgia*, Götting. 1750.

moroïdes, maladie funeste qu'on a mal à propos regardée pendant longtemps comme une évacuation utile & qu'il falloit chercher à entretenir, mais dont de grands Médecins ont enfin fait connoître les dangers (e), que j'ai moi-même indiqué dans un autre ouvrage (f). Elles ont quelquefois fait du bien comme toutes les autres hémorragies; mais les dangers qui les accompagnent sont si considérables, que dès que quelqu'un en est menacé, un Médecin sage doit presque toujours chercher à les prévenir, & je l'ai fait très-souvent avec le plus heureux succès.

§. 32. L'on peut regarder les veilles comme une quatrième cause des maladies des Savants; elles leur nuisent de plusieurs façons.

(e) Voyez l'excellente dissertation de M. HAEN *theses pathologicae des hemorrhoidibus*, Viennæ 1759.

(f) *Epistol.* ZIMMERMANN, p. 19, &c.

1.^o L'homme qui a travaillé pendant le jour, travaille beaucoup trop s'il continue ses travaux pendant une partie de la nuit.

2.^o Le temps du sommeil se trouve par-là trop raccourci, il est insuffisant pour réparer.

3.^o. Le sommeil qui succede à une longue contention n'est jamais calme & tranquille; il ne produit point l'effet qu'il devoit produire, parce que les fibres du cerveau continuent leurs oscillations, les pensées se perpétuent sans que l'on en puisse rompre le fil, on ne s'endort point, ou si l'on s'endort c'est d'un sommeil léger, qui est plutôt une demi-veille, pendant laquelle les idées fatiguent sans être utiles, qu'un enchaînement total des sens qui caractérise le vrai sommeil. Les Anciens, plus sages que nous, avoient mieux connu le danger, ils savoient

partager leur temps entre les occupations & les délasséments; leur soirée n'étoit presque jamais remplie par des occupations sérieuses, & ASINIUS POLLIO, ce célèbre consul & orateur Romain, qui le premier forma une bibliothèque à Rome, favoit si bien que les études du soir sont dangereuses, qu'il ne lisoit pas même des lettres depuis la dixieme heure, c'est-à-dire deux heures avant le coucher du soleil (g).

4.^o On contrarie par les travaux nocturnes les loix de la nature, qui désigne le commencement de la nuit pour celui du repos; elle invite alors au sommeil par la nature de l'air plus humide, plus froid, moins sain, par les ténèbres, par le silence, par l'exemple de tous les êtres vivants; la plupart des animaux sentent leurs forces diminuer

[g] SENEQUE, *de tranquillitat. anim.* c. 15.

fenfiblement au coucher du soleil, & tombent dans le sommeil jusques au retour de cet astre, qui rend à l'air toute sa salubrité; plusieurs plantes même passent un état qu'on a à juste titre appelé leur sommeil. L'homme de Lettres devroit-il partager l'usage de la nuit avec l'homme méchant & la bête féroce?

Les influences dangereuses de l'air nocturne sont si marquées chez quelques personnes, que M. VAN SWIETEN a connu un goutteux qui ne pouvoit pas lire, même une lettre, après le coucher du soleil sans hâter l'accès. Il n'y a pas moins de danger à méditer au lit qu'à se coucher trop tard; la méditation, je l'ai déjà dit, détermine une plus grande quantité de sang au cerveau, la position horizontale du corps facilite cet effet, le sommeil qui survient l'augmente, & cet organe

doit par-là même nécessairement souffrir de cette mauvaise habitude, comme tout le corps souffre de la privation du sommeil, qui est une suite des veilles littéraires; on s'affoiblit, on éprouve des maux de tête violents, les nerfs s'usent, leurs mouvements deviennent irréguliers, l'ordre des idées se trouble, on tombe dans un vrai délire, qu'un sommeil doux & tranquille pourroit peut-être détruire; mais comment espérer de le recouvrer? De toutes les fonctions dérangées, le sommeil est celle qui se rétablit le plus difficilement; on le perd avec gaieté, on le pleure avec amertume, & presque toujours inutilement. J'ai sous les yeux une lettre que je viens de recevoir, d'une Dame, âgée de cinquante ans, qui commence ainsi l'histoire de ses maux. » Je suis née » bien constituée, mais dans ma pre-

» miere jeunesse ayant passé une par-
 » tie des nuits à lire, je me trouvai dès
 » l'âge de dix-huit ans, dans un ac-
 » cablement qui a commencé le déran-
 » gement ; j'eus des fluxions, &c. &
 » des *insomnies*, dont je me suis tou-
 » jours ressentie, actuellement encore
 » j'en suis très-souvent tourmentée, je
 » parle des *insomnies*. »

5°. Les vapeurs grasses des matieres
 qu'on est obligé de brûler pour s'é-
 clarer, augmentent encore le danger
 des veilles, en corrompant l'air & en
 le rendant également nuisible aux yeux,
 aux nerfs & aux poulmons ; on dimi-
 nue beaucoup ce danger en brûlant de
 la bougie, mais il subsiste toujours jus-
 qu'à un certain point.

§. 33. L'air enfermé, que les hom-
 mes, qui ne vivent qu'avec leurs li-
 vres, respirent continuellement, est
 une cinquieme cause, à laquelle on ne

fait généralement pas assez d'attention, qui contribue beaucoup à aggraver leurs maux : un air pur, ouvert, champêtre, rafraîchit, donne de la force, du bien-être, facilite la respiration & la transpiration, anime toute la machine; il n'y a personne qui n'ait vérifié par soi-même cette expérience, & qui ne sente par-là même combien un tel air seroit utile aux gens de Lettres, mais loin d'en jouir, ils vivent au contraire presque toujours dans un air qui, étant rarement renouvelé, est épais, vaporeux, sans élasticité, qui chauffe au lieu de rafraîchir, appesantit au lieu d'animer, relâche au lieu de fortifier, nuit à la transpiration au lieu de la favoriser, & augmente par là les mauvais effets de toutes les autres causes qui nuisent aux Savants. Ne pas renouveler tous les jours l'air de sa chambre, c'est vivre des ordures de la veille, & quels sont
les

les érudits qui le renouvellent tous les jours ?

§. 34. Cette indolence de plusieurs Savants sur l'air qu'ils respirent, s'étend quelquefois sur toute leur personne ; j'en ai vu qui négligeoient la propreté au point d'inspirer le dégoût, & de s'exposer à toutes les maladies qui sont une suite de la mal-propreté, dont on peut faire une fixieme, cause qui a beaucoup plus d'influence qu'on ne lui en suppose ordinairement (h), & dont un des effets les plus préjudicieux est de diminuer la transpiration. La mal-propreté des dents qui est si fréquente, a aussi ses inconvéniens & ses dangers ; en négligeant de les nettoyer elles se cou-

(h) L'on a sur cette matiere une excellente dissertation d'un des plus grands Medecins que l'Allemagne ait produit. I. Z. PLATNERI, *dissertatio de morbis ex immunditiis*, Lips. 1731, opuscul. 1. 1, p. 70.

vrent d'un tartre épais & fétide qui exale une odeur infecte, dont tous ceux qui les approchent sont empoisonnés, & qui corrompt leur propre salive, gâte leurs gencives, leur procure des fluxions fréquentes, des douleurs aiguës, des inflammations, des abcès, des ulcérations dans toute la bouche, enfin la perte de leurs dents, qui prive leur estomac du secours de la mastication, si important à tout le monde, & plus encore à ceux qui, comme les Gens de Lettres, sont sujets à faire de mauvaises digestions, qui ont encore beaucoup à souffrir chez eux de la mauvaise habitude de lire même pendant les repas, & de s'occuper d'abord après.

§. 35. Cette septieme cause, aux influences de laquelle peu des personnes, qui osent s'y exposer, peuvent se soustraire, est une de celle qui attaquent

le plus promptement l'estomac. L'action des nerfs est si nécessaire aux digestions , que si on lie dans un animal les nerfs qui vont à l'estomac , les aliments s'y pourrissent sans s'y digérer (i), quand l'ame occupée suspend la distribution des esprits animaux dans le temps qu'ils sont nécessaires à cet organe , les digestions sont nécessairement viciées ; les aliments séjournent longtemps & se digèrent mal , il s'en développe beaucoup d'air qui irrite l'estomac , le gonfle , & après ce gonflement le laisse plus foible. XILANDRE, dans sa belle lettre à PLEMPIUS sur les maladies qu'entraîne l'exercice de la magistrature , a très-bien vu , & exprimé d'une façon conforme à la théorie de ce temps-là , *que ceux qui distraient continuellement la chaleur de*

(i) HALLERI , *oper. minor. t. I, p. 359.*

l'estomac, pour vaquer aux fonctions de l'ame, sont incapables de digérer (k) ; & PLEMPIUS, dans son ouvrage, fait sentir le danger de cette mauvaise habitude [l], qui n'a échappé à aucun des Médecins qui se sont occupés des différentes parties de la diette, & sur-tout de celle qui convient à ceux qui cultivent les sciences.

§. 36. Cette ardeur du travail portée à cet excès, également ridicule & blâmable, qui ne permet pas de prendre le temps de manger & de boire, entraîne un autre imprudence qui a aussi des suites fâcheuses, & que je compte pour la huitieme cause des maladies des Gens de Lettres ; c'est la mauvaise habitude de retenir long-temps les urines

(k) Cette lettre écrite en 1662, se trouve à la tête de l'ouvrage de PLEMPIUS, *de togatorum valetudine tuenda.*

(l) p. 110.

& de différer d'aller à selle. Ces excréments trop long-temps retenus, se corrompent, s'atténuent, irritent les intestins ou la vessie, en altèrent la substance muqueuse, & y causent souvent des cruelles maladies. Les petits vaisseaux, dont toutes les cavités du corps sont remplies, pompent des particules putrides, qui passant dans le sang le corrompent, & ce qui est peut-être plus funeste encore, les nerfs cessent, après un certain temps, d'obéir à l'aiguillon du besoin; souvent même l'extrême tension les rend paralytiques; alors la vessie & les intestins n'ont plus la force de chasser l'urine & les excréments (*m*), & l'art est obligé de les

(*m*) GALIEN a déjà très-bien connu cette cause de maladie; & il nous apprend qu'il a vu plusieurs personnes qui, ayant retenu trop long-temps leur urine, soit par distraction quand elles étoient fort occupées, soit par paresse, soit par déceance

provoquer. D'autres fois l'on tombe dans une maladie très-oppoſée en apparence, quoiqu'elle dépende de la même cauſe, & qu'elle ne diffère de la première que par la différente partie de la veſſie qui ſe trouve paralytique, c'eſt une incontinence d'urine, & j'ai été conſulté par pluſieurs perſonnes qui, pour les avoir retenues trop long-temps, avoient perdu la faculté de les retenir, elles ſ'écouloient continuellement, & c'eſt ſans doute une des incommodités les plus déſagréables pour ſoi & pour les autres dont on puiſſe être atteint. L'on peut être puni encore plus gravement de cette retention forcée pendant trop long-temps, & chacun fait la fin tragique de l'immor-

dans les temples, au Sénat, au barreau, à table, avoient perdu le pouvoir de les rendre. *De ſymptomat. cauſis, lib. 3, cap. 8, & de loc. affect. libr. 6, cap. 4, Charter. t. 7, p. 98 & 515.*

tel TYCHO BRAHÉ, qui étant en carrosse avec l'Empereur RODOLPHE II, qui le combloit de ses bienfaits., retint trop son urine, & paya de sa vie cette respectueuse fausse honte.

§. 37. Je ne crains point de regarder, comme une neuvieme cause des maladies des Savants, le renoncement à la société, que plusieurs s'imposent d'abord volontairement, & auquel ils se livrent ensuite par goût, mais qui a des inconvéniens réels. Les hommes ont été créés pour les hommes; leur commerce naturel a des avantages auxquels on ne renonce point impunément, & l'on a remarqué avec raison que la solitude jette dans la langueur (n). Rien au monde ne contribue plus à la santé que la gaieté, que la société ani-

(n) CICERO, *de offic.* l. 3. cap. 1.

me & que la retraite tue , & cette cause morale d'ennui jointes aux causes physiques de mélancolie , dont j'ai parlé plus haut , jette souvent les Gens de Lettres dans une tristesse , dont les effets sur la santé lui sont aussi funestes que ceux de la gaieté lui seroient favorables ; elle produit cette misanthropie , cet esprit chagrin , ce mécontentement , ce dégoût de tout , qu'on peut regarder comme les plus grands des maux , puisqu'ils ôtent la jouissance de tous les biens.

§. 38. J'ai indiqué les causes les plus générales des maladies communes aux Savants : je dois dire un mot de celles qui dépendent de l'objet particulier de leurs occupations , & de celles qui sont plus particulières à certains organes. Les Anatomistes ont souvent des fièvres violentes , occasionnées par l'air infecté qu'ils respirent , & sont exposés

aux maladies qui dépendent de la corruption de la bile. Le sang des cadavres, dont leurs mains sont continuellement trempées, rend quelquefois mortelles pour eux la plus petite blessure, la plus légère excoriation. Les expériences chymiques ont aussi leurs dangers; plus d'un Chymiste en a été la victime, & M. BOERHAAVE lui-même auroit été étouffé par une vapeur acide, s'il n'eût pas eu recours sur le champ à un esprit alcalin qui se trouva heureusement sous sa main, & dont la vapeur, détruisant l'âcreté de la première, fit cesser le spasme qu'elle produisoit dans le poulmon. Quelques Botanistes ont péri dans la recherche & dans l'examen des plantes; mais ces accidents appartenant proprement aux maladies des artisans, je passe à ceux que l'étude fait éprouver plus particulièrement à quelques organes.

§. 39. Les yeux, dont j'ai déjà dit un mot plus haut, sont un de ceux qui ont le plus à souffrir; la fatigue continuelle qu'ils éprouvent les irrite, quelquefois les paupieres & l'extérieur de l'œil s'enflamment, plus souvent ce sont les nerfs seuls qui sont attaqués sans aucun vice sensible extérieur: j'ai vu plusieurs hommes à la fleur de leur âge, qui avoient contracté une si grande sensibilité, qu'ils ne pouvoient plus supporter la lumière, & étoient obligés de vivre & de lire dans des chambres, dont l'obscurité me permettoit à peine de distinguer les lettres des plus gros caractères; les chandelles sur-tout, dont la flamme vacillante & la fumée sont si incommodes, leur étoient insupportables, & ils ne pouvoient pas même soutenir long-temps la lueur d'une mince bougie Il y en a d'autres qui, dès qu'ils ont lu quelques pages, ont les

yeux pleins de larmes, voient trouble, & bientôt ne distinguent plus rien. Les désordres de la vue, occasionnés par l'excessive mobilité des nerfs des yeux, soit qu'elle soit produite par trop de lecture, soit qu'elle dépende de quelque autre cause, sont très-variés & très-bizarres; j'ai sur cette matière beaucoup d'observations très-intéressantes, mais qui seront placées plus convenablement dans un autre ouvrage, & je finirai cet article en ajoutant seulement un mot sur ces étincelles que les Gens de Lettres croient souvent appercevoir devant leurs yeux, & dont M. ZIMMERMAN, qui y a été sujet lui-même pendant quelques temps, a traité au long & avec beaucoup d'habileté dans l'ouvrage que j'ai déjà cité plusieurs fois. Elles ont lieu toutes les fois que la mobilité des nerfs optiques est parvenue au point que, sans être affectés

par l'impression extérieure du feu, ils éprouvent, par une suite de l'état de désordre, dans lequel ils se trouvent, des mouvements semblables & aussi vifs que ceux que produiroit la présence de cet élément.

§. 40. Les Orateurs sont aussi exposés à des maladies qui dépendent de leur vocation, & qui leur sont funestes: Une lecture à haute voix fait quelquefois du bien au poumon; je l'ai même conseillé avec succès pour quelques maladies des organes de la digestion: mais une déclamation forte & soutenue, pendant laquelle la marche ordinaire de la respiration est continuellement troublée, devient très-nuisible au poumon, qui s'irrite, s'échauffe, s'enflamme, de-là naissent l'enrouement, les pertes de voix, les chaleurs de poitrine, la toux, les crachements de sang, des suppurations, des fièvres

lentes, un affoiblissement général ; enfin l'étifie ; & ces hommes utiles s'éteignent comme une lampe qui n'a brillé que pour éclairer autrui. CICERON fut menacé de ce malheur : les Médecins l'en avertirent & lui conseillèrent de renoncer au barreau pour deux ans ; il suivit leur conseil ; le repos le fortifia & lui rendit l'embonpoint que le travail lui avoit fait perdre.

Ceux qui sont le plus à plaindre, ce sont les Prédicateurs qui n'ont d'autres fonctions dans l'Eglise que de réciter des sermons, & les Jurisconsultes qui n'ont d'occupations que de composer les pieces de procès & de les plaider ; les uns & les autres détruisent leur santé de deux manieres ; premièrement par leur assiduité au travail comme les autres Hommes de Lettres, en second lieu par la déclamation, dont ils sont d'autant plus affectés, que leur poumon,

accoutumé, à cette circulation lente qui est la suite de la vie sédentaire, est peu en état de soutenir ces grands efforts.

§. 41. Les grands acteurs sont exposés aux mêmes maux que les Orateurs; l'immortel MOLIERE mourut d'un crachement de sang après avoir joué une de ses pieces avec beaucoup de feu; d'autres ont eu le même sort à la fin d'un rôle tragique pénible.

Les Musiciens sur-tout périssent souvent par des maux de poitrine, & leurs cadavres disséqués font voir leurs poumons enflammés, suppurés, ulcérés. M. MORGAGNI a vu un jeune homme, qui avoit une très-belle voix, que l'exercice de son talent jetta dans l'étisie; l'ulcération du poumon s'étant étendue le long de la trachée artère jusques au larynx & à la gorge, il fut étouffé en faisant des efforts pour

à avaler un jaune d'œuf (o).

MM. les Curés & MM. les Pasteurs sont beaucoup plus heureux que les Prédicateurs & les Orateurs du barreau, parce que ceux-mêmes d'entr'eux qui cultivent les Sciences, sont empêchés de s'y livrer avec excès par les devoirs de leur vocation qui les arrachent de leurs cabinets. Les Médecins ont le même avantage, & le soin qu'ils sont obligés de donner à la santé d'autrui, les empêche de détruire la leur. Heureux enfin tous les Lettrés que leur état force à quitter leurs livres pour remplir d'autres devoirs; leur corps s'exerce, & quoique leur esprit ne fasse souvent que changer de travail, cette diversité même est un délassement.

§. 42. La déclamation produit quel-

(o) *De sedibus & causis morbor.* t. 1, p. 228.

quefois un accident, qui est une suite de la violente compression que les intestins souffrent dans les trop longues inspirations, & qui, quoique moins fâcheux que les maux de poitrine, ne laissent pas d'avoir ses dangers; ce sont des hernies ou descentes, qui sont fréquentes chez les Orateurs, qu'ils pourroient prévenir par l'usage d'un bandage, & qui en exigent un indispensablement, dès qu'elles existent, sans quoi on est exposé, toutes les fois qu'on parle avec force, à des suites qui peuvent être funestes.

§. 43. Telles sont les principales maladies que produit une trop grande application au travail littéraire, mais il ne faut point croire que tous ceux qui se livrent aux mêmes excès soient punis précisément de la même façon & au même degré; la différence des tempéraments, celle des âges, le dif-

férent concours des circonstances étrangères produisent, dans les effets, des variétés considérables, auxquelles il ne fera pas inutile de faire quelque attention.

§. 44. Il y a peu d'hommes organisés assez parfaitement pour qu'il y ait une harmonie complète entre la force de toutes les parties; il s'en trouve ordinairement quelqu'une qui est plus foible, & c'est celle qui, presque toujours, ressent les premières & les plus fortes impressions des excès d'étude comme de tous les autres.

Si l'on a l'estomac mauvais, soit de naissance, soit par les suites des erreurs de régime, cet organe se ressentira des fatigues de l'étude, tandis que les nerfs conserveront encore toute leur force; au lieu que les personnes qui ont les nerfs foibles & l'estomac bon, tomberont dans des maladies nerveu-

ses très-graves avant que leur estomac soit dérangé.

Si les fibres musculieuses sont trop lâches on éprouvera des lassitudes, des engourdissements, une extrême foiblesse, des gonflements avant que les nerfs & l'estomac soient malades.

Ceux dont le poumon n'est pas extrêmement bien constitué, tomberont dans les maux de poitrine dont j'ai parlé plus haut, & seront détruits par une étisie & une fièvre lente avant que d'avoir éprouvé aucun dérangement dans les autres viscères.

Si c'est les vaisseaux de la tête qui sont foibles, on aura des maux de tête continuels ou des saignements de nez fréquents, auxquels les jeunes gens qui étudient beaucoup sont très-sujets, parce que, comme je l'ai déjà dit, l'application fait monter le sang au cerveau.

La force même du tempérament

à ses dangers ; des jeunes gens parfaitement bien constitués se livrent à l'étude avec une ardeur infatigable ; la forte action de leur ame augmente celle de tous les organes , & ils tombent dans des maladies inflammatoires , qui sont l'effet d'une irritation soutenue dans le tempérament vigoureux. Quelquefois ils meurent d'une première attaque ; plus ordinairement cependant ils se remettent , mais , s'ils sont bien guéris , leur tempérament reprenant sa même force & se livrant aux mêmes travaux , ils retombent dans les mêmes maux , & on voit souvent de ces jeunes gens robustes , livrés à des études opiniâtres , effuyer toutes les années une fièvre chaude : enfin , au bout de quelque temps , usés par le travail & par les fièvres , ils se trouvent sans forces , & sont affaillis par les maladies de langueur , contre lesquelles il ne leur reste plus de ressource.

§. 45. Les effets de l'étude varient aussi beaucoup suivant l'âge auquel on s'y livre; une application soutenue tue l'enfance. J'ai vu des enfants pleins d'esprit attaqués de cette phrénésie littéraire au-dessus de leur âge, & j'ai prévu avec douleur le sort qui les attendoit; ils commencent par être des prodiges, & finissent par être des fots. Cet âge est consacré aux exercices du corps qui le fortifient, & non point à l'étude qui l'affoiblit & qui l'empêche de prendre son accroissement. La Nature ne peut pas mener de front avec succès deux développements rapides. L'on a vu des enfants dont le corps faisoit une crûe prodigieuse, & les derniers mémoires de l'Académie Royales des sciences parlent d'un Languedocien qui à l'âge de six ans, étoit de la taille d'un grand homme; mais que leur arrive-t-il? l'esprit reste

dans une éternelle enfance ; ces forces même du corps, prématurées, mais sans consistance, périssent avec autant de rapidité qu'elles étoient venues, & ces prodiges meurent à douze ou treize ans. Quand c'est la crûe de l'esprit qui est trop prompte, que les talents se développent de bonne heure, & qu'on permet une application proportionnée à ce développement, le corps n'en reçoit aucun, parce que les nerfs n'aident point à la nutrition, on tombe dans l'épuisement & on meurt après des maladies cruelles, comme on en a vu un exemple célèbre dans M. Phil. BARATIER » qui à huit ans savoit parfaitement l'hébreu, le grec, le latin, » le françois, sans parler de l'allemand, » sa propre langue, qui à dix-sept ans » étoit l'homme le plus savant de l'Europe, mais qui fut sujet depuis sa » première jeunesse à des fluxions &

» à d'autres petites indispositions ; à
» dix-huit ans il fut attaqué d'une toux ,
» & dans le cours de la même année
» d'une foule d'autres maladies ; l'ap-
» petit & le sommeil se perdirent , &
» il ne soupira plus qu'après sa déli-
» vrance , qui arriva à l'âge de dix-neuf
» ans & quelques mois. J'ai vu , dit
M. BOERHAAVE , *un jeune homme*
qui savoit tout , un monstre d'érudition ,
mais qui ne parvint point jusques à l'âge
de vingt-cinq ans ; & un autre aussi très-
savant , qui travailloit jour & nuit , &
qui mourut de dépérissement , sans aucune
maladie caractérisée , à l'âge de dix-neuf
ans (p). Vous avez vu un de nos
concitoyens , né avec les talents les plus
supérieurs & les plus précoces , dont
l'esprit actif & pénétrant , se livrant tout
entier à l'étude & à la méditation , dans
un temps destiné par la nature à forti-

(p) *Prælect. ad instit. § 1056. t. 7, p. 346.*

fier, le réduisit pendant plusieurs années, dans l'état de langueur le plus triste & le plus dangereux; une diette presque sans exemple & la cessation de ses travaux lui rendirent une ombre de santé : il oublia malheureusement qu'il n'étoit pas robuste, & périt à la fleur de son âge, victime de ses travaux (q).

J'ai indiqué dans l'*Avis au peuple*; combien les payfans faisoient de tort à leurs enfants en les accablant de travaux au dessus de leur force; l'on voit par tout ce que je viens de dire, & combien de choses ne resteroit-il pas à dire sur ce même sujet, qu'on fait un tort bien plus grand encore à ceux que l'on surcharge de travaux littéraires; les parents ou les maîtres durs qui exigent cette application forcée, traitent leurs enfans comme les jardiniers, qui veu-

(q) M. Philippe Loys de Chezeaux,

lent vendre les primeurs, traitent leurs plantes ; ils en sacrifient quelques-unes pour les forcer à leur donner des fleurs ou des fruits qui sont toujours de courte durée, & fort inférieurs à tous égards à ceux qui ne sont parvenus à leur maturité que dans leur saison, mais ils ont étonné, & on a vanté les ferres & les couches du jardinier. Il n'y a peut-être pas d'institution plus cruelle & plus mal entendue que cette fureur d'astreindre les enfants à beaucoup de travail & d'en exiger de grands progrès : elle est le tombeau de leurs talents & de leur santé, & malgré tout ce qu'ont pu dire de grands hommes qui l'ont attaquée avec plus de force que succès, elle est encore trop généralement répandue (r). Les

(r) Je me rappelle toujours avec plaisir la dernière volonté d'ANAGORE, ce Philosophe célèbre,

Les maux qu'une trop grande application fait aux enfans, sont encore aggravés quand elle les attache à des études pour lesquelles ils ont du dégoût, & à tout âge, quand on est forcé à des occupations de tête dont l'objet déplaît, les maux que l'ennui ajoute à ceux qui produisent la contention, perdent promptement le malade ; le changement d'objet peut seul les sauver. *J'ai vu comme revivre*, dit M.

qui le premier a enseigné que ce mon étoit l'ouvrage d'une Intelligence. Persécuté à Athenes sous le prétexte d'irréligion, il se retira à Lampsaque, où il jouit de toute la considération qu'il méritoit, & où on alla même jusqu'à lui bâtir un autel. »
 » Les principaux chefs de la ville le visiterent un
 » peu avant qu'il mourût & lui demanderent s'il avoit
 » quelque ordre à donner ; il leur fit réponse, qu'il
 » ne souhaitoit autre chose, sinon que l'on permit
 » aux enfans de se divertir toutes les années dans le
 » mois qu'il seroit mort. Cela fut exécuté, & la
 » coutume en duroit encore au temps de DIOGENE
 LAERCE. » BEY.

BOERHAAVE, ceux qui après avoir été adstreints à des études qui leur déplaisoient, pouvoient passer à d'autres plus de leur goût (s).

§. 46. Si les études prématurées nuisent, il n'est pas moins dangereux de commencer à s'y livrer trop tard. La Nature ne contracte des habitudes que peu à peu, il y a un temps où elle les contracte difficilement, & quand un homme est parvenu à la force de l'âge, sans avoir pris celle des occupations littéraires, il est à craindre que les fibres du cerveau n'aient de la peine à se ployer aux nouveaux mouvements que ce nouveau genre de vie exige, & qu'elles ne tombent dans des mouvements défordonnés qui forment le délire. Les exemples de gens qui ont troublé leur raison en se vouant aux

(s) *Prælect. ad Inst.* §. 1056, t. 7, p. 346.

études dans un temps où l'on doit commencer à les diminuer, ne sont pas rares: j'ai eu ici, il n'y a pas long-temps, un étranger qui, ayant quitté à quarante ans le commerce pour se livrer aux Sciences, se déranger le cerveau en lisant *LOOKE*, *NEWTON*, *CLARKE*, &c. La cessation de toute lecture, des distractions, des conversations agréables, l'exercice, les remèdes, l'ont entièrement rétabli; mais ce n'a pas été pour long-temps, il a repris ses occupations Métaphysiques & il est retombé. Plus récemment encore, j'ai été consulté pour un autre malade qui, ayant voulu devenir Physicien & Géometre à cinquante ans, est tombé dans une mélancolie, dont les redoublements sont de vrais accès de folie.

§. 47. Une augmentation subite d'occupations est aussi funeste, & la seule observation que j'aie trouvée dans

tout le grand ouvrage de M. PUJATI, est celle d'un Prédicateur célèbre qui, ayant été envoyé par le Général de son Ordre, prêcher dans une ville où l'auditoire étoit difficile à contenter, se livra à de si grands efforts pour se soutenir, qu'il s'attira une épilepsie incurable.

§. 48. Il est même dangereux pour les Gens de Lettres qui ne sont plus jeunes, de s'appliquer tout à coup à des sciences différentes de celles qu'ils avoient cultivées jusques alors. Les nouvelles idées dont ils s'occupent, mettent nécessairement en action de nouvelles fibres dans le cerveau, pour lequel cela forme un état violent qui affoiblit le genre nerveux. J'ai connu un très-habile Théologien qui ruina absolument sa santé en suspendant ses études habituelles pour se livrer à celle de l'hébreu; & un Pasteur respectable

qui promu à une chaire de Théologie à l'âge de cinquante ans , tomba dans une langueur qui l'a conduit au tombeau , en se livrant au travail que cette nouvelle vocation exigeoit.

§. 49. Si le changement de genre d'études est nuisible à ceux qui sont d'un âge mûr , la continuation de travail ne l'est pas moins , quand on est parvenu à un âge avancé : peu d'hommes sont nés avec l'heureuse constitution de GORGIAS de *Leontium* , qui parvint à l'âge de cent huit ans sans discontinuer ses études & sans infirmité ; de son disciple ISOCRATES , qui écrivoit ses *Panathénées* à l'âge de quatre-vingt quatorze ans , & qui parvint à celui de quatre-vingt dix-huit ; ou d'un des plus grands Médecins de l'Europe qui , quoiqu'il ait beaucoup travaillé toute sa vie , & qu'il soit presque septuagénaire , m'écrivoit, il n'y a

pas long-temps, qu'il travailloit encore ordinairement quatorze heures par jour, & jouissoit de la plus parfaite santé. Ces exemples, & quelques autres semblables, ne font pas loi; il reste toujours vrai que la vieillesse est incommodée par un travail assidu, & qu'il en précipite la marche. Notre ame est immortelle sans doute, mais tant qu'elle est unie au corps elle en suit la destinée, elle semble naître, s'accroître & vieillir avec lui (u). La diminution des forces du corps nous avertit de diminuer les travaux de l'esprit; l'un ne peut plus porter les mêmes fardeaux, ni l'autre soutenir les mêmes études, & les facultés diminuent comme les forces musculaires. Peu de vieillards paroissent sentir cette vérité, il n'y en a point.

(u) *Gigni pariter cum corpore, & una
Crescere sentimus pariterque senescere mentem.*

qui veulent l'entendre, tous font, sur cet article Archevêque de Grenade (x), mais elle n'en est pas moins réelle, & si ceux qui savent modérer leur travail à proportion que leur âge avance, préviennent par-là les infirmités & assurent leur santé, ceux qui savent prendre à temps le parti de renfermer leurs ouvrages dans leurs bureaux, assurent leur gloire.

*Solve senescentum maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.*

HORAT.

» J'ai vu, disoit le Magistrat de Bru-
» xelles que j'ai déjà cité, les hommes
» les plus vigoureux périr dès leur pre-
» mière vieillesse, en continuant à s'oc-
» cuper autant que dans l'âge de leur
» force; que leur exemple nous rende
» sages : notre âge est fait pour un

(x) Voyez GILBLAS, t. 3.

» loisir doux & honnête , c'est temps le
» des feries , retranchons peu à peu
» de nos travaux, enfin abandonnons-
» les, & après avoir consacré la plus
» grande partie de notre vie au pu-
» blic , disposons de la dernière pour
» nous ; les loix même nous indiquent
» cette conduite , à soixante-cinq ans
» elles libéroient un Sénateur de ses
» fonctions, & le rendoient à lui mê-
» me (y). »

§. 50. L'on ne doit pas penser que les études proprement dites , soient la seule cause qui puisse produire les maux dont j'ai esquissé le tableau ; toute tension forte de l'ame produira le même effet, & j'en ai déjà cité quelques exemples.

La dévotion outré produit très-fréquemment le dérangement total de la

(y) *Epist.* PLEMPIO.

fanté ; M. ZIMMERMAN a rassemblé sur cet article plusieurs observations intéressantes , qui peignent très-bien la *mélancolie dévote* , dont les symptômes sont aussi bizarres, aussi effrayants, aussi cruels qu'il soit possible , & il y a très-peu de Médecins employés qui n'aient vu en ce genre , des spectacles bien tristes. La grandeur, la beauté de l'objet dont on s'occupe, la volupté qui accompagne le sentiment qu'éprouve une ame toute livrée à l'Etre des Etres , forme une sensation vive, qui produit dans le cerveau une tension trop forte & trop soutenue pour qu'on puisse la supporter long-temps impunément ; elle jette bientôt l'ame dans le délire du fanatisme & le corps dans l'épuisement. J'ai vu les jeunes personnes les plus aimables, se faner & dépérir à mesure que , se livrant à un système erroné, elles cessoient de s'oc-

cuper de leur vocation pour penser uniquement à celui qui en est l'Auteur, & qu'on ne peut honorer mieux sans doute qu'en la remplissant. Vous regrettez encore, Messieurs, un de vos disciples qui, né avec les plus grands talents, une ame forte & belle, la plus grande candeur, toutes les vertus, annonçoit à l'Eglise un pasteur du plus grand mérite, & qui, victime d'une secte à laquelle il fut malheureusement livré, a péri de l'épuisement rapide dans lequel on a vu son corps tomber à mesure que son ame s'enflammoit.

§. 51 Les occupations de la Souveraineté, celles du Ministère, de la Magistrature, les spéculations quelconques si l'on s'y livre, en un mot tout ce qui peut exercer les facultés de l'ame fortement & long-temps, produit les mêmes maux que la culture des Scien-

ces les plus abstraites. Les Rois, les Sénateurs, les Ministres, les Ambassadeurs, les faiseurs de projets, éprouvent le même sort que les Gens de Lettres s'ils donnent autant de temps & d'application à leurs affaires que les Savants à leurs études. Il est vrai qu'ils ont un avantage, dont j'ai déjà fait sentir l'importance, c'est que les devoirs même de leurs charges les forcent souvent à des distractions & à un exercice dont ces hommes qui ne sont que Savants sont privés; mais d'un autre côté, leurs travaux sont souvent mêlés de chagrins & d'inquiétudes, dont les influences sont encore plus cruelles que celles de l'inaction, & qui accablent également l'ame & le corps; aussi ceux qui résistent aux occupations des plus grandes entreprises & aux soucis qui les accompagnent inévitablement, sont pour moi des phénomènes incompréhensibles.

bles; CÉSAR, MAHOMET, CROMWELL, M. PAOLI plus grand qu'eux peut-être, ont sans doute reçu de la Nature des forces plus qu'humaines, & malgré cela ils auroient succombé sans le secours de l'exercice & de la sobriété. Mais c'est assez m'être occupé des maux, il est temps de venir aux remèdes.

§. 52. La première difficulté qu'on a à vaincre avec les Gens de Lettres quand il s'agit de leur santé, c'est de les faire convenir de leurs torts; ils sont comme les amants qui s'emportent quand on ose leur dire que l'objet de leur passion a des défauts; d'ailleurs ils ont presque tous cette espece de fixité dans leurs idées que donne l'étude, & qui, augmentée par cette bonne opinion de soi-même dont la Science enivre trop souvent ceux qui la possèdent, fait qu'il n'est point aisé de leur

persuader que leur conduite leur est nuisible. Avertissez, raisonnez, priez, grondez, c'est souvent peine perdue ; ils se font illusion à eux-mêmes de mille façons différentes ; l'un compte sur la vigueur de son tempérament ; l'autre sur la force de l'habitude ; celui-ci espère échapper à la punition, parce qu'il n'a pas encore été puni ; celui-là s'autorise d'exemples étrangers qui ne prouvent rien pour lui ; tous opposent au Médecin une obstination qu'ils prennent pour une fermeté dont ils s'applaudissent & dont ils deviennent les victimes ; bien-loin de redouter le danger à venir, ils ne veulent quelquefois pas même sentir le mal présent, ou plutôt, le plus grand des maux pour eux c'est la privation du travail, ils ne comptent pour rien les autres moyennant qu'ils se soustraient à celui-là. Quand ils sont parvenus à ce

degré de mobilité qui les jette dans l'extrémité opposée, & leur fait tout craindre, même les maux les plus imaginaires, on n'en est pas plus heureux avec eux, & le découragement ne leur donne pas toujours de la docilité, mais une instabilité pire que l'opiniâtreté, qui ne permet point de compter sur l'exécution d'aucune cure suivie: & on peut dire qu'en général les Gens de Lettres sont les malades les plus difficiles à conduire; c'est une raison de plus pour les éclairer sur les moyens de conserver & de rétablir leur santé.

§. 53. Le premier préservatif, celui sans lequel tous les autres secours sont inutiles, c'est de donner du relâchement à l'esprit. Je fais qu'il y a un très-petit nombre d'hommes supérieurs auxquels on n'oseroit pas donner ce conseil, ce seroit une espece de crime

de les distraire : DESCARTES livré aux plus sublimes méditations & traçant le chemin qui va conduire les hommes à la vérité ; NEWTON découvrant & développant les loix de la nature ; MONTESQUIEU composant un code pour toutes les nations & pour tous les siècles doivent être respectés dans leur occupations ; ils sont nés pour ces grands travaux, le bien public les exige ; mais combien compte-t-on d'hommes dont les veilles soient aussi intéressantes ? La plupart perdent inutilement leur temps & leur santé ; l'un compile les choses les plus communes, l'autre redit ce qu'on a dit cent fois , un troisième s'occupe des recherches les plus inutiles, celui-ci se tue en se livrant aux compositions les plus frivoles, celui-là en composant les ouvrages les plus fastidieux, sans qu'aucun deux songe au mal qu'il

se fait, & au peu de fruit que le public en retirera; le plus grand nombre n'a même jamais le public en vue, & ne dévore l'étude que comme le gourmand dévore les viandes pour assouvir sa passion, qui trop souvent leur fait négliger beaucoup de devoirs très-essentiels; brusquez-la, arrachez-les de leur cabinet, forcez-les au repos & aux délasséments qui éloigneront les maux, & rétabliront les forces; d'ailleurs le temps qu'ils passent hors de leur cabinet n'est point perdu; ils reviendront au travail avec une ardeur nouvelle, & quelques moments, consacrés tous les jours au loisir, seront bien récompensés par la jouissance d'une longue santé, qui prolongera le temps de leurs études. Souvent même c'est au milieu des délasséments que naissent les idées les plus heureuses (1), & c'est

(1) *Vegeta & strenua ingenua, quò plus recessus*

en se promenant à la campagne qu'un des plus beaux génies de ce siècle a composé ses immortels ouvrages (a) ; l'ame se développe mieux en plein air, les parois resserrées d'un cabinet l'appetissent, l'odeur des fleurs champêtres l'élève, celle des lampes l'abbat, & la comparaison de PLUTARQUE est bien juste, *un peu d'eau*, dit-il, *nourrit & fortifie les plantes, une plus grande quantité les étouffe ; il en est de même de l'esprit, les travaux modérés le nourrissent, les travaux excessifs l'accablent* [b]. S'il y a un cas dans lequel il importe de prévenir le mal c'est dans celui-ci : les maladies qui ont leur siège dans le cerveau, ont peine à se

sumunt hoc meliores impetus edunt. VALER. MAXIM. lib. 3, cap 6, p. 140.

[a] *Animus eorum, qui in aperto aere ambulant attollitur. PLIN. Juv.*

(b) *De edudat. pueror. cap. 12.*

guérir radicalement, & cet organe est un de ceux qui recouvrent les plus difficilement ses forces; plus il est nécessaire aux Gens de Lettres, plus il leur importe de le ménager, & il me semble que ces hommes qui, en usant leurs facultés par les travaux excessifs, sont tombés dans l'imbécillité, forment un spectacle bien propre à ouvrir les yeux des hommes de Lettres, & à leur donner la plus forte leçon de modération. Qu'ils ne s'obstinent donc plus à justifier de leur propre santé; qu'ils n'alleguent point l'exemple d'autrui, c'est une piège dangereux; qu'ils ne se reposent point sur la force de leur constitution, ils l'affoiblissent tous les jours, qu'ils ne comptent point sur les effets de l'habitude, elle rend insensible l'action des causes nuisibles, mais elle ne la détruit point; que le bonheur qu'ils ont eu d'échapper jusques à présent ne

les étourdisse point sur le danger qui les menace ; enfin qu'ils se persuadent bien qu'on ne se livre point impunément à un travail forcé, & que pour cultiver les Sciences sans ruiner la santé il faut interrompre souvent ses études.

§. 54. Avoir présenté l'inaction comme la seconde cause des maladies qui font l'objet de cette dissertation, c'est sans doute avoir déjà indiqué l'exercice comme l'un des plus puissants moyens de conserver & de rétablir la santé des Gens de Lettres ; on a vu dans l'article précédent toute l'utilité du grand air, elle est bien augmentée quand en même temps on prend un mouvement un peu marqué : la réunion de ces deux remèdes salutaires rafraîchit, facilite la circulation, favorise la transpiration, ranime l'action des nerfs, fortifie tous les membres. Tout homme qui a passé quelques jours, à s'occuper dans

son cabinet, se sent la tête pesante, les yeux chauds, les levres & la bouche sèches, un certain mal-aise dans la poitrine, une légère tension au creux de l'estomac, plus de disposition à l'ennui qu'à la gaieté, un sommeil moins doux, une pesanteur & un engourdissement dans tous les membres; s'il continue à s'enfermer, tous ces symptômes vont en augmentant & deviennent le germe de tous les maux que j'ai décrits: deux ou trois heures de promenade à la campagne les dissipent tout-à-fait, & rappellent la sérénité, la fraîcheur & la force. Les Gens de Lettres ne sont pas assez convaincus des influences du corps sur l'ame, quoique les plus grands hommes les aient très-bien connues (c), & aient senti que l'esprit

(c) L'on trouve à ce sujet, un passage très-remarquable dans MOSES MAIMONIDES, le plus

est soumis à la médecine comme le corps. *L'ame*, disoit DESCARTES, *dépend tellement du tempérament & de la disposition des organes du corps, que si l'on pouvoit trouver un moyen d'augmenter notre pénétration, ce seroit dans la médecine qu'il faudroit le chercher* (d). Ce que DESCARTES pressentoit, M. HOFMAN l'a vérifié, & ce grand praticien dit expressément qu'il a connu des gens stupides à qui il a donné de la raison en leur faisant prendre du mouvement (e). Tous les Gens de Lettres devroient s'imposer la loi de con-

ancien des Médecins Arabes; » puisque la santé, » dit-il, contribue beaucoup à la connoissance & au » culte de la Divinité, & que l'homme malade n'en » peut pas contempler dignement les œuvres, il est » donc absolument nécessaire pour lui d'éviter » avec soin tout ce qui peut nuire à son corps, & de » rechercher au contraire tout ce qui peut conser- » ver & augmenter sa santé.

(d) *De Methodo*, N.º 9.

(e) *De motu optim. corpor. medicin. S. 9.*

sacrer tous les jours au moins une heure ou deux à l'exercice, & M. BOERHAAVE vouloit que ce fût avant le dîner. La simple promenade a ses avantages, mais elle ne suffit pas, & je ne pourrois trop recommander de monter souvent à cheval, cet exercice est excellent pour la tête, pour la poitrine, & sur-tout pour les viscères du bas-ventre, dont il prévient & dissipe les engorgements qui font, comme on l'a vu, une des maladies ordinaire des personnes sédentaires. Je voudrois même que notre siècle & notre postérité eût l'obligation aux Gens de Lettres de rappeler ces différents exercices, dont les Anciens faisoient une partie de leur devoir, auxquels nos Ancêtres se livroient encore avec le plus grand succès, & que, depuis deux ou trois générations nous négligeons si fort, que dans quelques années leurs noms n'e-

xisteront vraisemblablement plus que dans les dictionnaires. L'histoire qui doit leur être familiere leur fournit une multitude d'exemples des bons effets de l'exercice. HERODICUS, célèbre Médecin, Précepteur d'HIPPOCARTE, qui le premier a fait de la gymnastique ou de l'art des exercices, une branche de l'art de guérir, rétablit par ce moyen sa propre santé, & malgré la foiblesse de son tempérament, parvint jusques à l'âge de cent ans; s'il en porta quelquefois l'usage trop loin pour ses malades, c'est que l'on est sujet à s'enthousiasmer pour les découvertes utiles, & que l'on n'en connoît pas d'abord parfaitement tous les avantages & tous les dangers (f).

(f) HERODICUS étoit frere de ce célèbre Rhéteur GORGAS de *Leontium*, qui parvint à l'âge de cent & sept ans, & qui suivoit sans doute les conseils de son frere.

STRATON étant attaqué d'une maladie de la rate , qui est une de celles des Savants , ne s'en guérit que par l'exercice (g). HISMONÆUS se délivra par le même moyen d'une foiblesse de nerf. GALIEN , infirme jusques à l'âge de trente & quelques années , nous apprend lui-même qu'il ne pût rétablir sa santé qu'en consacrant quelques heures tous les jours à prendre du mouvement. SOCRATE (h) & AGESILAS qui vont à cheval sur un bâton avec leurs enfants , le grand Pontife SCÆVOLA , SCIPION , LÆLIUS , jouant aux petits palets , & faisant des ricochets aux bords de la mer pour se délasser

(g) Il y a eu quelques Princes & plusieurs grands hommes de ce nom , celui-ci est STRATON de Lampsaque , surnommé le Physicien.

(h) *Arundine equitavit ipse Socrates.* VALER. MAXIM. l. 8, c. 8.

délaisser de leurs travaux & conserver, par-là leur santé, leur gaieté & leurs forces, me paroissent des exemples qu'on peut proposer à nos Lettrés les plus illustres, sans craindre de blesser leur vanité, & avec quelque espérance qu'ils ne dédaigneront pas de les imiter. *Il est étonnant, disoit PLINE le jeune, combien le mouvement & l'exercice du corps animent l'action de l'esprit.*

La navigation est un exercice qu'on ne peut point conseiller à tous les Savants; le plus grand nombre n'est pas à même de se le procurer, mais c'est un excellent remède pour débarrasser les viscères engorgés, dissiper la bile, rétablir la transpiration, favoriser toutes les évacuations, que ceux qui sont à portée d'en jouir ne devroient point négliger. Les anciens en connoissoient bien tous les avantages (i), & c'est le

(i) M. GILGHRSIT, célèbre Médecin Ecoissois

genre de voiture que préféroit à tous les autres OCTAVE AUGUSTE, qui étoit homme des Lettres, & en avoit les infirmités (k). » Il étudia de bonne
 » heure, dit son historien, & avidement l'éloquence & les beaux arts :
 » il eut de très-grandes maladies : il
 » étoit sujet aux rhumes & aux fluxions, & il fut attaqué de la pierre
 » & d'inflammations d'entrailles (l) ; mais s'il éprouvoit les infirmités que produisent les Sciences, plus sage que les Savants il savoit donner à sa santé les soins qu'elle exigeoit, & se conserva jusques à une belle vieillesse.

L'exercice qu'on prend dans un car-

a prouvé tous les bons effets de la navigation, dans plusieurs maladies très-graves, par une suite d'observations, dans un petit ouvrage intitulé, *On seau voyage*.

(k) *Si quo mari pervenire posset potius navigabat.*
 SÆTON.

(l) *In vit. OCT. AUG. cap. 82.*

rosse bien suspendu & qui roule sur de beaux chemins, n'en est presque pas un, non plus que celui qu'on procure aux malades, qui sont hors d'état de sortir, par différentes machines imaginées pour cela. Ce sont de foibles ressources quand il est impossible de faire mieux ; mais les Gens de Lettres peuvent toujours, quand ils n'attendent pas trop tard, faire beaucoup mieux.

Les exercices dont je fais le plus de cas, & qui conviennent le mieux aux Gens de Lettres, sont ceux qui exercent toutes les parties du corps, tels que la paulme, le volant, le billard, le mail, la chasse, les quilles, les boules, le petit palet même, mais malheureusement ils sont tombés dans un si grand discrédit, que, dans plusieurs endroits, ces hommes qui s'appellent les *honnêtes gens*, auroient pref-

que honte de s'en amuser, & ne veulent pas sentir que l'abandon de ces utiles plaisirs est une des causes principales de l'augmentation des maladies de langueur. Il seroit bien à souhaiter qu'on les rappellât au moins dans les établissemens, qui se multiplient de nos jours, pour l'institution de la jeunesse, & que la gymnastique redevînt comme autrefois un objet des soins des Directeurs & des amusements des jeunes gens ; je comprends sous ce mot général les jeunes personnes du sexe dont la vie sédentaire ruine leur santé, &, j'ose dire même, le bonheur de la société.

§. 55. Ardents à défendre leur inaction, les Gens de Lettres s'autoriseront de l'exemple d'un petit nombre d'hommes qui ont conservé leur santé jusques à une vieillesse avancée sans faire d'exercice ; de celui des femmes,

quoique mal à propos , comme on vient de le voir ; de celui de beaucoup d'artisans sédentaires ; mais ils se font une illusion funeste , & les cas qu'ils allèguent ne sont point semblables au leur.

S'il y a en effet plusieurs femmes , car malheureusement cela ne regarde pas le grand nombre , qui se portent assez bien sans prendre presque aucun mouvement , c'est qu'elles ont d'autres secours qui facilitent la circulation , & dont les Gens de Lettres sont privés. La nature les a rendues plus susceptibles de sensations agréables ; elle leur a donné un plus grand fond de gaieté ; elles causent davantage , & ce babil même est une sorte d'exercice proportionné à leurs besoins ; elle mangent la plupart moins : elles ne s'épuisent point par les méditations qui tuent les Savants ; leur sommeil n'est point empêché par la continuation involontai-

re, pendant la nuit, des idées fortes qui ont occupé pendant le jour ; mille petits événements de société, qu'un homme absorbé dans ses travaux n'apperçoit pas seulement, sont pour elles des objets assez considérables pour mettre les passions en jeu au degré qu'il faut pour animer la circulation sans fatiguer les organes. Si l'on trouve des hommes du monde qui vieillissent & se portent bien, malgré leur inaction, on découvrira, presque toujours, en les examinant, qu'ils ont eu les mêmes avantages dont je viens de prouver que les femmes jouissent.

Par rapport aux artifans sédentaires, que les Gens de Lettres ne s'y trompent point, leurs cas sont très-différents, ils n'ont qu'une chose commune, c'est de ne pas changer de place autant qu'il seroit à souhaiter, mais,

même à cet égard, il y a déjà une grande différence entre eux, puisque l'homme de Lettres est sédentaire tous les jours de sa vie, & que l'artisan se dédommage de la vie sédentaire qu'il mène les jours ouvriers, par l'exercice qu'il prend les Dimanches & les jours de Fêtes, ce qui, dans une partie de l'Europe, fait un peu plus que la septieme partie de l'année, & dans le reste plus de la fixieme. A tout autre égard la différence est extrême; car quoique l'artisan ne change pas de place, cependant il y a toujours chez lui quelque partie de son corps en mouvement, & ce mouvement est assez considérable, dans quelques arts, pour les rendre très-pénibles & très-fatigants, quoiqu'on soit toujours assis; chez tous sa continuité supplée à sa petitesse, & au bout de la journée la somme de leur action, quoique très-

insuffisante chez plusieurs pour conserver leur santé, est bien supérieure à celle de beaucoup de Savants. D'ailleurs si cet artisan n'anime pas l'action des nerfs par un exercice suffisant, au moins il ne les use pas par l'étude; son travail lui gagne le sommeil que celui de l'homme de Lettres lui fait perdre; la méditation, après le repas ne trouble point ses digestions: son genre de vie est plus simple, sa gaieté, ses chants le soutiennent; tout est contre l'homme de Lettres (*m*).

(*m*) Je ne veux point dire que l'inaction ne soit pas nuisible à beaucoup d'artisans; je sais que tous les arts ont leurs inconvénients, & peut-être que le genre de vie du laboureur est le seul qui ne soit pas contraire à la santé; mais je veux seulement prouver que l'inaction des Gens de Lettres est plus complète, & accompagnée de circonstances plus fâcheuses que celle des artisans sédentaires. Les maladies de cette classe d'hommes dépendent de quatre clauses principales: le manque suffisant d'exercice & de plein air: les habi-

§. 57. Quelque nécessaire que leur soit le mouvement , ils ont cependant quelques attentions à faire pour éviter que par l'abus il ne leur devienne nuisible ; la première , c'est de ne jamais se permettre un exercice excessif , qui , loin de leur faire du bien & de leur rendre des forces , les épuise. Trop sujets à donner dans les extrêmes , ils passent quelquefois de la plus grande inaction à la vie la plus active , & s'imaginent que quelques jours de beaucoup d'exercice suppléeront à ce qu'ils n'en ont pas pris pendant long-temps , c'est se tromper dangereusement ; non-seulement ils usent leurs forces & se trouvent plus épuisés après , mais , ayant les vaisseaux foibles , ils cou-

tations souvent mal-saines qu'ils occupent ; les matières qu'ils ouvrent & celles qu'ils emploient ; la fatigue de certaines parties du corps sur lesquelles roule tout le pénible de leur art.

risque, en augmentant trop le mouvement tout à coup, d'en faire rompre quelques-uns, & ils tombent dans des saignements de nez, des crachements & même des vomissements de sang, comme je l'ai vu quelquefois; aussi SENEQUE a eu raison d'exclure des exercices convenables aux Gens de Lettres ceux qui épuisent les esprits, (n) & HOMOBO PISO, ce Médecin Italien, qui, de nos jours, a écrit contre la circulation du sang, croyoit, fondé sur ce même principe, qu'un homme qui fatiguoit trop son corps, étoit incapable de donner aux affaires l'attention nécessaire (o).

Une seconde précaution, c'est de ne pas s'appliquer d'abord après avoir pris

(n) *Nam exercitationes, quarum labor spiritus exhaustit, hominem inhabilem intentioni ac studiis acrioribus reddit.* Epist. 15.

(o) *De regimine magnor. auxilior.* p. 378,

du mouvement, & cela par deux raisons différentes; la première, c'est qu'alors on a besoin un repos, & que l'action de l'ame n'est point un repos pour le corps fatigué comme celle du corps l'est pour l'esprit; la seconde, c'est que la circulation étant animée par le mouvement, & le cerveau même étant agité par cette augmentation de mouvement, est peu propre à suivre une chaîne d'idées dont la netteté dépend de la tranquillité & de l'ordre des oscillations (*p*). Il n'y a point d'homme de Lettres sans doute, qui ayant été obligé, par quelques circonstances, de s'occuper après avoir pris assez de mouvement pour donner de l'agitation

[*p*] Voyez PLATNERI, *de negotiosâ actione propter valetudinem circumcidenda*: cette excellente dissertation, toute pleine de choses utiles & écrite avec beaucoup d'élégance, est un morceau précieux pour tous les Médecins,

à son poulx, n'ait senti une espèce de vacillation & de volubilité dans sa tête, qui lui présentait trop d'idées, mais sans la netteté nécessaire.

Il est, en troisieme lieu, très-important de ne point prendre d'exercice violent d'abord après le repas; la digestion n'est ni une fermentation, ni une dissolution, ni une trituration, mais c'est une opération qui tient des trois & qui exige de la tranquillité; elle a besoin de l'action des nerfs comme on l'a déjà dit, & elle souffre, si un violent exercice les emploie ailleurs; les aliments ne doivent pas être continuellement balottés dans l'estomac, parce que ce balottage trouble à chaque instant l'action de la digestion commencée, & voilà pourquoi, de tous les exercices pris d'abord après le repas, le trot du cheval est celui qui empêche le plus la digestion.

Enfin quand on a été long-temps dans l'inaction on doit se persuader que les premiers exercices seront pénibles, & paroîtront faire plus de mal que de bien; mais il ne faut point se rébuter; en commençant par de très-modérés on évitera ces mal-aîsés, & en les augmentant graduellement on parviendra peu peu, à prendre beaucoup de mouvement sans fatigue & avec le plus grand succès.

§. 57. Quand les Gens de Lettres modéreront leurs études & prendront plus d'exercice, ils éviteront la plupart des maux qu'ils se procurent; mais comme on ne peut point espérer qu'ils observent tous à cet égard les conseils qu'on leur donne, il est important de leur indiquer un régime qui ne concure pas au moins à augmenter les causes de leurs infirmités, & qui puisse même contribuer à les diminuer.

(q). L'on trouve dans HIPPOCRATE une regle générale, qui prescrit aux Gens de Lettres, comme à tous les autres individus, la quantité d'alimens qu'ils doivent prendre; *que les aliments*, dit-il, *soient proportionnés au travail* (r); car ajoute-t-il ailleurs, *si les forces du corps surpassent les aliments*, c'est-à-dire si on les digere, *ils nourrissent & donnent de la vigueur au corps*; mais *si la force des aliments surpasse les forces du corps*, c'est-à-dire si l'estomac ne peut pas les digérer, *ils produisent une foule d'incommodités* (s). PLUTARQUE insiste beaucoup sur cette proportion réciproque entre l'exercice & la quantité des aliments pour la conservation

(q) Vero è, che un letterato indefesso nè studi serva un vitto regolato innocente e parco provare più soffribili gl' incomodi di sua professione. FELICI, dissertat. p. 203.

(r) Os Ponos esti kai è trophé.

(s) De locis in homine, FOES. p. 421, & ailleurs.

de la santé, & l'on en sentira l'importance en se rappelant une vérité que j'ai déjà établie, c'est que c'est l'action des différents organes, qui tire des aliments les fucs analogues à nos humeurs & les change en notre propre substance. Si ces organes, dont l'estomac est l'essentiel, sont trop foibles pour agir sur une grande quantité d'aliments ou sur des aliments difficiles à digérer, au lieu d'être changés en notre substance, d'être ce qu'on appelle assimilés, ils se corrompent, comme je l'ai dit, §. 21, en suivant leur propre disposition à telle ou telle espece de corruption, & ils restent corps étranger, qui irrite & qui ne nourrit point; c'est donc ces forces que chacun doit consulter, & tant de causes concourent à les détruire chez le plus grand nombre des Gens de Lettres, qu'ils ne peuvent point se flatter de les conserver long-temps; d'ail-

leurs lors même qu'ils digèrent bien ; ils doivent penser qu'ils transpirent peu, & que par-là même la sobriété leur est nécessaire pour prévenir les accidents dont j'ai parlé, §. 24, p. 78 & 79. Qu'ils se comparent au robuste laboureur, & qu'ils jugent si leur diette peut être la même. L'un toujours au grand air, faisant un exercice continu, toujours gai, ne se fatigant jamais par des méditations, jouissant d'un sommeil réglé & tranquille, ayant toutes les sécrétions très-régulières, est toujours dans un état de parfaite santé; les nourritures les plus dures ne sont pas trop pénibles pour lui, parce qu'il a tout ce qu'il faut pour les digérer; ses bonnes dents commencent par en faire une mastication exacte, que la plupart des Gens de Lettres connoissent à peine, presque tous avalant sans mâcher; la salive, les humeurs digestives de l'es-

tomac , celle que fournit le pancreas, la bile, les humeurs intestinales ont leur plus grand degré de perfection , parce que les organes qui les séparent sont sains : les fibres musculaires de l'estomac & des boyaux agissent avec force , aucune fonction en un mot ne languit , les excréments sont évacués, le chyle passe sans obstacle dans les vaisseaux sanguins qui en font bientôt un sang pur, dont les superfluités s'évacuent par les urines & la transpiration , & le corps reste dans un parfait équilibre. Si l'on donne à un fort manœuvre un bouillon léger, des friandises, de la gelée, du poulet, du pain blanc, il aura tout digéré en très-peu de temps ; il aura faim, il sera en rage, il tombera en foiblesse si on ne lui donne promptement du lard, de la chair fumée, du fromage, du pain bis. Qu'un homme d'une constitution foible s'avise

de vivre de ces aliments, il éprouva des douleurs vives dans l'estomac, ou des angoisses plus cruelles que la douleur; il aura une forte indigestion, ces aliments corrompus deviendront une espèce de poison qui produira les suites les plus funestes; & M. BOERHAAVE les a avertis de ce danger: » Il y a des Gens de Lettres gourmands, » dit-il, qui osent manger les mêmes » choses que les gens de la campagne, » mais ils ne peuvent digérer ces aliments: qu'ils choisissent ou de renoncer à l'étude ou de changer de régime; sans quoi de longues & cruelles obstructions dans les entrailles » seront le fruit de leur indiscretion (1).

§. 58. Les attentions des Gens de Lettres doivent porter sur le choix des aliments & sur leur quantité; les er-

[1] *Prælect. ad instit.* §. 1036, t. 7, p. 337.

reurs à l'un & à l'autre égard sont funestes, mais je ne crains pas de dire, que s'il falloit pécher dans le choix ou dans la quantité, il vaudroit encore mieux les mal choisir (& on peut quelquefois y être forcé) que d'en trop prendre, ce qui ne peut jamais être nécessaire.

Je ne me propose point d'indiquer en détail tous les aliments utiles & nuisibles ; je me contenterai de faire connoître les classes générales de ceux qu'on doit éviter, & de ceux qu'on peut se permettre.

Ceux qui ne conviennent pas sont, 1^o. tous les aliments gras ; ils augmentent le relâchement des fibres de l'estomac, émoussent l'action déjà trop foible de la salive, des sucs digestifs de la bile, des liqueurs intestinales, occasionnent par la lenteur de leur digestion un mal-aise sur l'estomac, & venant à s'y

corrompre, deviennent d'abord acides, ensuite rances, & produisent dans ces parties des symptomes d'irritation violente.

2°. Tous ceux qui étant visqueux, pâteux, glaireux, operent à peu près comme les graisses. Ces deux classes renferment les pâtes grasses, les fritures, les bignets, les crêmes, les pieux d'animaux, &c.

3°. Ceux qui renferment beaucoup d'air, qui venant à se développer, & n'étant pas assez contenu par des organes foibles, ni distribué à mesure qu'il se développe, produit des gonflements considérables, qui sont toujours accompagnés d'un sentiment de mal-aise dans tout le corps, & sur-tout d'embaras dans la tête, qui en trouble les fonctions. C'est cette qualité qui a fait que les Anciens déconseilloient l'usage des graines légumineuses, & que PYTAGORE, &c.

partisan d'ailleurs du régime végétal, défendoit sur-tout à ses disciples de manger des fèves (u).

[u] L'air qui se développe des aliments est un des plus grands agents de la digestion, on ne pourroit pas vivre long-temps avec des aliments dont on auroit enlevé l'air; mais cet air si utile, si nécessaire quand les organes sont en bon état, parce qu'il s'en développe moins, parce qu'il se développe peu à peu, parce qu'il est régi & de nouveau employé, à mesure qu'il se développe, par l'action de l'estomac & des intestins, nuit quand les digestions sont foibles, parce que, comme on l'a déjà vu, les aliments se corrompant presque plus qu'ils ne se digèrent, la quantité d'air qui se développe est beaucoup plus considérable, parce que la progression des aliments se fait mal, ils restent long-temps dans l'estomac, & cet organe se trouve surchargé d'une quantité d'air qui auroit dû être répartie dans tout le canal intestinal; parce, enfin, que cet air plus fort que les organes, si on veut me permettre cette expression, n'en est point régi, mais s'amasse, & se raréfiant à chaque instant par la chaleur, gonfle prodigieusement, & par là occasionne de vives douleurs, trouble la digestion, & comprimant tous les viscères du bas-ventre, en altere les fonctions, quelquefois même y produit des inflammations.

4°. Les viandes naturellement dures ou durcies par la fumaison & la salaison, sur lesquelles les forces digestives foibles agissent trop lentement, qui restent long-temps sur l'estomac, irritent d'abord par leur poids & par leur âcreté, se corrompent en séjournant, & irritent ensuite par cette corruption.

5°. Tout ce qui est ou fort acide, on a vu que les Gens de Lettres étoient fort sujets aux aigreurs, ou qui irritent trop par quelque autre espece d'âcreté, que leurs nerfs délicats & mobiles ne peuvent point supporter.

§ 59. Les aliments qui conviennent le mieux sont, 1°. la viande tendre des jeunes animaux qu'on sert à l'ordinaire sur les tables, excepté celle de porcs, d'oies, de canards. 2°. Le poisson à écailles, qui a la chair ferme & tendre, de mer, de riviere ou de lac.

3°. Les graines céréales, telles que les différentes especes de froment, le seigle, l'orge, le ris, l'avoine; il ne faut même point croire que toutes les graines légumineuses soient nuisibles, & quoiqu'elles renferment plus d'air que les autres, je n'ai point vu que leur usage modéré nuise aux personnes dont l'estomac n'est pas encore entièrement perdu. De toutes ces graines, les unes étant grüées servent à faire ces différentes soupes connues sous le nom de soupes farineuses qui, soit à l'eau, soit au bouillon de viande, suivant les circonstances, sont un aliment assez nourrissant, aisé à digérer, & dont on fait usage avec grand succès dans plusieurs cas. Les froments & le seigle fournissent le pain dont je parlerai plus bas. 4°. Les herbes qui ne sont ni trop relâchantes, ni trop acides; les meilleures de toutes sont les différentes especes de chicorée. 5°. La

plupart des racines usuelles, qui nourrissent par leur partie farineuse comme les graines, & qui d'ailleurs sont presque toutes chargées d'un sucre fort doux, qui est un mélange d'huile & de sel dont les effets sont très-favorables (x). 6°. Le pain qui est la base commune de la nourriture chez toutes les nations civilisées, & dont on trouve l'équivalent chez la plupart des peuples. 7°. Les œufs. 8°. Le lait. 9°. Les fruits. Mais l'usage même de ces aliments peut être rendu plus salutaire par quelques observations qu'il est important de faire.

§. 60. Par

(x) Toutes les racines dont on fait usage dans les cuisines, & sans doute beaucoup d'autres, sont remplies d'un excellent sucre qui n'est point inférieur à celui de la canne à sucre, & qu'on peut en extraire très-aisément; huit onces de suc de *chervi* donnent une once & demie de sucre. MARGRAFF, *Memo. de l'Acad. de Berlin.*

§. 60. Par rapport aux viandes tendres on doit les manger ou roties ou cuites dans très-peu d'eau ; si on les cuit à grand bouillon, le bouillon se charge de toutes leurs parties nutritives, & elles ne conservent plus qu'une fibre sèche qui est incapable de fortifier. Le bœuf tendre, le bon veau, le mouton nourri dans les lieux secs, les poules, poulets, chapons, poulardes, moyennant qu'ils ne soient pas trop gras, les poulets d'inde, les pigeonneaux, les perdreaux, les alouettes sont les viandes les plus convenables aux personnes délicates, & peut-être celles auxquelles ils devroient se borner.

Les poissons sans écailles, ceux d'étang, ceux qui sont trop gras, peu fermes, glaireux, forment une mauvaise nourriture ; & on doit les éviter. Le poisson n'est jamais plus sain que quand il est cuit à l'eau.

Les œufs quand ils sont tout frais & cruds ou très-peu cuits à la coque, sont un genre d'aliments doux qui n'irrite point, qui nourrit bien, qui se digere avec facilité; mais s'ils ne sont pas très-frais, ils sont nuisibles, s'ils sont durcis ils sont très-indigestes; c'est une des meilleures nourritures pour les personnes sujettes aux aigreurs; celles qui ne peuvent pas digérer les œufs entiers se trouvent souvent très-bien de ne prendre que le blanc, qui est beaucoup plus aisé à digérer & qui fortifie beaucoup les personnes foibles (y).

(y) Quand l'expérience ne le prouveroit pas, on auroit pu le conclure de ce que le blanc est la première nourriture du poulet, & que le jaune ne lui sert que les derniers jours. Si l'on doit même ajouter foi aux relations de quelques voyageurs, le jaune de l'œuf du *Tayon*, espece de poule de mer des îles Philippines, ne sert jamais à la nourriture du petit animal, & quand il est éclot le jaune se trouve tout entier dans la coque; mais comment concilier cette observation avec celles qui démontrent invinciblement que le jaune est une partie de l'animal même?

Le lait qui est le plus doux , le plus digestible des aliments , convient aussi beaucoup aux Gens de Lettres , moyennant qu'ils ne soient point encore fatigués par les aigreurs , & qu'ils ne le prennent point avec des aliments , ou qui peuvent l'altérer , ou qui , étant difficiles à digérer , le retiendroient trop long-temps dans l'estomac où il se corromproit. Il faut pour bien faire le prendre , ou seul ou seulement avec un peu de pain , dans un temps où la digestion des autres aliments est bien finie.

On peut placer auprès du lait le chocolat , qu'on doit ranger parmi les aliments plutôt que parmi les boissons ; c'est la décoction d'une graine qui renferme deux parties , une farine douce , nourrissante , digestible , & une huile grasse , amère , pénétrante ; ce mélange en fait une nourriture qui répare prompt.

temenr & qui fortifie , mais dont il ne faut cependant point abuser. Le cacao nourrit trop les personnes sanguines, il augmente la quantité du sang , il les échauffe; comme aliment gras il occasionne quelquefois des pesanteurs d'estomac, il se digere mal, il ôte l'appétit , il constipe, & en général il ne convient point quand il y a des obstructions ; d'autrefois il s'aigrit. L'addition du sucre ne fait que le rendre plus digestible, mais celle des aromates , sur-tout de la vanille & de l'ambre le rend insupportable pour plusieurs personnes, & nuisible à toutes celles qui sont échauffées & dont le sang a de la disposition à se porter à la tête.

§. 61. Les fruits dont on fait généralement le plus d'usage, sont les cerises, les fraises: les framboises, les raisins de mars, les groseilles, les mûres, les

différentes especes de prunes & de pêches, les poires fondantes, les abricots, les raisins; tous ne sont pas également salutaires: les cerises, les mûres, les pêches, les poires fondantes, les raisins, sont ceux qui me paroissent mériter la préférence, & leur qualité relâchante & susceptible de s'aigrir pourroit même les faire envisager d'abord comme peu convenables aux Savants, auxquels je n'en conseillerois point en effet un usage trop continu ou trop abondant; mais comme dans l'énumération des maux auxquels l'étude expose, on a vu qu'un des plus cruels étoit la stagnation & l'épaississement de la bile, ces fruits sont le remede du monde le plus propre à le prévenir & à le guérir; leur jus qui est, de tous les savons, le plus doux, le plus fondant, le plus agréable, le seul nourrissant & fortifiant, conserve

à la bile sa fluidité, enleve les obstructions, excite les intestins paresseux, guérit la mélancolie qui dépend des obstructions du bas-ventre, & convient extrêmement à ceux des Gens de Lettres dont j'ai parlé, §. 43, p. 112, qui sont exposés à des fièvres inflammatoires, ou à ceux qui tombent dans des fièvres lentes, produites par le desséchement, ou par l'âcreté putride des humeurs, ils sont sur-tout le vrai spécifique des maladies indiquées § 23, qui dépendent de la corruption de la bile. On doit les éviter quand on est fort sujet aux aigreurs, quand l'estomac & les intestins sont dans un état de relâchement, que tout le corps est trop lâche, le sang trop dissout, les forces épuisées. Les personnes mêmes auxquelles ils conviennent, sur-tout les Gens de Lettres dont l'estomac a toujours besoin de ménagement, se trou-

veront toujours mieux de les prendre hors des repas, quand l'estomac est vuide, qu'à la fin des repas, de les prendre seuls ou avec un peu de pain; que de les mêler à d'autres aliments, & sur-tout de ne boire par-dessus que de l'eau, qui est leur vrai digestif, au lieu que le vin les durcit & les aigrit.

§. 62. Il y a dans le choix des aliments des précautions à prendre qui ne peuvent point être prescrites par des regles générales, mais que chacun doit découvrir en observant ce qui lui convient ou l'incommode. Chez quelques personnes la viande se digere plus aisément que les légumes qui leur procurent une sensation désagréable au creux de l'estomac, & dont ils doivent par-là même beaucoup restreindre l'usage, dont d'autres se trouvent à merveille & beaucoup mieux que de la viande, dont un usage un peu abon-

dant leur donne de l'angoisse, des insomnies, de la tristesse, de la fièvre. En général on préfère les légumes pour la nourriture des Gens de Lettres; PLUTARQUE ne veut pas même qu'ils goûtent de la viande dont l'usage, dit-il, diminue l'intelligence; on peut citer, pour autoriser ce système, l'exemple de plusieurs Philosophes célèbres par l'étendue de leur génie & de leurs connoissances, qui n'en ont fait aucun usage, tels que ZENON, PLOTIN, CHRYSANTE: Feu M. COCCHI, célèbre Médecin de Florence, a donné sur cette matiere une dissertation très-intéressante (1); mais je crois cependant devoir avertir que ce seroit un abus dangereux que de vouloir astreindre les Gens de Lettres à un

(1) *Del vitto Pittagorico per uso della medicina.*
Firenze, 1744.

régime absolument végétal, qui auroit pour plusieurs des inconvénients très-réels. GALIEN, SETHI, PLEMPIUS s'accordent à regarder les poissons de riviere comme un des aliments les plus sains pour les Gens de Lettres ; on se sent plus léger après leur usage qu'après celui de la viande. J'ai vu quelques hommes de Lettres à qui le pain donnoit constamment des aigreurs, & qui ne pouvoient en prendre qu'une très-petite quantité. Les œufs incommodent beaucoup de gens, sans qu'il soit possible d'en assigner la raison ; il en est de même du lait ; ainsi par rapport à ces aliments il faut absolument consulter son estomac.

§. 63. Quoique l'apprêt le plus simple soit le plus sain, l'on ne doit cependant pas exclure tous les assaisonnements de la cuisine des Savants. Les fibres lâches de leur estomac, dont

l'action n'est point animée par le mouvement, ont besoin de quelques légers stimulants qui les tirent de leur engourdissement, tels sont le sel, le sucre, quelques aromates doux, telles que la cannelle, la noix muscate, & sur-tout ces aromates plus salutaires encore que nous cultivons dans nos jardins, le thym, la marjolaine, le basilic, le cerfeuil, le fenouil, & d'autres du même ordre; mais l'on doit éviter tous ceux qui, chargés d'une huile ou d'un sel excessivement âcres, irritent trop fortement & dont l'action est trop durable; tous les Gens de Lettres devroient, comme HORACE, haïr l'ail & éviter l'usage de la moutarde & du poivre, qui sont remplis d'une huile essentielle presque brûlante. Ils doivent même être en garde contre un trop grand & trop fréquent usage des assaisonnements les plus doux, qu'on ne devroit jamais

regarder comme une partie des aliments ordinaires, puisque tout ce qui irrite, augmente la circulation, use les organes & abrége les jours.

§. 64. Une des règles de diététique la plus importante pour la santé, & à laquelle il est d'autant plus important de s'astreindre qu'on a l'estomac moins bon, c'est d'éviter les mélanges de différens aliments, & de ne jamais se permettre plus de deux ou tout au plus trois plats à chaque repas; celui qui se borne à un seul fait encore mieux: & je connois un vieillard respectable qui étant assez valétudinaire à l'âge de quarante ans, s'imposa la loi de ne jamais manger que d'un seul plat; il a tenu parole, & est parvenu à celui de quatre-vingt-dix, jouissant d'une excellente santé, de toute la force de son esprit, & de toute la vivacité de ses sens. Si l'on réfléchit un moment sur cette variété étonnante de mets dont

les tables sont servies, sur le nombre de choses différentes dont on charge son estomac en très-peu de temps, on trouvera peu d'usages plus ridicules; quand on en observe les suites, on voit qu'il y en a peu de plus dangereux. Qu'HORACE nous fasse la leçon sur cet article, on recevra ses conseils avec plus de plaisir & peut-être plus de confiance que ceux des Médecins. » Voyons maintenant quels sont les avantages de la » frugalité: Premièrement avec elle on » se porte bien. Pour en être convain- » cu rappelez vous quelqu'un de ces » repas simples, dont vous vous êtes » si bien trouvé; mais dès qu'avec les » ragoûts, les rôtis, on mêle le gibier, » le poisson, les viandes douces se » changent en bile, & une pituite vis- » queuse fait mille ravages dans l'es- » tomac (a).

(a) *Accipe nunc victus tenuis quæ quantaque sê-
sum afferat, &c. Satyr. 2, lib. 2.*

§. 64. Quelle que soit la salubrité & la simplicité des mets dont les Gens de Lettres font usage , si , toujours occupés de leur études ils mangent machinalement & sans mâcher , comme je m'en suis déjà plaint , ils négligent un des secours les plus utiles à la digestion. Rien ne soulage l'estomac autant qu'une mastication exacte ; elle augmente la sécrétion de la salive qui est le meilleur des digestifs (b) ; elle en impregne exactement les aliments, dont elle augmente la surface en les divisant extrêmement , & en les mettant par-là plus à portée d'être pénétrés par les sucs de l'estomac , leur dissolution dans l'estomac devenant plus prompte ils y séjournent moins long-temps, ils s'y digerent & ne s'y corrompent point ; par là même ils ne l'irritent ni ne le fatiguent , & cette première di-

(b) MAEBRIDE, *experimental essays*, p. 15, 54.
 &c.

gestion étant parfaitement bien faite, tout le reste des fonctions s'en ressent & s'exécute avec aisance. La mastication a encore deux autres avantages, l'un, c'est que l'on mange réellement moins sans en être moins nourri; l'autre, c'est qu'elle contribue beaucoup à la conservation des dents; en un mot ses avantages pour la conservation de la santé sont tels qu'on ne peut point assez les apprécier, ni trop insister sur le tort trop général que l'on a de la négliger.

§. 65. La digestion se faisant lentement chez les Gens de Lettres, il ne leur convient point de manger souvent, & il y a une grande différence entre l'état d'un estomac encore à demi plein d'aliments à demi digérés, qui ont besoin de toutes les forces de l'estomac pour l'être complètement, & celui d'un estomac qui étant débarrassé de

tout aliment, a repris ses forces, & est baigné de fucs digestifs qui attendent de nouvelles nourritures; tout ce qu'on prend dans le premier état trouble la digestion commencée, & ne peut point éprouver d'abord les premiers changements d'une bonne digestion; ainsi il importe extrêmement aux Gens de Lettres de ne jamais manger mal-à-propos, & c'est bien assez pour eux de faire trois repas par jour, deux très-légers, & l'autre un peu plus fort. J'ai vu quelques personnes dont le travail avoit dérangé l'estomac & la santé, se rétablir en observant la mode de vivre suivant que je leur avois conseillé, avec des directions pour le choix des aliments, dont les détails seroient déplacés ici. Le matin en se levant ils buvoient un verre d'eau froide, ils déjeûnoient une demi-heure après, & s'occupoient pendant quatre ou cinq

heures, ils prenoient alors de l'exercice au moins pendant une heure, & dînoient après s'être un peu reposés. Les premières heures après le dîner étoient consacrées ou à une promenade fort douce, ou à quelques devoirs de société qui ne fatiguent ni l'esprit ni le corps; ils s'occupoient encore quelques heures dans la soirée, & faisoient un souper extrêmement léger, ce qui est très-important pour les Lettrés par plusieurs raisons. La première, c'est que le sommeil portant déjà plus de sang à la tête, il est dangereux d'augmenter beaucoup la plénitude des vaisseaux par un grand souper avant que de se coucher (c); la seconde c'est que

(c) Il y a plusieurs phénomènes qui prouvent cette plénitude des vaisseaux du cerveau pendant le sommeil, & on a tous les jours sous les yeux un phénomène qui la démontre palpablement, ce sont ces grincements de dents auxquels beaucoup

l'action des nerfs étant diminuée pendant le sommeil, les digestions, auxquelles cette action est nécessaire, doivent se faire moins bien; la troisieme, c'est que le sommeil des Gens de Lettres étant déjà fort léger, s'il y a dans l'estomac beaucoup d'aliments, ils forment un principe d'irritation qui, tenant tous les nerfs dans un état d'agitation, trouble absolument le repos; on n'est pas éveillé parce qu'on n'en a pas la force, on ne dort pas parce qu'on ne peut pas jouir de ce calme profond qui forme le sommeil, & cet état fatigue excessivement & ruine la santé; on le prévient en faisant un de ces soupers légers qui, comme on le disoit de ceux de PLATON, sont agréables pour le moment & pour le lendemain, & lais-

d'enfans & même des adultes sont sujets en dormant, & qui sont toujours beaucoup plus forts quand ils ont beaucoup soupé.

sent le corps sain & l'esprit libre, au lieu qu'un souper abondant laisse la tête embarrassée, le corps fatigué & l'esprit abattu, & incapable de s'occuper avec succès.

*Vides ut pallidus omnis
Cenâ defurgat dubiâ? corpus onustum
Hesternis vitiis animum quoque prægravat una;
Atque affigit humo divinæ particulam auræ.
Alter ubi dicto citius curata sopori,
Membra dedit, vegetus præscripta ad munia surgit (d).*

J'ai connu des hommes de Lettres

(d) Voyez les visages pâles de ces gens qui sortent d'une grande table. Il y a plus, le corps fatigué des excès de la veille appesantit l'esprit & rend terrestre cette parcelle de la Divinité, ce souffle qui nous anime : au lieu que l'homme libre se couche, s'endort, & se leve plein de vigueur pour reprendre ses occupations. HOR. SAT. 2, lib. 2.

THEOPHRASTE a aussi averti qu'en mangeant beaucoup & en se nourrissant de viandes, on affoiblissoit sa raison, on appesantissoit son esprit, & on contractoit une espece d'imbécillité.

qui ont rétabli leur santé délabrée en prenant seulement un peu de lait pour souper. Ne feroit-on pas encore mieux, dira-t-on peut-être, de ne point souper du tout? quelques personnes sont sans cet usage, & s'en trouvent bien; mais il ne peut point convenir indistinctement à tous les Gens de Lettres; comme ils ont l'estomac extrêmement sensible & les nerfs fort délicats, s'ils restent trop long-temps sans prendre quelque chose, les sucs digestifs acquièrent une âcreté qui, n'étant point enveloppée par les aliments, irrite l'estomac, & cette irritation suffit pour troubler le sommeil.

§. 66. Ceux qui sont attachés au plaisir de manger, pourroient être tentés d'envisager ces règles comme des préceptes austères, qui n'ont jamais été exactement suivis, & qu'il feroit peut-être dangereux de suivre à la lettre; il

est aisé de les rassurer par une foule d'exemples, qui prouvent qu'une sobriété bien plus grande que celle que j'ai prescrite, est le vrai moyen de conserver une santé parfaite. AUGUSTIN dont on a vu que les infirmités avoient beaucoup de rapport avec celles des Gens de Lettres, est un modele à leur offrir pour la sobriété; il se bornoit à la plus petite quantité de nourriture (e). PAUL l'HERMITE, ST. ANTOINE, ARSENIUS, St. EPIPHANE pour ne pas parler de plusieurs autres solitaires dont la longue vie est moi-même bien attestée, vécurent tous au commencement d'un siècle en ne se nourrissant que de pain, de dattes, de quelques racines & d'un peu de fruit & d'eau. GALIEN accommoda son tempérament par l'exercice & par une grande frugalité.

(e) *Minimi cibi erat.* SUET.

BARTHOLE, ce célèbre restaurateur du Droit dans le quatorzieme siecle, est le premier, si je ne me trompe, qui ait pesé ses aliments ; il les réduisoit à une très-petite quantité, afin de conserver par là son génie également disposé, en tout temps, à l'étude à laquelle il se livroit avec une ardeur dont on a vu peu d'exemples (f). Mais un des exemples les plus frappants & les plus instructifs, c'est celui de LOUIS CORNARO, noble Vénitien, d'une des plus anciennes familles, & de celles qui ont fourni le

(f) L'on nous a conservé une anecdote de la vie de BARTHOLE, qui n'est pas à l'avantage des lettres, & ne prouve que trop qu'en s'y livrant avec excès elles produisent un fond dangereux d'hypocondrie, de misanthropie & d'humeur. Il étoit revêtu d'une charge de judicature considérable, & condamnoit à mort sur le plus léger soupçon : ce qui le rendit si odieux au peuple, que pour éviter la violence, il fut obligé de se retirer à la campagne.

plus de Doges à cette république. L'âge de vingt-cinq ans il fut attaqué de maux d'estomac, & de douleurs de côté, d'un commencement de goutte de fièvre lente; malgré une multitude de remèdes sa santé continuoit à quarante ans, à être très-mauvaise; abandonna alors tous les remèdes, s'imposa le genre de vie le plus sobre s'étant réduit à douze onces de nourriture solide, & quatorze onces de boisson par jour; ce qui ne fait que le quart de la nourriture ordinaire d'un homme dans le même pays où il vivoit: l'effet de ce régime, qu'il a décrit lui-même dans un petit ouvrage intitulé, *des avantages de la vie sobre* [g] fut tel, que les infirmités disparoissent peu à peu, firent place à une santé ferme & robuste, accompagnée d'

(g) Luigi CORNARO, *discorsi della vita sobria*

sentiment de bien être & de contentement qu'il n'avoit jamais connu auparavant. A l'âge de quatre-vingt-quinze ans il écrivit un ouvrage sur la naissance & la mort de l'homme, dans lequel il fait le portrait le plus intéressant de sa vie. » Je me trouve sain » & gaillard comme on l'est à vingt- » cinq ans; j'écris sept ou huit heures par jour, le reste du temps je » me promene, je cause, ou je tiens » ma partie dans un concert; je suis » gai, j'ai du goût pour tout ce que » je mange, j'ai l'imagination vive, » la mémoire heureuse, le jugement » bon, & ce qui est surprenant à mon » âge, la voix forte & harmonieuse, « Il vécut au delà de cent ans. Le Savant Jésuite Flamand, *Léonard LESSIUS*, enchanté de la méthode de *CORNARO*, traduisit son traité de la vie sobre en latin, en adopta la pra-

tique pour lui-même avec le plus grand succès, & composa sur ces principes un ouvrage diététique, dans lequel il démontre tous les avantages de la frugalité (h). RAMAZINI nous a conservé l'histoire du Cardinal SFORTIA PALLAVICINI, qui, après avoir travaillé tout le jour sans rien prendre, se bornoit à faire un souper léger (i); & pour nous rapprocher plus de notre temps, l'immortel NEWTON, qui est parvenu à un âge très-avancé, pendant le temps de ses plus grandes méditations, n'a vécu que d'un peu de pain & d'eau, rarement d'un peu de vin d'Espagne,

(h) Leon. LESSII, *Hygiasticon, seu vera ratio valetudinis bonæ*. Antverp. 1563.

(i) *Totam diem litterarum studio sine cibo largiebatur mox cenâ modicâ sumptâ ac studiorum curâ ablegatâ, somno & virium reparationi noctem totam impendebat. De litteratorum morbis disertatio. Opera omnia, p. 654.*

pagne, & pendant le cours de sa vie il n'a presque rien pris de plus, si ce n'est un peu de poulet. Le fameux Chevalier LAW, l'un des hommes qui a fait les plus grands efforts d'esprit, pour conserver toujours sa tête parfaitement libre & toute la vivacité de son esprit, ne vécut pendant plusieurs années qu'avec la moitié d'un poulet par jour, & environ une livre de pain; il ne buvoit que de l'eau ou des liqueurs aqueuses (k), & le choix de cette boisson doit encore être regardé comme un des moyens les plus propres à conserver la santé.

§. 67. L'eau est la boisson que la Nature a donné à toutes les nations; elle l'a faite agréable pour tous les palais, & lui a donné la vertu de dissoudre tous les aliments. Les Grecs

[k] CHEYNE, *Natural method of curing the diseases of the body*, &c. part. ch. 2, §. 4.

& les Romains la regardoient, avec raison, comme une panacée universelle, & elle est en effet un très-grand remède toutes les fois qu'il y a beaucoup de sécheresse, quand on est incommodé par les aigreurs, quand la bile a acquis trop d'âcreté. On doit choisir une eau de fontaine pure, douce, fraîche, qui moussé facilement avec le faveon, qui cuise bien les légumes, qui lave bien les linges; quand elle réunit toutes ces qualités elle facilite extrêmement les digestions, elle fortifie, elle entretient toutes les évacuations, elle prévient tous les engorgements, elle rend le sommeil plus tranquille, la tête plus nette, la gaieté plus constante, & les mœurs plus douces. En comparant ses effets à ceux du vin, la comparaison est toute en faveur de l'eau.

§. 68. Le vin agit comme un stimulant, il irrite les fibres & augmente

le mouvement, effet qui, souvent répété, abrége nécessairement la vie ; fuier à s'aigrir, il augmente les aigreurs, qui sont un des maux des Gens de Lettres ; il a d'ailleurs un inconvénient très-grand pour eux, & qui seul devroit les déterminer à s'en priver, c'est qu'il porte puissamment les humeurs à la tête, & augmente par là les maladies de cette partie, auxquelles les études disposent déjà si fortement. L'on soulage rarement les migraines, & on ne parvient point à prévenir les apoplexies sans interdire cette boisson, dont l'usage journalier, bien-loin de faciliter la digestion, la trouble chez presque toutes les personnes qui n'ont pas l'estomac très-bon. L'on a remarqué souvent que les personnes qui ne buvoient que de l'eau avoient le génie plus net, la mémoire plus ferme, les sens plus exquis ; DEMOSTHENE, G. NAUDÉ,

TITAQUEAU, M. LOCKE, M. HALLER, n'ont jamais bu que de l'eau ; la plupart des plus grands hommes , & tous les hommes qui ont vécu longtemps n'ont bu que très-peu de vin , qui est nuisible dans presque tous les maux de nerfs , fleau ordinaire des Gens de Lettres , & qui sont si inévitablement la suite des études , que je ne doute pas que cet amour des sciences , qui est depuis un siècle la manie régnante , ne soit une des principales causes de cette augmentation frappante des maladies de cette espece (1) , qu'un régime con-

(1) Les Maladies de nerfs sont beaucoup plus fréquentes & plus variées qu'elles ne l'étoient il y a soixante ans ; c'est une vérité généralement connue , tout le monde l'observe , s'en plaint , & en demande les raisons : il y en plusieurs , j'indiquerai ici les principales. 1.^o L'amour des Sciences & la culture des Lettres beaucoup plus répandues ; on pourroit dire , comme CICERON disoit autrefois des Dieux , il est plus aisé de rencontrer un Académicien qu'un homme. Cette foule de presses qui rou-

venable , l'exercice , la privation des

lent continuellement en Europe , cette immensité d'ouvrages qui en sortent tous les jours , supposent nécessairement une multitude d'hommes qui n'ont peut-être point les vrais attributs des Savants , mais qui sont plus ou moins exposés aux maux qu'ils éprouvent , & l'on a vu que les maux de nerfs en sont une partie. Tant d'auteurs font éclore une foule de lecteurs , & une lecture continuée produit toutes les maladies nerveuses ; peut-être que de toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes , la principale a été la multiplication infinie des romans depuis cent ans. Dès la bavette jusques à la vieillesse la plus avancée , elles les lisent avec une si grande ardeur qu'elles craignent de se distraire un moment , ne prennent aucun mouvement , & souvent veillent très-tard pour satisfaire cette passion ; ce qui ruine absolument leur santé ; sans parler de celles qui sont elles-mêmes auteurs , & ce nombre s'accroît tous les jours. Une fille qui à dix ans lit au lieu de courir , doit être à vingt une femme à vapeurs & non point une bonne nourrice. 2°. Un beaucoup plus grand usage des eaux chaudes , dont je fais voir tous les dangers dans le paragraphe qui suit celui-ci. 3.°. L'augmentation du luxe , qui entraîne une vie beaucoup plus molle pour les maîtres & pour les domestiques , & qui a multiplié prodigieusement le nombre des arts sédentaires , dont l'établissement si vanté a ruiné tout à la fois l'agriculture & la santé. J'ai vu dans ce pays quelques villages dont tous

eaux chaudes & celle du vin guérif-

les habitants, occupés aux ouvrages de fustallerie, passaient leur vie à aller couper les arbres dans les forêts, à les mettre en œuvre, à conduire leurs ouvrages sur les marchés, & c'étoit le canton du pays où l'on trouvoit les hommes les plus beaux, les plus forts, les mieux portants, les plus à leur aise : il y a trente ans qu'il s'y établit quelques lapidaires ; la quantité d'argent augmenta & séduisit, la lapidomanie gagna, la fustallerie tomba, la vie sédentaire succéda à la vie active, des mercenaires étrangers sont venus travailler leurs terres, la nouvelle profession a perdu de sa vogue, c'est aujourd'hui le quartier du pays qui a le plus de maladies de langueur, les hommes y ont dégénéré, & l'aisance s'en éloigne pour n'y revenir peut-être jamais, parce qu'elle fuit les contrées où les hommes sont foibles & oisifs. Plusieurs ordres de gens qui se servoient eux-mêmes il y a trente ans, se font servir aujourd'hui ; ceux qui alloient à pied vont à cheval, ceux qui alloient à cheval vont en voiture, ils trouvent même le cahotement des voitures publiques trop rude, & les derniers artisans ne voyageront bientôt plus que dans des carrosses à *ressorts bien liants*. On demeure beaucoup plus en ville qu'on ne faisoit ; le mot vague d'éducation a frappé les oreilles, & sans savoir quelles idées on y attachoit on est venu en ville donner de l'éducation à ses enfants, & ils y ont perdu leur santé, & trop souvent peut-être leurs vertus ; qu'ont-ils acquis en

sont plus souvent que les remèdes. Je ne veux cependant pas qu'on conclue que je condamne absolument l'usage du vin pour les Gens de Lettres ; mais je voudrois qu'on n'en fît point une boisson journalière & qu'on le regardât

échange ? 4.^o Plus de passions : le luxe & la vie de la ville les mettent nécessairement en jeu, ils augmentent la vanité, la cupidité, l'ambition, la jalousie, passions nuisibles qui détruisent la santé & produisent tous les maux de nerfs ; ils diminuent les liaisons, l'amitié la gaieté, qui font tant de bien. 5.^o Un goût d'affaïsonnement dans la cuisine beaucoup plus échauffant, ce qui use nécessairement les organes, jette dans la foiblesse, la fièvre lente, tous les maux de nerfs. 6.^o Une dégénération qui est inévitable. Les enfants se ressentent des maux des pères ; nos aïeux ont commencé par s'écarter un peu du genre de vie le plus salutaire ; nos grands pères sont nés un peu plus foibles, ont été élevés plus mollement, ont eu des enfants encore plus foibles qu'eux, & nous, quatrième génération, nous ne connoissons plus la force & la santé que chez les vieillards octogénaires ou par ouïr dire. Il faudroit, pour nous les rendre, ou une conduite raisonnée, qu'on ne peut point espérer, ou quelques siècles de barbarie qu'on n'ose pas même désirer. 7.^o Les influences des maladies secrètes.

comme un remede, il n'y en auroit point de plus agréable & de plus utile dans les cas de grand relâchement, de foiblesse, d'abattement; on le prendroit comme on a vu que M. NEWTON le prenoit, pour se fortifier dans les travaux extraordinaires au lieu d'aliments, pour ranimer après de grands épuisements, pour se soutenir dans les afflictions; mais qu'en tout autre temps les Gens de Lettres le laissent entièrement, & qu'ils ne craignent point le danger de rompre une habitude invétérée; ce danger est nul, & de cent personnes qui quittent brusquement tout usage du vin, il n'y en a pas deux qui en soient incommodées. Quand il convient aux Gens de Lettres d'en faire usage, qu'ils emploient un vin plus nourrissant que spiritueux, qui n'ait ni âpreté ni aigreur, & qui fortifie sans irriter; mais qu'ils évitent soigneuse-

ment l'usage de ces petits vins qui, comme dit VANHELMONT, sont plutôt du vinaigre que du vin, & qui produisent des aigreurs, troublent la digestion, & irritent les ners.

§. 69. Il y a un autre genre de boisson qui n'est pas moins nuisible aux hommes studieux que le vin, & dont ils font un beaucoup plus grand usage, ce sont les boissons chaudes, dont l'usage a augmenté prodigieusement depuis un siècle. Il se glissa à cette époque un préjugé funeste dans la Médecine; on étoit encore dans l'enthousiasme de la découverte de la circulation; on crut qu'il failloit pour la conservation de la santé la rendre la plus facile qui seroit possible; que pour cela il falloit donner une extrême fluidité au sang, & que par là même il convenoit de boire une grande quantité d'eau chaude. *Corneille BONTEKOE*, Médecin Hollandois,

mort ensuite à Berlin premier Médecin de l'Electeur de *Brandebourg*, publia en 1679, un petit ouvrage, en Hollandois, sur le thé, le café, & le chocolat, dans lesquels il prodigue les éloges plus outrés au thé pris, même aux doses les plus excessives, jusques à cent & deux cent tasses par jour, & nie qu'il puisse endommager l'estomac; cette erreur se répandit avec une rapidité étonnante dans tout le Nord de l'Europe, & eut les suites les plus fâcheuses; l'époque de son introduction est celle d'une révolution funeste & marquée dans l'histoire de la santé. Les gens qui observent ne tarderent pas à voir le mal: M. DUNCAN, Médecin François, établi à Rotterdam, publia en 1705, un petit ouvrage dans lequel on trouve, parmi beaucoup de mauvaise théorie, d'excellents conseils contre l'usage des boissons chau-

des (m). M. BOERHAAVE s'éleva avec force contre cet abus ; tous ses élèves l'ont combattu, & tous les grands Médecins ne pensent point autrement : on est parvenu à en arrêter les progrès, & même, depuis quelques années, à le diminuer (n) ; mais malheureusement le préjugé se conserve encore chez les valétudinaires ; ils s'imaginent que l'épaississement du sang est la cause de leurs maux, & cette idée les engage à continuer ces breuvages malfaisants. Ces théiers pleines d'eau chaude que je trouve sur leurs tables, me rappellent la boîte de Pandore, d'où tous les

(m) P. DUNCAN, *avis salutaire contre l'abus du café, du chocolat, & du thé*, Rotterd. 1705. in 8o. Cet ouvrage est introuvable aujourd'hui.

(n) Le thé & le café sont proscrits en Suede, & je vois dans les papiers publics que toute une province considérable de l'Allemagne, renonce volontairement au café, comme les colonies Angloises en Amérique ont renoncé au thé.

maux sortent, mais avec cette différence qu'elles ne laissent pas même l'espérance, mais au contraire, en propageant l'hypocondrie, elles répandent la tristesse & le désespoir.

§. 70. Le sophisme qui a induit les personnes foibles à faire un si grand usage de boissons chaudes n'est pas difficile à détruire. Il est vrai que la circulation se fait souvent chez eux foiblement, lentement, mal; que les humeurs croupissent, qu'il se forme des obstructions, mais tous ces accidents dépendent de la foiblesse des vaisseaux, & non point de la densité ou de l'épaississement des liqueurs, qui sont au contraire trop peu consistantes. Si l'on saigne en même temps un laboureur robuste & un homme qui passe sa vie dans son cabinet, ou un autre valétudinaire, on trouvera le sang du premier épais d'un rouge foncé, quelque-

fois couvert d'une peau blanche & dure, de la nature de celle qu'on trouve dans les maladies inflammatoires; celui du second sera dissout, aqueux, peu coloré, glaireux; cette partie qui forme sur le sang du premier une peau forte, ne forme chez le second qu'une gelée molle; ce seroit donc au premier à éclaircir son sang, si cet état du sang étoit maladif, par beaucoup de boissons délayantes; le second ne doit avoir d'autre but que de l'épaissir, & doit par là même éviter la grande quantité de boissons quelconque & les boissons tièdes, qui augmentent cette disposition à l'hydropisie qui, comme je l'ai déjà dit, §. 20, est souvent l'effet d'une vie studieuse & sédentaire. M. DUVERNEY, le jeune, en rapporte un exemple bien marqué dans les mémoires de l'Académie Royale (o). Mais

(o) Année 1703.

c'est sur-tout l'estomac qui se ressent le premier des mauvais effets des eaux chaudes qui nuisent de plusieurs façons. La grande quantité qu'on en boit gonfle cet organe, ses fibres trop tendus par ce volume de boisson, qui en même temps qu'elle les étend par sa quantité les relâche par sa qualité, tombent dans le relâchement, la foiblesse, & perdent, la force nécessaire à leurs fonctions; les aliments restent alors trop long-temps sur l'estomac, & causent un sentiment de pesanteur désagréable, dont on cherche à se débarrasser en buvant de nouveau beaucoup de quelque décoction délayante, qui entraînant, comme un torrent, les aliments à demi digérés, soulage en effet pour le moment, mais augmente réellement la cause du mal. Un second danger des eaux chaudes, & en général de la quantité de boisson quelconque, c'est

de noyer les sucs digestifs, qui se trouvent par-là sans aucune force, & comme ils sont l'agent essentiel des digestions, on ne les émousse point impunément, d'autant plus qu'aucune boisson n'est capable de les remplacer, & que les stomachiques les plus vantés, dont plusieurs sont presque toujours nuisibles, n'équivalent jamais à la salive & aux liqueurs qui se séparent dans l'estomac. Il faut boire beaucoup pour se bien porter; on ne peut sur-tout jamais boire trop d'eau, disent quelques personnes, & peut-être même quelques Médecins, mais c'est être bien peu instruit des loix de l'économie animale & des effets de la boisson abondante. Le relâchement de l'estomac, l'affoiblissement des sucs digestifs, la précipitation des aliments avant que d'être digérés, voilà les effets certains de cet abus trop général; ils sont plus

ou moins augmentés suivant la qualité de ces boissons. Celles qu'on prend chaudes ou tièdes, ont un danger qui leur est plus particulièrement attaché, c'est de détruire cette fine mucosité qui revêt ou tapisse intérieurement l'estomac, les boyaux & en général tous les viscères creux, & qui préserve leurs nerfs de la trop forte impression des aliments ou des autres corps auxquels ils donnent passage. Quand cette mucosité est une fois dépourvue par le lavage continuel d'une boisson tiède, chargée ordinairement de principes âcres qui en augmentent le danger, les nerfs se trouvant à nud, éprouvent des douleurs vives après le manger, à moins qu'on ne soit très-attentif à choisir les aliments les plus doux : les intestins, dépouillés comme l'estomac, font éprouver des douleurs de coliques vives, & le mal se répandant

jusques aux membranes internes de tous les petits vaisseaux, les nerfs, par-tout irrités, acquierent cette mobilité qui fait le malheur de tant de gens.

§. 71. Le danger de ces boissons est, comme je l'ai dit, fort augmenté par les qualités des plantes dont elles sont chargées; la plus funeste, quand on en fait un usage fréquent ou abondant, est, sans contredit, le thé, que nous tirons depuis près de deux siècles de la *Chine* & du *Japon*, & qui a si fort multiplié les maladies de langueur dans les pays où il s'est introduit, qu'on peut aisément juger, en faisant attention à la santé des habitans d'une ville, s'ils boivent du thé où s'ils n'en boivent pas; & l'un des plus grands biens physiques qui pussent arriver à l'Europe, ce seroit une prohibition générale de l'importation de cette feuille fameuse, dans laquelle on ne trouve de principe

essentiel qu'une gomme âcre & corrosive , avec quelques particules adstringentes (p), qui donnent au thé, quand

[p] Un très-habile Jurisconsulte , ayant lu la première édition de cet ouvrage , me fit l'amitié de m'écrire une lettre très-polie , dans laquelle je trouvais une observation importante , qu'il m'a permis de communiquer au public , à qui elle peut être utile.

» Dans le mois de Juin 1765 , j'eus quelque ressentiment d'ardeur d'urine , accompagné de douleurs qui m'étoient inconnues ; le détail que j'en fis à M. le D... m'apprit que j'avois la gravelle , & il m'ordonna des pillules de thérébentine & une infusion de pareira brava & de reglisse ; l'usage de ce remède me fit rendre des fragments de petites pierres , comme des fragments qui auroient servi à envelopper un petit noyau , ayant un côté concave , l'autre convexe , des angles , &c. leur passage quelquefois très-douloureux , le plus souvent n'excitant qu'une très-petite sensation. J'étois ordinairement resserré , mais vers la fin de Novembre l'usage de ces remèdes me donna un tenesme qui me fit cruellement souffrir. M... m'ordonna la suppression de tout remède , des lavements , &c. Ensuite M. le D... que je consultai , m'ordonna des pillules de savon & autres remèdes , le tenesme leur succéda. Ayant lu dans l'histoire universelle que les Chinois ne connois-

il est fort chargé, ou qu'il a tiré longtemps & qu'il est refroidi, un goût stip-

» soient ni la pierre ni la gravelle, ce qu'on at-
» tribuoit au fréquent usage de thé qu'ils buvoient
» comme boisson froide sans aucun mélange, j'essayai
» de me conformer à cette regle. Je ne faisois aucun
» usage du thé, ainsi sa boisson m'étoit nouvelle. Je
» pris un quart d'once de bon thé bou du Japon; je
» fis jeter dessus un pot d'eau bouillante & laissai
» refroidir l'infusion. Je la tirai ensuite au clair &
» en pris le matin trois tases à une heure environ de
» distance, deux à jeûn, une après déjeûner, une
» quatrième deux heures après le dîner. Le premier
» jour l'effet fut simplement une plus grande
» abondance d'urine, mais le second jour je rendis
» le matin douze gros fragments, un noyau comme
» un petit pois & de la poussière, & ce qui me fit
» le plus de plaisir, l'usage du thé me procura d'aller
» du ventre comme dans la plus parfaite santé. J'ai
» continué dès-lors cette boisson avec des interval-
» les, quelquefois de huit jours, l'été passé même
» d'un mois, & l'effet a été constamment le même;
» & bien loin de nuire à l'estomac, j'ai meilleur ap-
» pétit, je digere mieux, je me ménage pour le régi-
» me sans esclavage; je bois du vin blanc de la côte
» avec les trois quarts d'eau, & le plus souvent un
» gobelet médiocre me suffit pour un repas: point
» de fromage ni de salé, &c.

tique, qui crispe légèrement la langue, mais qui noyé dans l'eau chaude ne prévient point les effets relâchants : ils sont si marqués que j'ai vu fréquemment des hommes très-forts & très-bien portants, à qui quelques tasses de thé, bues à jeûn, donnoient des

» J'ai septante - sept ans accomplis à deux mois
» près, il faut peu de chose pour me procurer une
» selle ou deux plus abondantes ; avant l'usage du
» thé, une légère infusion de polipode bue à froid
» suffisoit pour cela ; j'en faisois sur-tout usage
» quand j'étois enrhumé, & je m'en trouvois bien.

» Je vous fais ce détail pour que vous puissiez
» conjecturer pourquoi le même usage du thé n'a
» pas fait le même effet à d'autres personnes qui l'ont
» tenté, peut-être falloit-il une autre dose, &c.
» peut-être n'ont elles pas eu assez de patience.

» J'ai fait le mois passé une expérience réitérée
» trois fois de mettre du sucre dans mon thé, il
» m'a fait uriner & aller du ventre à l'ordinaire,
» mais sans aucun fragment du tout.

Cette observation, dont on peut tirer parti, n'est point en opposition, non plus que l'usage que les Chinois font du thé, avec ce que je dis de l'abus qui s'en fait en Europe.

anéantissements, des baillements, des mal-aïses, qui duroient quelques heures, & quelquefois ils s'en ressentoient toute la journée. Je fais que ce mauvais effet n'est pas aussi marqué sur tout le monde ; je connois quelques personnes qui se portent très-bien & boivent tous les jours du thé, mais fort modérément ; d'ailleurs les exemples de quelques heureux qui échappent à un danger, ne prouvent jamais que le danger n'existe pas.

§. 72. L'on ne peut point mettre le café dans la même classe que le thé, leurs effets n'étant point les mêmes ; quoique le café soit une eau chaude, il nuit moins cependant à ce titre, que comme un stimulant puissant qui irrite fortement les fibres par son huile amère & aromatique qui, étant alliée à une farine fort digestible & nourrissante, lui méritoit une place distinguée dans les

pharmacies à la tête des amers stomachiques, dont il feroit le plus agréable & un des plus puissants, mais qui devroit en faire bannir l'usage ordinaire, qui est véritablement pernicieux; cette irritation journaliere des fibres de l'estomac, détruit à la fin leur force : sa mucosité se perd, les nerfs sont irrités, ils acquierent une mobilité singuliere, les forces se détruisent, & l'on tombe dans des fievres lentes & dans une foule de maux, dont trop souvent on cherche à se cacher la cause, & qui sont d'autant plus difficiles à détruire que, cette âcreté alliée à une huile paroît non-seulement infecter les fluides, mais adhérer même aux vaisseaux. Quand on n'en prend que rarement il réjouit, il brise les matieres glaireuses de l'estomac, il en ranime l'action, il dissipe les pesanteurs & les maux de tête qui dépendent du dérangement des diges-

tions, il épure même les idées & aiguise l'esprit s'il faut en croire les Gens de Lettres, aussi en font-ils un grand usage ; mais HOMERE, THEUCIDIDE, PLATON, XENOPHON, LUCRECE, VIRGILE, OVIDE, HORACE, PETRONE, je pourrois même dire hardiment CORNEILLE & MOLIERE, dont les chefs-d'œuvres seront les délices de la postérité la plus reculée, buvoient-ils du café ? Le lait diminue un peu l'irritation que le café occasionne, mais n'en détruit point tous les mauvais effets ; ce mélange en a même qui lui sont particuliers, & les Gens de Lettres sages devroient en général réserver le café pour leur remède favori, mais ne jamais en faire leur boisson quotidienne ; cette habitude est d'autant plus dangereuse qu'elle dégénere bientôt en besoin, auquel peu de personnes ont la force de se soustraire. On fait qu'on

s'empoisonne, mais le poison est doux & on l'avale.

§. 73. Le choix de l'air feroit encore de la plus grande importance; il agit sur l'ame comme sur le corps: un air sain, disoit HIPPOCRATE (q), donne de l'intelligence; celui de *Béotie* & de *Thrace* rendoient l'esprit lourd;

Beotum in crasso jurares aere natum.

celui d'Athenes le rendoit pénétrant, & PLATON dit que *Minerve* avoit choisi cet endroit pour y élever les plus sages des hommes (r). Les Savants devroient, autant qu'ils le pourroient, choisir un air tempéré, pur & sec

(q) *De morbo sacro*, n.º 17.

(r) Dans son *Timée*, au commencement; N'ignorez point, dit-il, ailleurs que la situation des lieux ne contribue pas peu à rendre les hommes meilleurs ou pires. *De legib. lib. 5.*

& sec, qui est excellent pour le poulmon ; favorise la circulation, & donne de la force aux fibres ; l'air froid & sec est supportable, mais l'air humide est très-dangereux, il augmente les incommodités des Gens de Lettres, il relâche, il arrête la transpiration, produit des catharres, des rhumatismes, des paralyfies (s). Les Gens de Lettres sont comme AUGUSTE, & comme toutes les personnes délicates, ils

(s) M. PELLEGRINI, célèbre Médecin & Professeur d'Anatomie à Venise, qui a donné une traduction Italienne très-exacte & très-élégante de l'*Avis au Peuple*, à laquelle il a ajouté quelques remarques extrêmement utiles, a fait une observation qui prouve tout le danger des appartements humides; c'est celle d'une femme dans la force de l'âge, très-bien portante, à qui des séjours dans une habitation humide donnoient toujours une attaque d'apoplexie, qui ne guérissoit que dans un air sec, & dont elle fut entièrement préservée quand elle se détermina à ne plus habiter cet appartement. *Avertimenti al pololo*, p. 44.

ne peuvent supporter ni les grands froids , ni sur-tout les chaleurs excessives qui les éprouvent beaucoup, parce qu'on ne peut pas s'en garantir aussi aisément que du froid. MILTON tomboit pendant l'été dans un accablement qui approchoit de la stupidité. M. DODARD parle d'un jeune homme de huit ans dont le génie étoit fort précoce , qui perdoit toute sa mémoire pendant le temps des canicules , & qui la recouvroit dès que l'air étoit rafraîchi pendant quelques jours (1) ; & M. LANCISI , ce célèbre Médecin des Papes INNOCENT XI & CLEMENT XII, écrivoit à son ami COCCHI, que pendant les grandes chaleurs, s'il ne souffloit point des vents frais , il étoit incapable de penser & d'écrire

(1) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*
ann. 1705, p. 72.

(u). Le grand froid irrite les nerfs & donne des convulsions aux personnes qui les ont très-mobiles; les Gens de Lettres doivent donc éviter les extrêmes. Ils ne sont pas toujours maîtres de choisir le lieu de leur demeure; chacun ne peut pas aller chercher à *Bayes* ou à *Alexandrie* l'air le plus salutaire: la campagne, qui est l'endroit où l'on pense le mieux & où l'on respire l'air le plus pur, n'est pas toujours celui qui convient le mieux aux Gens de Lettres, que plusieurs circonstances fixent souvent dans les villes, mais ils peuvent au moins s'y choisir un logement aussi sain qu'on peut l'y trouver, qui soit haut, bien éclairé, exposé au vent en été, au soleil en hiver, qui soit éloigné des quartiers dans lesquels il y a des exhalaisons mal-saines, tel-

[u] LANCISI ad COCCHI, p. 47.

les qu'en fournissent les tueries, boucheries, tanneries, &c. Ils doivent avoir grand soin de renouveler souvent l'air de leur chambre, & c'est une des raisons qui font que les chambres à cheminée, où il se renouvelle continuellement, sont plus saines que celles qui ont des poëles (x); un autre de leurs avantages, c'est qu'on n'est pas exposé à y gagner froid aux pieds comme dans celles à poële, & cela est extrêmement important.

§. 74. Le froid aux pieds auquel on est exposé dès qu'on ne prend pas du mouvement & qu'on n'est pas auprès du feu, nuit aux tempéraments foibles, en leur donnant des pesanteurs de tête, des maux de gorge & de

(x) *Breviter & sine tergiversatione audeo definire sessionem multo salubriorem esse ante luculentum focum, quam in hypocausto. PLEMPLIUS, de togat. valet. tuend. p. 57.*

poitrine, des rhumes opiniâtres; il supprime la transpiration, trouble les digestions, occasionne de violentes coliques, & contribue beaucoup à augmenter les insomnies. J'ai fait dormir des Savants qui avoient pris inutilement les anodins les plus efficaces, genre de remède presque toujours dangereux pour eux, en leur ordonnant de se chauffer la plante des pieds tous les soirs, devant le feu, avant d'aller se coucher, jusqu'au point de ressentir de la douleur. D'autres se sont bien trouvés de porter jour & nuit sous la plante des pieds des emplâtres légèrement stimulantes. Le sang a tant de disposition à se porter au cerveau chez les Gens de Lettres, qu'ils ne doivent négliger aucun moyen raisonnable pour prévenir cet accident. Il y en a eu qui, pour pouvoir travailler plus longtemps, ont eu le courage de mettre au-

tour de leur tête une serviette trempée dans l'eau froide, c'est une épreuve dangereuse & que je déconseille ; mais on fait très-bien d'avoir ordinairement la tête nue ou très-peu couverte, de la laver tous les matins, si les cheveux ne sont pas un obstacle, aussi bien que les oreilles, le visage & le col, avec de l'eau froide (y). Quand on sent que la tête se remplit tout à coup & s'échauffe, ce que l'on peut faire de mieux c'est de rester pendant quelques moments dans la plus parfaite immobilité, ne se permettant pas même de parler, ensuite on peut prendre un peu d'eau fraîche, & sur-tout éviter toute application pendant plusieurs heures.

§. 75 Cette attention que les personnes qui étudient beaucoup doivent

[(y) Voyez CELSE, *de medicin.* liv. 1, chap. 4.

avoir de détourner continuellement les humeurs de la tête, doit les empêcher de se livrer au sommeil de l'après dîner, qui produit cet effet. Si l'habitude est contractée, si l'on est forcé d'y succomber, il faut au moins le faire le plus court possible, & imiter AUGUSTE, dont j'ai déjà présenté plusieurs fois l'exemple aux Gens de Lettres; lorsqu'il lui prenoit envie de dormir, *il reposoit un instant, tout habillé, en couvrant ses pieds & en mettant sa main devant ses yeux* [r]. On doit avant

(y) SÜETON, *in vit. C. O. AUGUST. c. 82.* J'ai parlé des inconvéniens du sommeil de l'après midi, dans une lettre à M. HALLER, *Epistol. de variolis apoplex. & hydrop.* Cette coutume déjà connue chez les Anciens, étoit chez eux une nécessité pour se reposer pendant l'ardeur du jour, dans des pays très-chauds où l'on se levoit très-matin.

que de s'endormir defferrer son col & ses jarretieres.

§. 76. L'usage du tabac est un autre abus auquel on n'auroit pas soupçonné que les hommes de Lettres dussent se livrer. *Le Tabac*, dit le Chancelier BACON, *dont l'usage s'est établi de nos jours, est une espece de jusquiame qui trouble le cerveau tout comme l'opium.* Il opere sur nos sens le même effet que les boissons qui enivrent, & les personnes qui commencent à fumer sont dans le même état que celles qui ont trop bu; si dans la suite cela n'arrive plus, c'est que l'on s'accoutume à fumer tout comme à boire. Nous devons cet usage à ces peuples sauvages qui, n'ayant d'autres occupations que de chasser pour leurs besoins, étoient enchantés d'avoir un remède qui les étourdit sur l'ennui de l'oisiveté & leur aidât à tuer le temps;

on n'auroit pas présumée, il y a deux cent ans, qu'il faudroit un jour avertir les Gens de Lettres, de certains pays, des dangers de cet usage qui sont très-considérables, & je ne crains point de dire que si le tabac ne nuit pas à tout le monde, il nuit au moins beaucoup au plus grand nombre, moins cependant aux uns qu'aux autres, & n'est nécessaire à personne. Les fumeurs n'entendront pas plus cela, que les ivrognes un discours sur les dangers du vin; mais je serai content si je puis empêcher les jeunes gens, qui ne s'en sont pas encore rendus les esclaves de contracter cette habitude, & ouvrir les yeux de ceux qui veillent à l'éducation sur cet objet, qui, en l'examinant, leur paroîtra peut-être plus digne de leur attention qu'ils ne l'ont pensé jusques à présent. La fumée du tabac (a), dont

(a) Tout cet article, qui me paroît déplacé ici

Jean NICOT, envoyé de France à Lisbonne, est le premier qui ait introduit l'usage en Europe en 1560, si je ne me trompe, sur l'exemple d'un Hollandois qui arrivoit de la Floride, renferme un sel fort âcre & un souffre narcotique, enveloppé dans la partie huileuse [b]. L'irritation que ce sel produit sur les glandes salivaires, étant encore augmentée par la chaleur, fait couler abondamment la salive, qui, étant portée à l'estomac, produit chez ceux qui n'y sont pas accoutumés des vomissements & de fortes diarrhées; ces effets cessent peu à peu, mais ce-

est tiré de ma lettre à M. de HALLER, *de variolis apoplex. & hydrop.* Je ne l'avois point inséré dans la première édition de cet ouvrage, mais le traducteur François l'ayant ajouté à la sienne, j'ai été obligé de suivre son exemple.

[b] On fait que l'huile de tabac appliquée sur une plaie, est un poison promptement mortel, quoique l'application des feuilles soit quelquefois utile.

pendant ceux qui fument remarquent assez constamment que cela leur entretient la liberté du ventre; ils regardent cet effet comme admirable, il ne l'est pas plus qu'il ne le feroit d'avoir une selle après avoir pris une once de manne (c). Cette fumée amère & purgative détruit-elle quelquefois le ver solitaire & les autres vers, comme on l'entend dire tous les jours? Je ne veux point le nier, mais je ne connois point de faits qui le démontrent, & cet avantage, s'il existe, est biens moins certain que les autres inconvénients qui sont les suites de ce même principe âcre, & dont les principaux sont une trop grande salivation & tous les maux qu'elle entraîne. 1°. La fumée fait néces-

(c) La vertu purgative du tabac est prouvée par les effets quelquefois efficaces, quelquefois trop violents des lavemens de décoction & de fumée de cette plante.

fairement faliver, & quand on fume beaucoup on ne peut pas avaler toute cette salive, on la crache, & ensuite elle manque aux digestions, parce qu'il ne s'en sépare presque plus le reste du jour; les organes, accoutumés à cette irritation, ne fonctionnent qu'imparfaitement quand elle leur manque, & on voit que les fumeurs ne crachent plus dès qu'ils ont quitté leur pipe.

2°. Le trop fréquent picotement détruit les forces de l'estomac & des intestins, l'appétit s'émouffe, l'estomac & les intestins deviennent paresseux, à la fin les digestions se dérangent & les grands fumeurs tombent à-peu-près dans les mêmes maux que les grands buveurs.

3°. L'acrimonie des sels du tabac infecte les humeurs même. 4°. La fumée du tabac obligeant à boire beaucoup, cet excès de boisson devient une nouvelle source de maux plus ou moins

fâcheuse suivant l'espece de boisson qu'on emploie.

Le principe narcotique produit d'autres maux qui sont encore plus fâcheux; il augmente le désordre de l'estomac comme tous les anodins, il donne des embarras & de maux de tête, des vertiges, des angoisses, des léthargies, & des apoplexies, comme on n'en a que trop d'exemples. L'on voit par-là combien on se trompe dangereusement en fumant pour se préserver de l'apoplexie. J'ai connu moi-même beaucoup de gens, j'ai entendu parler d'un plus grand nombre qui ont été emportés par cette maladie, dans le temps même qu'ils employoient ce fameux préservatif qui, est certainement plus *apoplexifere* qu'*apoplexifuge*. Je ne connois aucun grand fumeur qui soit venu bien vieux. DE HEYDE regrettoit amèrement un savant Médecin qui se tua à la fleur de

son âge par un trop grand usage du tabac, & l'on n'est point étonné de voir la liste des maladies cruelles produites par cette cause & attestées par des Auteurs dignes de foi. VANHELMONT, TULP, ce savant Bourg-mestre d'Amsterdam, & beaucoup d'autres en ont vu résulter des apoplexies. Les Médecins de *Breslau* rapportent l'exemple affreux de ces deux freres Silesiens qui, s'étant donnés un défi à qui fumeroit le plus long-temps de suite, périrent apoplectiques, l'un à la dix-septieme & l'autre à la dix-huitieme pipe. Les mémoires des curieux de la Nature citent une épilepsie; DE HEYDE & TULP de très-graves maladies de poitrine; P. BORELLI une jaunisse; feu M. WERLHOP, la goutte; M. VAN SWIETEN des maladies du foie très-fâcheuses; M. DE HALLER l'étiisie, &c. J'ai vu le mal

de tête le plus cruel & une chaleur brûlante de la bouche & de la gorge ; être la suite de quelques pipes de tabac fumé pour dissiper un mal de dent que ce remède avoit rendu plus violent.

La fumée du tabac n'a t-elle donc aucun usage ? En la condamnant sans restriction comme un amusement journalier, je ne veux point dire qu'elle ne puisse quelquefois fournir des remèdes utiles. Chez les personnes d'un tempérament lâche & humide, cette fumée, reçue à travers un tuyau long & mince, au parois duquel l'huile n'arctique s'attache comme la suie à une cheminée (d), peut quelquefois stimu-

(d) Les Perses & une partie des Turcs se servent de pipes longues de plusieurs pieds ; ils fument assis ou couchés à leur façon, & une partie du tuyau de la pipe passe dans l'eau. RUSSEL, *history natural of Alep.* p. 82. La fumée se trouve par là extrêmement adoucie, & a perdu presque

ler les glandes salivaires trop engourdis, ranimer un peu l'action de l'estomac & des intestins, dissiper quelques maladies qui dépendent d'une trop grande abondance de sérosités. Elle a aussi quelquefois diminué un trop grande salivation quand elle étoit produite par un excessif relâchement des conduits salivaires, sur lesquels cette fumée agissoit comme les stomachiques âcres agissent sur un estomac absolument relâché. Portée au poulmon avec l'air qu'on respire, elle a pu quelquefois soulager quelques asthmatiques, en procurant le détachement & l'expectoration de cette pituite épaisse qui obstrue leurs bronches. J'ai lu qu'elle avoit soulagé des gens gras; est-ce en diminuant leur appétit, en augmentant un peu l'action des fibres, en donnant de l'âcreté

oute son âcreté, aussi elle ne leur laisse ni le goût ni l'odeur du tabac,

aux humeurs ? M. HOFMAN a vu qu'elle a guéri de violentes coliques , mais ne dit point si c'est en purgeant ou en agissant comme anodin.

§. 77. Le tabac en poudre, dont on farcit son nez à chaque instant, n'est pas non plus sans danger. Son effet certain & constant c'est d'irriter les nerfs du nez, & j'ignore quels bons effets cette irritation peut produire chez un homme sain. Les personnes les plus robustes qui en abusent ont des vertiges, les personnes foibles en sont éprouvées jusques à avoir des défaillances, & je connois un grand nombre de femmes à qui une prise de tabac à jeun, donne un accès de vapeurs. A la longue l'odorat s'émouffe & tous les nerfs même tombent dans une espee d'engourdissement. L'on a vu les symptomes les plus dangereux produits par un amas de tabac qui s'étoit formé dans

l'estomac (e), & des observations récentes ne me laissent pas douter de la vérité du reproche qu'on fait au tabac d'affoiblir la mémoire & de nuire à la vue, ce qui fait un puissant motif pour porter les Gens de Lettres à en abandonner l'usage.

§. 78. Telles sont les principales observations que l'on peut faire sur les causes des maladies des Gens de Lettres & sur les moyens de les prévenir; mais quand une fois le dérangement est parvenu au point qu'ils ont besoin du secours de la médecine, il

(e) TRILLERI, *Differt. de tabaci ptarmici abusu*, opusc. t. 1, p. 221. Ce savant Médecin a très-bien prouvé les dangers de l'usage de cette poudre, qui, dit-il, a été défendue dans toute l'Espagne sous des peines très-graves, par un Arrêt du 17 Décembre 1760. Plusieurs autres Souverains, tels que le Roi de Perse, l'Empereur de Turquie, le Grand Duc de Russie, le Pape, le Roi d'Angleterre, avoient déjà cherché à prohiber dans leurs Etats tout usage du tabac.

faut les traiter suivant les regles qu'elle prescrit pour l'espece de maladie dont ils sont attaqués , & qui ne sont point l'objet de cette dissertation ; mais on doit cependant faire quelque attention à leur genre de vie qui conserve toujours quelques influences sur leur santé , & exige un choix de remedes approprié à leur état.

§. 79. Dès qu'un Homme de Lettres est véritablement malade , la premiere ordonnance qu'on doit lui faire c'est une cessation absolue de toutes ses études ; quelque violent que lui paroisse ce moyen il est indispensable (f), & c'est lui rendre un bien mauvais service que d'avoir de l'indulgence dans ce cas-là. Il faut qu'il oublie qu'il y

(f) *Difficile est longum subito deponere amorem ,
Difficile est : verum hoc , qua lubet , efficias.
Una salus hæc est , hoc est tibi pervincendum.*

a des sciences & des livres ; la porte de son cabinet doit être fermée pour lui, & il doit se livrer uniquement au repos, à la gaieté, aux plaisirs de la campagne, & devenir ce que la Nature a fait les hommes, laboureur ou jardinier : il n'y a que ce moyen de les tirer de leurs méditations, & on ne les rétablit point tandis qu'ils continuent à méditer. Si l'on pouvoit trouver un remède qui suspendît sans danger la faculté de penser, ce seroit le spécifique des maladies des Gens de Lettres.

§. 80. Quand la foiblesse est excessive, il faut quelquefois les mettre au lait, si on peut parvenir à le leur faire digérer. Le célèbre HOUDART DE LA MOTTE, dont la santé avoit toujours été très-foible, fut obligé de ne vivre pendant très-long-temps que de légumes & de lait [g]. D'autres fois il

[g] *Année littéraire*, 1768, t. 1, p. 53.

faut , à une diette très-douce , joindre les vins de liqueur comme un puissant cordial , moyennant qu'il n'y ait point encore de vice dans la poitrine , ni de fièvre lente : l'eau à la glace pour boisson ordinaire est un excellent fortifiant , dont l'estomac foible des hommes de Lettres se trouve souvent fort bien.

§. 81. Le Kina est un remède souverain dans ces épuisements , qui sont la suite de trop d'application ; il rétablit les digestions , fortifie les vaisseaux , redonne de la consistance à un sang dissout , facilite les sécrétions , & surtout la transpiration ; donne de la vigueur aux nerfs , & arrête leurs mouvemens défordonnés. Un de nos plus habiles Géometres , fatigué de ses calculs , ranimoit ses esprits en buvant un grand verre d'une décoction de Kina , qu'il avoit toujours à côté de lui.

L'on emploie depuis quelque temps

un nouveau bois qu'on tire de la *Guyane*, & qu'on appelle *bois amer de Surinam* ou bois de *quassia*; il est fort léger, & cependant fort dur, d'un jaune pâle, sans odeur, mais d'un goût amer très-pénétrant; il est plus amer que le kina & ne paroît pas plus désagréable; ce qui les différencie essentiellement au goût & dans les expériences, c'est que le bois de quassia n'a point le principe adstringent qui existe dans le kina; par rapport aux effets, je voudrois pour les comparer avec certitude avoir sur ceux du quassia un plus grand nombre d'observations, que je n'en ai pu faire depuis que je l'emploi, mais celles que j'ai faites m'ont persuadé que ce nouveau bois est peut-être supérieur au kina quand il s'agit de redonner de la force à un estomac affoibli, de rétablir les digestions, de dissiper des flatulences, de remédier à des consti-

pations qui viennent de foiblesse, ce qui le rend très-utile aux Gens de Lettres, & que le kina conserve la primauté dans tous les cas fiévreux, gangreneux, purulents, vermineux, convulsifs (*f*).

§. 82. Les bains froids, dont j'ai prouvé ailleurs l'analogie avec le kina, sont aussi un remède très-convenable pour les Gens de Lettres; ils redonnent de la force à l'estomac, aux muscles, aux nerfs, à l'ame même qu'ils mettent en état de supporter de nouvelles fatigues; & j'ai vu plusieurs jeunes gens qui allant se jeter dans le bain, fatigués & accablés par l'étude,

(*f*) J'ai l'obligation à M. SCHINZ, célèbre praticien à Zurich, de m'avoir le premier fait connoître cet excellent remède, qui est le sujet d'une dissertation qui se trouve dans le recueil publié par M. LINNÆUS, sous le titre d'*Amœnitates Academicæ*, t. 6, & dont j'espère que l'usage deviendra bientôt général.

se trouvoient toujours, quand ils en for-
toient, une force d'ame singuliere, &
une nouvelle disposition à recommen-
cer leurs études: mais il ne faut point
attendre que la foiblesse soit extrême
parce qu'alors le bain feroit plus de
mal que de bien; sa premiere impres-
sion est de repousser les humeurs sur
les organes intérieurs, & son bon ef-
fet dépend de la réaction de ces or-
ganes; s'ils n'ont pas la force de réa-
gir, l'effet est plus nuisible qu'utile.

Les anciens connoissent si bien les
bons effets du bain, qu'ils ne passaient
presque point de jours sans se baigner,
quelques affaires qu'ils pussent avoir;
il est vrai qu'ils faisoient un grand usage
des bains tiedes, mais c'étoit par des
raisons qui ne peuvent point être celles
des Gens de Lettres; si cette espece
de bains leur fait quelquefois beau-
coup de bien, c'est dans des circonstan-

ces particulieres d'échauffement, d'inflammation, de desséchement ; mais en général ils ne remplissent point les principales indications qui se présentent ordinairement dans les maladies produites par les excès d'étude ; ils augmentoient les maux d'AUGUSTE : son Médecin *Antonius MUSA* lui ordonna les bains froids malgré sa foiblesse, ils lui réussirent parfaitement, & j'ai été consulté plusieurs fois par des hommes dont les travaux de l'esprit avoient ruiné la santé, qui se sont rétablis par la sobriété, le repos, & sur-tout le bain froid dont les effets étoient très-marqués.

§. 83. Les frictions sont un autre secours qu'on ne doit pas négliger. Si tous les matins, dans le lit, étant couché sur le dos & ayant les genoux un peu élevés, on se frotte l'estomac & le ventre avec une piece de flanelle, on augmente la circulation dans tous

les viscères du bas-ventre ; on prévient les engorgements, on dissipe même ceux qui ont déjà commencé à se former ; on fait couler la bile , on facilite les sécrétions , on rétablit les digestions. Si l'on frotte tout le corps on favorise la transpiration & l'on anime la circulation ; les frictions peuvent tellement la hâter, qu'en les faisant fortes & long-temps , on donne une fièvre ardente , & par là on supplée un peu au manque d'exercice. Les Anciens , qui connoissoient tout l'avantage de cette pratique , l'employoient non-seulement comme un remède , mais comme un moyen journalier de conserver leur santé. On en avoit malheureusement presque entièrement perdu l'habitude ; les Médecins Anglois commencerent à les rappeler à la fin du siècle dernier , & il n'y a personne à qui elles conviennent mieux qu'aux Savants, mais je leur con-

feuille de lire, avant de s'en servir, ce que CELSE & GALIEN ont écrit sur cette matiere.

§. 84. Quelqu'utiles que leur soient les remedes dont je viens de parler, les eaux minérales ne le sont pas moins. Il y en a de plusieurs especes; toutes peuvent avoir leur usage dans certains cas, mais celles qui conviennent le plus généralement, celles qui sont indiquées le plus ordinairement par les premiers symptomes de maladies des Savants, sont les eaux acidules simples & ferrugineuses (i). L'Auteur de la nature, qui leur a donné des vertus très-puissantes, a voulu qu'elles fussent extrêmement répandues; il y a peu de pays

(i) Quelques Médecins les appellent *alcalines*, dénomination entièrement opposée à celle d'*acidule*; l'une & l'autre sont fondées en nature, mais celles d'*alcalines* est celle que je préférerois; elle est mieux justifiée par les effets de ce remède.

où l'on n'en trouve pas, il y en a où elles sont très-fréquentes, on en découvre tous les jours, mais parmi celles qui ont le plus d'efficace on peut compter celles d'*Egra* en Bohême, de *Tonstein* (k) dans l'Archevêché de Cologne, de *Seltzer* dans l'Électorat de Treves, de *Peterstal* en Alsace, d'*Amphion* ou d'*Evian* en Savoye (l), de *Rolle* au bord de notre lac dans une heureuse exposition, celles qu'on trouve ici, &, pour passer aux plus fortes, celles de *Forges* en Normandie, de *M. Cal-sabigi* à Passi, de *Ribas* en Espagne, de *Tombripge* en Angleterre, de *Alt-vasser* en Silesie sur les confins de la Pologne, de *Medevvi* & de *Wicksberg*

(k) *Acidula Antonina*.

(l) Au lieu des acidules d'Évian, le traducteur m'a fait conseiller les eaux chaudes souffrées d'Aix en Savoye; je relève cette erreur parce qu'elle est dangereuse.

en Suede, de *Schvvalbach* en Franco-
 nie, de *Spa* dans la Principauté de
 Liege, de *Pyrmont* dans la Comté de
 Valdech; mais celles de *Seltzer*, de
Schvvalbac, de *Pyrmont* & de *Spa*,
 peuvent aisément tenir lieu de toutes
 les autres; & celles de *Seltzer*, de
Schvvalbach & de *Spa* sont celles qui
 sont le plus généralement employées,
 on les boit dans toute l'Europe. Leurs
 effets les plus constants sont de détruire
 les engorgements des viscères du bas-
 ventre, de rétablir les digestions, de
 rendre le sommeil, de faciliter la trans-
 piration; l'on voit par là combien elles
 doivent être utiles aux Gens de Let-
 tres. Si au bien qu'elles font par elles-
 mêmes on ajoute celui qu'on retire
 de la cessation de toute application,
 du grand air qu'on respire, du mou-
 vement qu'on se donne, de la diette
 qu'on observe, on comprendra aisé-

ment les cures étonnantes qu'elles operent, & sur-tout si l'on va les boire sur les lieux même; premièrement parce qu'elles y sont toujours plus fortes; en second lieu, parce que le voyage, le changement d'objets, la dissipation, font autant de bien que les eaux; & l'on fait que de simples voyages entrepris par des Savants pour aller voir des bibliothèques éloignées, les ont guéris de l'hypocondrie à laquelle ils étoient sujets. Ils ne doivent cependant jamais prendre les eaux sans en avoir parlé à un Médecin éclairé; plus elles sont efficaces, plus elles peuvent nuire quand on les prend mal-à-propos ou mal. Le Savant MORHOF, étant tombé dans une cacochimie, qui étoit la suite du chagrin, dans un âge avancé, voulut prendre les eaux de Pyrmont malgré son Médecin, & périt en route au retour (m).

(m) BEHRENS, *select. diætic.* p. 480.

§. 85. Quand les Savants sont attaqués de quelques maladies aiguës, il ne faut point oublier que le malade qu'on traite est un Savant, & a rarement la vigueur qu'on trouve chez les hommes des autres ordres. L'on a déjà remarqué qu'ils étoient moins sujets aux maladies inflammatoires, ce sont celles des hommes forts, sanguins, bien portants, qu'aux maladies putrides qui sont la suite des mauvaises digestions & des engorgements dans les viscères du bas-ventre. Aussi la saignée leur convient moins que la purgation (n) ; elle les jette d'abord dans l'abattement ; & j'ai remarqué que si quelque raison indispensable forçoit à faire saigner les Gens de Lettres, dont les études ont déjà dérangé la santé, ils éprouvoient presque toujours des symptômes d'hypocondrie nerveu-

[n] RAMAZZINI, p. 656.

se. L'on attribua la mort de GASSENDI à des saignées qui lui firent d'abord perdre ses forces. M. GESSNER, Professeur en physique à Zurich, & l'un des hommes qui fait le plus d'honneur à la Suisse, ayant été saigné à Paris pour une fièvre légère à la fleur de son âge, resta plus de six mois dans une langueur dont il eut beaucoup de peine à se remettre (o). Un autre Médecin de mes amis éprouva le même sort, & tous les Médecins qui pratiquent dans des villes lettrées ont eu sûrement des occasions de se convaincre de cette vérité qui est très-importante; les mauvais effets d'une saignée mal placée chez un homme foible, ne se réparent pas aussi vite qu'on pourroit le penser.

§. 86. Les purgations vont bien mieux à la source des maladies fié-

(o) *Vita Gessneri*, p. 2.

veuses des Gens de Lettres que les saignées; c'est un des remedes qui opere chez eux de la façon la plus heureuse, & il est difficile que leurs maladies aiguës se terminent bien s'ils ne sont pas évacués; aussi c'est leur remede favori, ils s'y affectionnent, en santé même ils sont trop portés à en abuser: la constipation à laquelle ils sont sujets, leur occasionne des mal-aises dont ils ne sont soulagés qu'après quelques selles, & les remedes qui leur procurent ce bénéfice leur paroissent extrêmement utiles, & en effet il n'y auroit pas de mal à ce qu'ils s'en servissent quelquefois moyennant qu'ils choisissent un remede doux & fortifiant. Le Chancelier BACON leur recommande la rhubarbe dont il abusoit (p), & à laquelle je préférerois

(p) Non possum probare institutum VERULAMII, qui, ut in ipsius vitâ traditur, sex aut sep tem die-

l'aloës déjà conseillé par CELSE, & qui est de tous les purgatifs celui qui endommage le moins les digestions; il paroît agir comme un savon & remplacer la bile; dont la force est souvent perdue chez les Gens de Lettres. Si au contraire elle a acquis trop d'acreté, ce qui les rend sujets à des coliques continuelles, parce que leurs nerfs sont toujours irrités, on doit employer les laxatifs les plus doux, & la pulpe de casse récemment extraite est celui qui convient le mieux. Mais quel que soit celui pour lequel ils se déterminent, je ne puis trop les prévenir contre le danger d'y revenir trop

bus ante cibum rhubarbaro usus est, ut immune corpus excrementis redderet. Satiùs fuisset, si correctâ paulatim victûs ratione, ab omni remedio abstinuisset. Sic enim excrementis, ipsoque adeo remedio purgante, toties assumendo, facile carere, vitamque haud dubie longius producere potuisset.

J. G. BERGERVS, *de commodis vitæ sobriæ*, § 25.

souvent ; ces purgations fréquentes accoutument le corps à ne pas se nourrir, & par là il s'affoiblit ; d'ailleurs les intestins deviennent toujours plus paresseux & cessent à la fin toute fonction ; la mucosité fine qui les tapisse se détruit & laisse les nerfs à nud, ce qui expose à des coliques violentes & fréquentes qui obligent à un régime très-doux dont on ne peut s'écarter le moins du monde sans souffrir des douleurs cruelles.

§. 87. Dès que les Gens de Lettres ont la fièvre, il faut faire attention à leur cerveau, il s'embarrasse très-aisément, & la plus légère fièvre les jette souvent dans un délire d'autant plus fâcheux qu'il diminue l'action des nerfs sur le corps, & cette diminution augmente la foiblesse & trouble les crises, qui se font toujours moins bien à proportion que les nerfs sont plus en dé-

fordre. Ceux des hommes de Lettres souffrent dès qu'ils sont un peu malades, ils ont d'abord mal à la tête, le jour, le bruit, la compagnie, tout les fatigue, & j'ai vu plusieurs fois un simple accès de fièvre éphémère, accompagné & suivi d'une foiblesse & de symptômes propres à effrayer quelqu'un qui, n'en connoissant pas la vraie cause, seroit porté à les regarder comme des symptômes de malignité.

§. 88. Les convalescences sont toujours longues, le retour des forces lent; l'esprit se ressent singulièrement de l'influence de la maladie, & je n'ai guère vu d'hommes de Lettres qui, dans ces circonstances, ne se soit plaint de sa mémoire & d'une foiblesse de tête peinte sur son visage par un air d'imbécillité. S'ils sont assez imprudens pour reprendre leurs occupations avant que d'être parfaitement rétablis, ils se pré-

parent les maux les plus fâcheux ; la tête , les yeux , l'estomac seront punis les premiers , & toutes les fonctions s'en ressentiront. L'effet de la contension sur les nerfs est si marqué , que j'ai vu plus d'une fois la méditation , ou même une lecture attachante empêcher l'effet des purgatifs. En négligeant leur convalescence les Gens de Lettres s'exposent à ne recouvrer jamais parfaitement leur santé & à se rendre incapables de toute grande entreprise littéraire ; c'est mal calculer que de sacrifier le bien-être de sa vie au plaisir de se livrer quelques jours plutôt à l'objet de sa passion , mais les passions ne calculent jamais , & la passion des sciences est peut-être la plus aveugle de toutes.

Ce qui fatigue de plus les doctes convalescens , c'est les insomnies ; ils ont beaucoup plus de peine à recouvrer le sommeil que les autres malades ;

quelquefois les vins de liqueur opèrent dans ce cas très-favorablement ; ils produisent , sur-tout chez ceux qui ne se sont point accoutumés à cet usage , les meilleurs effets , ils agissent comme les narcotiques & n'en ont point les dangers , au contraire ils rétablissent les forces de l'estomac affoibli par les boissons tièdes que la maladie a rendu nécessaires ; ils rappellent les forces & relevent le courage.

§. 89. Quelque soin que les Gens de Lettres doivent donner à leur santé , l'un des plus importants , c'est cependant de ne point s'en rendre les esclaves ; on les accuse de contracter aisément des habitudes , & une habitude rigoureuse est une véritable servitude. J'ai connu des Gens de Lettres tellement asservis à leur régime , que leur esprit étoit dans la plus complète dépendance du corps ; & que peut-on

penfer d'un homme que l'heure d'un repas différée, la chaleur d'un poële changée, l'heure de fon coucher ou de fon lever dérangée, rendent inepte à tout ? Je me rappelle d'avoir lu, il y a plusieurs années, un ouvrage fait pour prouver que les Gens de Lettres doivent fe procurer toutes leurs commodités ; un homme qui fouffre n'est pas à même fans doute de travailler avec attention, mais la vraie façon pour les Hommes de Lettres de fe procurer toutes leurs commodités, c'est de s'accoutumer à reftreindre tous leurs befoins.

§. 90. J'ai développé le mieux qu'il m'a été poffible les caufes, les fymptomes, les préfervatifs, les remèdes des maladies que produit une trop grande application ; vous ne trouvez cependant point encore ma tâche remplie, & vous fentez, Messieurs, que j'ai

omis le moyen le plus propre à conserver la santé, ce contentement d'esprit que donne la pureté des mœurs : la bonne conduite est la mère de la gaieté, & la gaieté la mère de la santé ; l'Homme de Lettres trouve sa leçon dans les caractères de l'homme heureux d'HORACE :

Mens conscia recti in corpore sano.

Sage & savant ont été long-temps des termes synonymes, & l'on alloit puiser la vertu & la science dans les mêmes écoles ; un Savant sans mœurs étoit un être inconnu.

Quid Musæ sine moribus vanæ proficiant ?

On méprisoit les gens qui s'occupant sans cesse de la recherche du beau & de l'honnête, voient le bien & font le mal, & se privent, par là, du plus doux des plaisirs ; le souvenir d'une

bonne action , dont les effets , comme ceux de tous les sentimens agréables , font de porter dans toutes les fonctions une force , une aisance , une régularité qui font la base d'une santé ferme , au lieu que la tristesse , fruit constant des remords , jette les fibres dans le relâchement , trouble les digestions , détruit les forces & conduit à la consommation. Je ne me rappelle point sans émotion les tranfes de quelques hommes qui , ayant abusé des dons qu'ils avoient reçus , ont vu approcher , avec un effroi difficile à peindre , le moment qui alloit terminer une carrière si mal remplie , & je ne pense qu'avec délices à la fin douce & consolante de ces hommes respectables , qui , suivant le conseil de *PLINE* , *avoient vécu pendant toute leur vie , comme on se propose de vivre quand on est bien mal , & qui ont joui jusqu'au bord du tom-*

beau, dans une vieillesse avancée, des douceurs d'une conscience sans reproche, de la vivacité de leur sens & de la force de leur génie. Le célèbre Historien *Paul JOVE*, ayant demandé avec étonnement, à *Nicol. LEONICENI*, l'un des Hommes de Lettres les plus illustres dans le quinzième siècle, par quel secret il avoit conservé pendant plus de quatre-vingt-dix ans une mémoire sûre, des sens entiers, un corps droit & une santé pleine de vigueur, ce Médecin lui répondit que c'étoit l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquillité d'esprit & de la frugalité [9].

§. 91. Il seroit inutile d'entrer dans

(9) *Vividum, inquit, ingenium perpetuâ vitæ innocentia salubre vero corpus hilari frugalitatis præsidio facile tuemur. Petr. CASTELLANI, vitæ Medic. &c. LEONICENI, nâquit à Vicençe en 1428, & mourut à Ferrare en 1524, après y avoir enseigné & pratiqué la Médecine plus de 60 ans.*

de plus longs détails, & je finirai par une réflexion nécessaire, peut-être pour prévenir une objection sophistique que l'on pourroit tirer de cet ouvrage. Il offre un tableau des maux que produit un attachement excessif à l'étude, mais il faut se garder d'en conclure que je regarde les études comme dangereuses, & que je veuille en dégoûter; cette grande question est pendante, & je suis éloigné de vouloir entrer dans ce fameux procès; quand il seroit même vrai, ce que je ne crois pas, qu'elles ne contribuent point au bonheur de la société prise en général, on ne pourroit guère nier, il me semble, que la connoissance des Lettres n'augmente le bonheur de celui qui la possède, quand il ne l'a acquise ni aux dépens de ses devoirs ni aux dépens de sa santé (r). En montrant par plu-

(r) *Adolescentiam alunt, senectutem oblectant.*

fiens exemples le danger des études précoces, je n'ai point prétendu qu'il fallût laisser la première enfance dans une totale oisiveté, ce n'est point mon idée : Je crois les enfans susceptibles d'acquérir, sans inconvénient, quelques connoissances dès les premières années de leur vie (s), mais sans doute il faudroit s'y prendre autrement qu'on n'a fait jusqu'à présent ; il me paroîtroit sur-tout extrêmement important que la première éducation fût dirigée en vue de la vocation future ; celle des jeunes gens destinés aux étu-

secundis res ornant, adversis solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. CICERO, orat. pro Archia.

(s) *Quamlibet parum sit, quod contulerit ætas prior, majora tamen aliqua discet puer eo ipso anno, quo minora didicisset. Hoc per singulos annos prorogatum in summam proficit : & quantum in infantiâ præsumptum est temporis, adolescentiæ, acquiritur. QUINCTILIANUS, de instit. orat. lib. I. cap. I.*

des devroit être différente de celle qu'on donne aux autres ordres , & ce sont eux dont il faut ménager les facultés avec le plus de soin dans l'enfance. De dix enfans de neuf ans , voués à différentes vocations , je voudrois que celui qu'on voue aux sciences fût le moins savant ; à douze ans , qui est l'âge où PASCAL & NEWTON ne savoient encore point de latin , il commenceroit à avoir la supériorité , à seize , la distance seroit prodigieuse. En blâmant ceux qui se livrent aux études avec passion , je n'ai point eu en vue ceux qui cultivent les sciences d'une façon sage ; & si l'on s'expose aux maux les plus fâcheux en sacrifiant tout à l'amour des lettres , on s'expose à la honte en restant dans l'ignorance. L'INCAS ATABALIBA , ayant découvert celle de Fr. PIZARRE , conçut pour lui un mépris

210 DE LA SANTÉ, &c.

invincible, qui me paroît un excellent argument pour prouver la nécessité de l'éducation.

F I N.